

L'Exécuteur [260]

– Le projet Firestorm

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE PROJET FIRESTORM

par **Don Pendleton**

VALVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LE PROJET FIRESTORM



PROLOGUE

Son cœur allait exploser, il en était certain.

Javier Montesinos courait à travers l'entrelacs de racines et de branches qui recouvrait le sol de la jungle. Le sang lui battait les tempes tandis qu'il balançait furieusement les bras en cadence pour tenter de semer les pourris lancés à sa poursuite.

Le grognement sourd d'un moteur se mêlait aux craquements de branches arrachées et déchiquetées par une machine surpuissante. Il perçut aussi le vrombissement strident de plusieurs motos, presque couvert par le tonnerre du véhicule invisible.

Montesinos voulait s'arrêter, il voulait se reposer, se cacher. Mais il n'avait d'autre choix que de courir. Il lui fallait leur échapper, appeler Maria pour l'informer de ce qui se passait. L'avertir qu'ils étaient aussi à ses trousses.

Le miaulement d'une des motos s'amplifia. Sans ralentir l'allure, l'agent de la C.I.A. agrippa l'Uzi qu'il portait en bandoulière. Il avait volé l'arme à l'un des gardes du camp, après lui avoir brisé la nuque.

Il fit encore quelques enjambées avant de voir surgir une forme des broussailles. L'engin noir et argent le frôla à toute vitesse et déboula dans la clairière qui s'ouvrait juste devant lui.

Le pilote de la moto balança sa machine en dérapage et effectua un virage à 180 degrés. Il fit rugir le moteur deux-temps tout en maintenant l'engin au point mort. Sa main glissa du guidon pour empoigner le pistolet fixé à sa ceinture.

Montesinos stoppa net. Il gonfla sa poitrine et aspira goulûment l'air saturé de vapeurs d'échappements. Cet arrêt brutal lui fit tourner la tête et il trébucha. Il se rattrapa de justesse et leva le canon de l'Uzi. Il savait le chargeur presque vide car il avait déjà copieusement arrosé ses poursuivants.

L'agent fédéral entendit le grondement du mastodonte d'acier qui se rapprochait.

À la seconde où il pressa la détente, la moto fit un bond en avant et fondit sur lui. Il lâcha une rafale en se jetant sur le côté pour esquiver l'engin.

Les balles ricochèrent sur le cadre et transpercèrent les épaisses

bottes en cuir du pilote. Celui-ci poussa un hurlement de douleur et donna un coup de guidon à 90 degrés, ce qui eut pour effet de bloquer la roue avant.

La roue arrière se souleva du sol et l'engin amorça un soleil. Soudain éjecté de sa monture, le pilote fit un vol plané. Il amortit sa chute avec la main qui tenait l'arme, mais son poignet craqua sous le choc, ce qui lui arracha un nouveau cri de douleur.

Montesinos se releva. Encore haletant, de rage autant que de fatigue, il avança d'un pas lourd vers le pilote blessé. Ce dernier luttait pour dégainer le pistolet qu'il portait à la hanche. L'Uzi aboya de nouveau et son tir groupé fit exploser le casque noir ainsi que le crâne qui se trouvait à l'intérieur.

L'agent jeta de côté l'arme vide.

D'autres motos se rapprochaient en bourdonnant. Il lança un regard sur sa gauche et repéra trois enduros qui fonçaient vers la clairière en slalomant entre les arbres. Il s'agenouilla près du mort et extirpa l'arme de son holster de hanche. C'était un Desert Eagle calibre .50.

Accroupi derrière la moto, il attendit que ses assaillants se rapprochent au lieu de tenter un tir approximatif au milieu du treillis de branches et de feuilles.

La première moto n'était plus qu'à quinze mètres de sa position. Une silhouette assise derrière le pilote pointa un objet sombre dans sa direction. Une fraction de seconde plus tard, l'arme se mit à cracher des flammes. Les balles sifflèrent comme des insectes invisibles autour de Montesinos.

Quand le deux-roues ne fut plus qu'à une dizaine de mètres, le Desert Eagle tonna trois fois. Le pilote fut pris d'un haut-le-corps, la poitrine ravagée par les énormes projectiles. Ses bras flasques lâchèrent le guidon, et la puissance du calibre .50 le projeta contre son passager qui se débattit pour éjecter ce poids mort et saisir les poignées. De son côté, la seconde moto amorça une retraite en zigzag de manière à esquiver les balles.

Montesinos se redressa, coinça le Desert Eagle dans la ceinture de son jean déchiré et empoigna le guidon de la moto couchée devant lui.

Mais alors qu'il s'apprêtait à enfourcher la machine, il vit un gros véhicule noir fondre sur lui en broyant tout sur son passage.

Il poussa un juron et laissa tomber la moto.

« Nom de Dieu, tu sais que ce truc te tuera ! songea-t-il, pris de panique. Tire-toi ! »

Comme il tentait de se remettre en selle, il sentit quelque chose lui

brûler le mollet. Il perçut une odeur de chair roussie, puis des vagues de douleur remontèrent le long de sa jambe. Ses lèvres s'ouvrirent et un hurlement s'en échappa.

La chaleur continua à lui dévorer la jambe, même après qu'il eut posé tout son poids sur la machine. L'adrénaline et la peur submergeaient toute pensée rationnelle. Il savait qu'il devait décamper vite fait, avant d'être transformé en steak carbonisé.

Comme tous les autres.

Il tourna la poignée des gaz et sentit la moto bondir en avant. À une trentaine de mètres devant lui se profilait un rideau d'arbres. S'il pouvait le franchir et s'évanouir dans la jungle, il avait une chance de s'en sortir.

Mais tout son organisme semblait se transformer en fournaise ardente. De la cuisse, la chaleur remontait maintenant jusqu'au torse et aux bras. Sa peau se trouva presque instantanément portée à des températures insupportables. En quelques battements de cœur, la chair vira à l'écarlate et commença à se boursoufler. Le Colombien poussa un nouveau hurlement, terrassé par la douleur aveuglante. Ses doigts lâchèrent le guidon et il commença à se gratter frénétiquement tout le corps, comme assailli par une nuée d'insectes. Dans l'affolement, il tomba de la moto qui poursuivit sa route quelques secondes avant de se renverser sur le flanc.

Il gisait sur le sol, roulé en boule, sans comprendre quelle était la saloperie qui le tuait. La paralysie gagna rapidement sa gorge desséchée. Son visage et ses lèvres se couvrirent de cloques et se mirent à fumer. Ses globes oculaires, à moitié fondus, pendaient de leurs orbites comme des larmes de sang. Accablé par la souffrance, son cerveau avait commencé à se déconnecter. « Je ne suis pas le dernier », songea-t-il. Il fut pris d'un ultime spasme avant que le néant n'engloutisse son dernier sursaut de conscience.

Une valise dans chaque main, Maria Serrano se précipita vers sa voiture. Elle ouvrit le coffre, glissa les bagages à l'intérieur, referma le haillon et reprit le chemin de son appartement. Elle jeta des regards furtifs autour d'elle en approchant de l'immeuble. Après avoir grimpé l'escalier, elle entra de nouveau chez elle et inspecta chaque pièce l'une après l'autre pour s'assurer qu'elle ne laissait rien d'important. Elle avait pris ses agendas, ses carnets d'adresses, son ordinateur portable et une pile de carnets à spirales. Pas question de laisser des indices susceptibles de révéler sa véritable identité ou le but de sa mission en Colombie.

Cela faisait maintenant vingt-quatre heures qu'elle avait perdu le

contact avec Javier et les autres membres de son équipe. Plus le temps passait, plus elle s'inquiétait et se sentait isolée. Elle retournait la question dans sa tête : Javier ne manquait *jamaïs* un appel de contrôle.

« Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ? » se demanda-t-elle.

Maria Serrano opérait sans couverture officielle et devait donc agir avec précaution sur le sol colombien. Elle ne pouvait se rendre à l'ambassade des États-Unis qu'en de rares occasions, et encore, seulement pour des raisons pratiques. Il lui fallait soigneusement éviter toute personne ayant un quelconque lien avec la Compagnie, risquant ainsi de révéler son rôle d'agent de renseignement.

Le téléphone mobile accroché à sa hanche se mit à vibrer. Elle s'en saisit et le colla à son oreille.

— Allô, oui ?

— Vous connaissez la situation ?

Maria reconnut immédiatement la voix de son contrôleur, un homme qui se faisait simplement appeler Fletcher.

— J'en sais suffisamment.

— Vous devez partir.

— Ça me paraît évident, répondit-elle. Dites-moi ce qui s'est passé.

— La ligne est sécurisée ?

— Non, fit-elle. Elle n'est pas sécurisée.

— Dans ce cas, je n'ai aucune information.

— Très bien. Je pars.

— Vous avez tout intérêt. Allez au point de repli B.

— Mais j'ai un vol dans trois heures.

— Oubliez ce vol, bordel ! Un jet privé vous attendra à votre arrivée. Rendez-vous au point de repli B. Miller viendra vous chercher. Allez en ville, au bureau, et laissez votre arme dans la voiture.

— Quoi ? demanda-t-elle, interloquée.

— Vous m'avez entendu. Nous vous conduirons à l'aéroport. Mais la rumeur court que les FARC préparent un kidnapping à l'aéroport. La police locale est sur les dents et fouille tous les véhicules qui entrent et sortent du périmètre. Nous ne pouvons pas prendre le risque qu'elle vous arrête pour une quelconque raison.

— Et Miller ?

— Lui non plus ne sera pas armé, répliqua Fletcher.

Elle fronça les sourcils, perplexe et soudain méfiante.

Même dans les meilleurs jours, la Colombie était le pays de tous les dangers. Étant donné qu'elle allait peut-être devoir s'en extirper

par la force, il lui semblait impensable de se déplacer sans arme. Surtout si son escorte elle-même était logée à la même enseigne !

— Tout se passera bien, reprit Fletcher. Croyez-moi. J'ai deux hélicos armés à ma disposition. Nous vous suivrons tout au long du trajet. Si quelqu'un s'en prend à vous, nous le vaporiserons depuis les airs. Les membres de l'escorte sont payés par une société privée, ce qui leur donne plus de flexibilité dans ce genre de situation.

Pour une raison inexpliquée, cette dernière remarque lui donna la chair de poule.

— Allez-y, Maria. Nous faisons une entorse au règlement en vous exfiltrant. Pas le temps de palabrer. Suivez mes instructions et, dans quelques jours, je vous retrouverai au Mexique pour un débriefing complet.

— Très bien, dit-elle. Donnez-moi les détails.

*
* *

Maria Serrano prit sa voiture et roula jusqu'au centre de la capitale colombienne. Quand elle arriva à proximité d'un gratte-ciel aux vitres réfléchissantes qui abritait le siège d'une banque locale, elle fit le tour du pâté de maisons pour tâter le terrain. Voyant qu'aucun passant ne semblait suspect, elle s'engagea sur la rampe qui menait au parking situé sous l'immeuble.

Elle descendit jusqu'au point de rendez-vous, au deuxième niveau, et gara la voiture entre deux véhicules. Elle serra le frein à main mais laissa tourner le moteur.

Elle se retourna sur son siège, d'un côté puis de l'autre, pour voir ce qui se passait derrière elle. Il y avait seulement d'autres véhicules et quelques rares usagers du parking, mais apparemment rien d'anormal.

Maria plongea la main dans son blouson, sortit son SIG-Sauer 9 mm de son holster et examina l'arme. Une foule de questions défilaient dans son esprit pendant qu'elle analysait les différentes possibilités qui s'offraient à elle. Étant donné ce qu'elle avait découvert la veille au soir, l'idée de se défaire de son pistolet lui semblait plus que jamais totalement insensée.

Un poing tambourina contre la vitre passager. La jeune femme sursauta mais réagit en un clin d'œil. Elle passa l'arme dans sa main droite, la serra entre les doigts et actionna la vitre électrique. Le type à l'extérieur la fixa avec des yeux exorbités. En d'autres circonstances, son expression l'aurait amusée, mais sur le moment, elle se sentit mortifiée.

— Hé ! beugla Miller.

Quand il comprit qu'elle n'allait pas lui brûler la cervelle, la colère succéda à la terreur sur son visage rondouillard.

Elle rangea son arme et descendit de voiture.

— Nom d'un chien, fit-il dans un murmure agacé, vous avez bien failli me trouer la figure.

— Désolée.

D'après ce qu'elle savait de lui, Miller n'était pas un homme de terrain. Il travaillait comme analyste politique au bureau principal de la C.I.A. en Colombie, où il étudiait les résultats des sondages d'opinion, les articles de journaux et les rapports des cercles de réflexion.

Maria fit le tour du véhicule et ouvrit le coffre. Elle se pencha en avant, saisit ses valises par les poignées et les extirpa du compartiment à bagages.

— Besoin d'aide ? demanda Miller.

Elle secoua la tête.

— Comme vous voudrez, dit-il.

Il tourna les talons et fit un signe de la main.

— Mon véhicule est garé à deux rangées d'ici. La jeep Liberty rouge.

— Très bien.

Quelques minutes plus tard, le tout-terrain quittait le parking à vive allure. Miller appuya sur l'accélérateur pour franchir un feu orange. La jeune femme aperçut l'ombre portée des hélicoptères qui volaient au-dessus d'eux.

— Vous deviez vous débarrasser de l'arme, grommela Miller.

— Foutez-moi la paix ! aboya-t-elle. Je n'ai vraiment pas besoin qu'un putain d'analyste me dise ce que je dois faire !

— Ça me fait ni chaud ni froid. Si vous voulez désobéir au patron, c'est votre problème.

— Dans ce cas, pourquoi aborder le sujet ? demanda Serrano.

— C'était juste pour faire la conversation.

— Alors, parlez-moi du temps. D'ailleurs, comment se fait-il que vous soyez au courant des ordres qu'on m'a donnés ?

— C'est parce qu'ils m'ont dit que vous n'en tiendriez pas compte. Au moins en ce qui concerne l'arme. Écoutez, je suis habilité à connaître les conditions de ce transfert. J'ignore les raisons de votre départ, la nature de votre mission ici et votre destination, mais je sais que vous aviez ordre de laisser l'arme sur place.

— Vous n’avez rien dit, dans le parking.

— Vous avez failli me pulvériser la tronche !

— Ce sont les risques du métier, rétorqua Maria.

Elle concentra son attention sur la bande d’asphalte qui s’ouvrait devant eux sous un soleil de plomb. Au bout d’une heure de route, ils avaient quitté Bogotá et poursuivaient leur chemin en direction d’un petit aérodrome militaire situé à quelques kilomètres de là.

Le Liberty aborda une descente. Au bas de la pente, Serrano distingua dans l’ombre des arbres une dépression qui, avec les reflets du soleil, lui parut un instant ressembler à une flaque d’huile.

Un scintillement sur la route attira son attention.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Miller pila avant qu’elle ait eu le temps de prononcer un mot. Malgré le crissement des pneus surchauffés sur le goudron, le tout-terrain garda sa trajectoire.

Ils firent encore quelques mètres avant d’apercevoir les objets posés sur la chaussée. Trop tard. Le 4x4 roula sur des herbes qui déchiquetèrent ses pneus. Une file de fourgonnettes arrivait à leur rencontre pour leur barrer la route.

— C’est quoi, ce cirque ? hurla Serrano.

Pourquoi les hélicoptères n’intervenaient-ils pas ? La question lui vint aussitôt à l’esprit. La réponse, presque aussi rapide, lui fit l’effet d’un coup de poing dans l’estomac.

Elle se tourna vers Miller. Les yeux rivés sur la route, celui-ci freina de nouveau et le Liberty partit en dérapage vers la file de véhicules avant de heurter violemment une camionnette, côté passager. Le choc projeta la jeune femme sur le côté. Elle serra les dents. L’airbag latéral se gonfla instantanément pour empêcher que sa tête ne s’écrase contre la vitre. Au même moment, le coussin frontal jaillit du tableau de bord pour remplir l’espace devant elle.

Ses oreilles sifflèrent et la poudre qui recouvrait les airbags lui piqua les yeux.

« Ton arme, Maria ! lui cria son cerveau. Prends-la ! Tout de suite ! »

Elle plongea la main dans son blouson. Ses doigts agrippèrent la poignée du SIG-Sauer et elle libéra l’arme d’un coup sec.

D’une simple pression du pouce, elle retira le cran de sûreté.

Quand elle jeta un regard vers Miller, il était inconscient et son torse flasque penchait légèrement en avant, retenu en équilibre par les sangles de sa ceinture de sécurité. Du sang gouttait de son nez sur sa lèvre supérieure et son menton, avant de couler sur sa chemise

blanche. Sa poitrine continuait à se gonfler par intermittence. « Dieu soit loué ! » songea-t-elle.

Elle détacha sa ceinture, s'aplatit sur le tableau de bord et tendit les bras pour atteindre la poignée de la portière conducteur. Le battement des rotors d'hélicoptère s'intensifiait. Elle ouvrit la portière et la poussa suffisamment fort pour qu'elle ne se referme pas. Elle jeta un regard par-dessus le siège et vit un hélicoptère atterrir sur la route, à quelque distance derrière elle, en soulevant des tourbillons de poussière.

Elle détacha la ceinture de Miller. Elle devait ramper par-dessus lui, puis tenter de l'extraire le plus délicatement possible du véhicule. Elle ne pouvait prendre le risque de le pousser dehors sans savoir de quel genre de lésions il souffrait.

Quand des silhouettes en combinaisons noires encerclèrent la jeep, les armes à la main, elle comprit qu'elle était tombée dans un piège. Un des hommes, son pistolet-mitrailleur tendu à hauteur d'épaule, s'approcha du véhicule accidenté.

— Les mains en l'air ! hurla-t-il.

La jeune femme sentit la peur envahir tout son être. Elle posa son arme sur la planche de bord et leva les bras. L'homme au P.-M. fit un pas de côté tandis qu'un autre pourri s'approchait à son tour de l'épave. Il se pencha à l'intérieur, saisit Miller par le bras et le traîna hors du 4x4.

— Allez, sortez de là-dedans ! cria le premier type.

Maria se glissa sur le tableau de bord. Un autre pourri s'avança, lui empoigna le bras, l'extirpa sans ménagement du véhicule et lui ordonna de s'allonger face contre terre. Elle obtempéra mais le regretta presque aussitôt car l'asphalte bouillant lui brûlait la peau du visage. La lumière aveuglante du soleil l'obligea à fermer les yeux.

Un des hommes en noir la fouilla, sans trouver d'arme.

Une ombre s'avança au-dessus d'elle. Elle ouvrit les yeux et vit un homme corpulent approcher d'un pas raide.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il.

Elle obéit et leva les yeux vers lui. Il avait un visage rougeaud et des yeux verts ternes qui semblaient fixer l'horizon, comme s'il n'était humain qu'en apparence. Une partie d'un tatouage – une queue de scorpion – dépassait du col de sa chemise. Il fit un signe de tête à l'un des hommes qui se tenaient auprès d'elle, et celui-ci s'agenouilla.

Elle ressentit une légère piqûre au biceps gauche, retira brusquement son bras, mais il était trop tard. L'homme penché sur elle se relevait déjà, une seringue vide à la main. Quelques secondes plus

tard, elle fut prise de vertiges. Des points noirs apparurent devant ses yeux et les bruits commencèrent à s'estomper. Puis ce fut l'obscurité totale.

À quelques kilomètres de là, à la limite d'une clairière, Albert Bly examinait les restes fumants d'un cadavre. Il esquissa un petit sourire narquois et huma avec délectation l'odeur de chair brûlée.

Il portait une tenue camouflage trop ample pour sa silhouette longiligne. Ses cheveux noirs étaient soigneusement peignés en arrière et il avait la peau rouge, comme si le sang allait gicler par tous ses pores à n'importe quel moment.

Du coin de l'œil, il vit l'homme debout à côté de lui secouer vigoureusement la tête d'un air de dégoût.

— Nom de Dieu, lâcha Milt Krotnic, cette odeur est insupportable. Ça sent les ordures cuites ou quelque chose comme ça.

Bly tourna la tête vers lui, sans se défaire de son sourire.

— C'est l'odeur de l'argent, Krotnic, grogna-t-il. N'oublie pas ça.

Deux hommes arrivèrent sur les lieux d'un pas rapide. Ils portaient des masques chirurgicaux sur le visage et des gants en latex qui enveloppaient leurs avant-bras jusqu'aux coudes. Ils s'agenouillèrent près du corps et l'allongèrent sur une housse mortuaire en plastique noir posée sur le sol. Un des deux hommes tendit une main experte vers les chevilles du mort. À l'aide d'une paire de ciseaux, il commença à couper une des jambes du pantalon en écartant le tissu au fur et à mesure. En voyant apparaître un morceau de chair carbonisée, Bly ressentit une soudaine excitation.

— Attendez ! cria-t-il.

Il s'avança vers les deux techniciens tout en sortant un appareil photo numérique de sa poche. Quand il fut placé à l'aplomb du corps, les deux hommes se levèrent et firent quelques pas de côté pour le laisser exécuter son rituel macabre. Il braqua l'objectif sur le cadavre et prit plusieurs clichés en prenant soin de zoomer sur les lambeaux de chair noire encore attachés aux os. Quand il eut terminé sa séance photo, il baissa l'appareil à hauteur de poitrine et pressa la touche « Défilement ». Satisfait du résultat, il tourna les talons et rejoignit Krotnic qui était en conversation radio. Les deux hommes en blanc se remirent à la tâche tandis que Bly rempochait son numérique.

— Entendu, dit Krotnic à son interlocuteur. Il sera content de l'apprendre. Vous savez où l'emmener ? Très bien. Alors, faites-le.

L'ancien colonel de l'armée serbe raccrocha le talkie-walkie à sa ceinture et fit un signe de tête à son patron.

— Ils l'ont trouvée, annonça-t-il. Et l'ont ramenée à Bogotá.

— Tant mieux, dit Bly.

— D'après ce que j'ai compris, elle s'est battue comme un beau diable.

— Et l'ordinateur portable ?

Krotnic secoua la tête.

— Elle avait les mains vides. Et elle n'a pas desserré les dents.

— Ça ne durera pas, répondit Bly.

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan était assis à la grande table de la Salle de Guerre du Black Warriors Ranch. L'Exécuteur venait de se doucher et portait un jean, une chemise en flanelle et des baskets noires. Même à l'intérieur du périmètre sécurisé du Ranch, la base ultra-secrète aux ordres du seul Hal Brognola, numéro Un du *Justice Department*, il ne se séparait pas de son Beretta 93-R niché dans un holster de cuir. Ses yeux rougis trahissaient un sérieux déficit de sommeil.

Hal Brognola était installé en face de Bolan, un ordinateur portable ouvert devant lui. Le front plissé par l'inquiétude, il fit rouler son havane entre le pouce et l'index et l'examina. Le Guerrier posa sa tasse de café sur la table en attendant qu'il prenne la parole.

— Tu as pris un coup de vieux, lâcha finalement Bolan.

Brognola redressa brusquement la tête, comme s'il venait de s'asseoir sur une punaise, et lança un regard noir à son ami de toujours. Au bout de quelques secondes, sa mine sombre s'adoucit et il esquissa un petit sourire malicieux.

— C'est à cause de mes fréquentations, dit-il.

— À ce propos, rétorqua Bolan, il est 5 heures du matin, nous sommes dimanche et tu portes ton costume de samedi. Ou peut-être même de vendredi. Tu as besoin de te raser, et probablement de te doucher...

— En d'autres termes, pourquoi est-ce que je t'ai tiré du lit à une heure pareille ?

Il plaqua sa grosse main sur le dossier posé sur la table et le fit glisser jusqu'à Bolan. Ce dernier ouvrit le document et commença à en étudier le contenu. La photo d'une femme était fixée par un trombone au coin supérieur gauche du dossier. Ses cheveux blonds encadraient un visage ovale. Elle avait le teint basané, les yeux marron et des lèvres charnues.

— Qui est-ce ?

— Maria Serrano, répondit Brognola. Un agent de la C.I.A. Elle a un doctorat en comptabilité légale et un autre en commerce international. Et, si j'ai bien compris, c'est une pro des missions

d'infiltration.

Bolan acquiesça et feuilleta le dossier. Celui-ci contenait quelques notes gouvernementales – de la C.I.A., de la N.S.A. et du Département d'État – ainsi que des documents qu'il reconnut comme des ordres présidentiels secrets concernant l'enlèvement et le meurtre de plusieurs agents de la C.I.A.

Brognola poursuivit :

— Il y a six mois, la N.S.A. a entendu des rumeurs au sujet d'une entreprise américaine opérant à Bogotá, en Colombie. Apparemment, quelqu'un chez Garrison Industries violait l'embargo sur les armes visant l'Iran, la Chine et divers groupes non-gouvernementaux. Plus précisément, l'entreprise leur livrait des composants de caméras haute résolution qui équipent nos satellites. Les gars de la N.S.A. ont maintenu leur surveillance mais n'ont entrepris aucune action immédiate. Et plus ils en apprenaient, plus leur inquiétude grandissait. Il y a deux mois, ils ont découvert que la société servait d'intermédiaire entre un groupe iranien et un groupe chinois produisant des cylindres utilisés dans les centrifugeuses.

— Le programme nucléaire iranien, conclut Bolan.

Il referma le dossier et le posa sur la table. Il aurait tout le temps de l'étudier plus tard.

— Exact, reprit le Fédéral. En ce qui concerne les composants de caméra, les Iraniens affirment qu'ils veulent des satellites météo, entre autres. Inutile de te dire que nous ne les croyons pas. Et nous n'avons pas très envie de les savoir en possession d'un système de surveillance aérienne. Plus on les tiendra longtemps à l'écart de l'espace, mieux on se portera.

— C'est certain, confirma Bolan.

Comme il levait sa tasse pour boire une gorgée de caté, la porte de la salle de conférences s'ouvrit en grand. Bolan tourna la tête et vit entrer Evangelista Preston. Le jeune nouveau contrôleur de mission du Ranch tenait plusieurs dossiers sous un bras et un ordinateur portable sous l'autre.

Elle s'appuya contre la porte pour laisser entrer Aaron Kurtzman, dit « l'Ours », le chef de la cyber-équipe du Ranch. Le crack de l'informatique entra dans la pièce et salua les deux hommes présents.

Il avança jusqu'à la table, posa la Thermos dessus et la poussa vers l'Exécuteur.

— Ressers-toi un jus, fit l'Ours en désignant la tasse de Bolan.

Le Guerrier fixa la Thermos quelques secondes, puis dévissa le bouchon et versa un peu de liquide fumant dans sa tasse.

Preston distribua un dossier à chacun d'eux. Quand elle eut fait le tour de la table, Brognola, impatient de poursuivre le briefing, lui fit signe de s'asseoir. Dans le même temps, il se servit à son tour une tasse de café.

— Au début, la N.S.A. ne savait que penser de ces échanges. Nous savions que les cadres de Garrison étaient régulièrement sollicités par des gens peu recommandables. Cela a occasionné quelques transactions, mais sur notre ordre, comme un moyen de glaner des informations sur divers pays et groupes terroristes. Mais l'entreprise n'a jamais vendu d'armes de haute technologie ni du matériel lié à la prolifération nucléaire.

— Attends un peu, intervint Bolan. Ces types ont déjà vendu des armes à nos ennemis ? Avec l'aval du gouvernement ?

Brognola hocha la tête.

— La plupart des employés de Garrison n'ont aucune idée de ce qui se passe en coulisses. Mais la firme a des agents qui se démènent pour approcher les terroristes et autres groupes armés. Ils font passer le mot, moyennant quelques bakchichs, et les pourris ne tardent pas à les contacter. Ils leur offrent des pots-de-vin et commandent du matériel qu'ils ne sont pas censés acheter. Et les gens de Garrison se font une joie de satisfaire leurs demandes.

— En échange, ils font remonter les informations qu'ils obtiennent au passage, compléta le Guerrier.

Le grand Fédéral acquiesça.

— Garrison ne livre presque jamais de matériel sensible, du moins pas en grande quantité. L'idée qui prévaut est qu'il est préférable de vendre quelques lance-roquettes à ces salauds plutôt que de les laisser se fournir chez des marchands d'armes indépendants en Afrique du Sud, Libye ou Irak. Et la Compagnie – la C.I.A., pas Garrison – a toujours gardé un œil sur les armes vendues. Raison pour laquelle ces transactions ont déclenché les signaux d'alarme. Mais nous reviendrons sur ce point dans une minute.

— Comment s'organisent les ventes ? demanda Bolan.

— L'entreprise dispose d'un réseau de soldats, d'agents de renseignement et de techniciens, des sous-traitants qui travaillent essentiellement pour notre gouvernement. Nous avons fait appel à eux pour diverses missions en Irak, Afghanistan et Colombie. En majorité, ce sont d'excellents soldats, pas des *desperados*. Ils assurent le combat au sol, la sécurité et la formation, ce qui nous permet de ne pas engager d'hommes à nous sur des théâtres extérieurs.

— Qu'en est-il de la conception et du développement des armes ? interrogea Bolan. Je suppose que la plupart de leurs recherches sont

effectuées pour le compte des États-Unis.

Preston se pencha en avant et répondit :

— La plupart. Environ soixante-quinze pour cent pour nous et vingt-quatre et demi pour cent pour nos alliés.

L'Exécuteur posa sa tasse sur la table.

— Reste un demi pour cent. Passe-moi cette liste.

Brognola poussa un soupir.

— Ce sont les pays qui nous donnent des insomnies : Corée du Nord, Iran et Syrie. Quelques groupes dissidents opérant dans des pays alliés comme le Pakistan et l'Arabie Saoudite ont également acheté du matériel à Garrison Industries.

Evangelista poursuivit :

— Nos divers services de renseignement se sont appliqués à dresser des garde-fous, de manière à réduire les risques de retour de flamme contre nous ou nos alliés. Parfois, les acheteurs mouraient de mort présumée « naturelle ».

Elle insista sur le dernier mot, puis :

— Ou des mafieux leur dérobaient leurs armes. Mais les voleurs étaient en fait à la solde de la C.I.A. Tu connais les rapports très anciens de la Compagnie avec la mafia, je ne vais pas te faire un dessin. Autre solution, on envoyait des mandataires pour racheter les armes. Certes, le système n'était pas parfait. On peut raisonnablement supposer qu'une partie de ces armes est tombée entre de mauvaises mains, que quelqu'un, quelque part, s'en est servi pour massacrer des innocents. Cependant, l'opération nous a permis de réunir quantité d'informations. À mon avis, le Conseiller à la sécurité nationale considérerait que les bénéfices valaient bien quelques erreurs.

— Peut-être, commenta le Guerrier, mais c'est un marché de dupes.

— La collecte de renseignements n'est pas toujours propre et nette, Mack, renvoya Preston. Ça tient autant de l'art que la science. Peut-être même davantage. C'est très imparfait, tu le sais.

Bolan hocha la tête.

— Ça fait longtemps que Garrison se livre à ces magouilles ? demanda-t-il.

— Une vingtaine d'années, répondit Brognola.

— Et on le sait depuis quand ?

— Une vingtaine d'années.

Bolan dévisagea son ami.

— Donc, au bout de vingt ans, on s'aperçoit subitement qu'un

cadre de l'entreprise s'est vendu aux pourris et qu'il y a urgence. Cela ne concerne que les pièces de satellites et les tubes ?

Le Fédéral secoua la tête.

— Apparemment, quelques pourris ont réussi à remonter jusqu'au sommet de la pyramide. Leurs armes sont livrées plus rapidement. Ils obtiennent des entretiens avec des membres du directoire de Garrison. Nous craignons que les transactions avec les Iraniens et les Chinois ne représentent que la pointe de l'iceberg. C'est aussi ce que redoutait la C.I.A., raison pour laquelle elle a envoyé une équipe d'agents pour enquêter sur place.

Brognola marqua une pause, puis :

— Et les choses se compliquent encore. Les gens de Garrison Industries ne jouent pas les espions par simple patriotisme. Ils sont étroitement liés au Renseignement américain.

— Étroitement liés ou partie intégrante du Renseignement ? demanda Bolan.

— Toute cette foutue opération a été planifiée et approuvée par le Conseil de sécurité nationale, répondit Brognola. Il y a vingt ans, le Conseil, grâce à des fonds secrets, a acheté une petite société de recherche et développement et en a fait ce qu'elle est aujourd'hui. Malheureusement, la machine s'est emballée, ce qui inquiète tout le monde, jusqu'à la Maison Blanche.

Le grand Fédéral posa son cigare, le temps de lamper une gorgée de café. Son visage se crispa de dégoût et il jeta un regard noir à Kurtzman. Le génie de l'informatique haussa les épaules et étudia le contenu de sa tasse.

Brognola poursuivit :

— Les capitaux de Garrison proviennent en majeure partie de caisses noires. Ou l'entreprise utilise ses propres recettes pour financer les opérations. Elle avait coutume de vendre la plupart de sa production au gouvernement américain ou à des gouvernements alliés. Ce qui fait que les rares politiciens au courant de ses activités clandestines fermaient les yeux. Le but était de nous permettre d'avoir un meilleur contrôle sur les armes que nous fabriquons et achetons. Et théoriquement, c'est un fournisseur qui tient à servir au mieux nos intérêts.

— La combine permet aussi d'échapper à la surveillance du Congrès quand vient le vote du budget, ajouta Bolan.

Le numéro Un du *Justice Department* lui adressa un sourire las.

— Toi et moi connaissons trop bien Washington, n'est-ce pas ? Fort heureusement, Garrison vend surtout du matériel de base aux

pourris. Et encore, avec parcimonie.

Il porta sa tasse à ses lèvres, se ravisa soudain, puis reposa l'épais breuvage sur la table.

— Ce n'était pas un coup monté, déclara-t-il. Nous avons déjà fait toutes les vérifications nécessaires pour nous assurer qu'il ne s'agissait pas de ça. Personne n'était au courant de ces contrats.

— Et tu le crois ? demanda Bolan.

Le Fédéral haussa les épaules.

— Mon instinct me dit que les gens de Garrison sont sincères. À mon avis, nous avons affaire à un système qui est devenu incontrôlable. On peut discuter toute la journée du bien-fondé de l'opération elle-même, mais le fait est que nous ne sommes plus maîtres de la situation et qu'il faut arrêter ce cirque au plus vite.

— Explique-toi, intervint le Guerrier.

Brognola pianota sur le clavier de son ordinateur portable. Une image apparut à l'écran. La photo montrait une limousine, portière ouverte, et un jeune Asiatique qui descendait du véhicule, flanqué de deux gardes du corps. L'angle de vue indiquait que le cliché avait été pris depuis un point proéminent.

Brognola laissa quelques secondes à Bolan pour étudier la photo. Il appuya de nouveau sur une touche et l'homme au centre de l'image apparut en gros plan. Une cicatrice blanchâtre courait de sa gorge jusqu'au côté gauche de son cou. Il avait de longs cheveux noirs coiffés en queue-de-cheval.

— Il s'appelle Chiun, dit Brognola. C'est le chef d'une triade de Ciudad del Este, au Paraguay. Plusieurs gangs chinois sévissent dans le pays, mais le sien est le plus puissant. Il trempe dans les combines habituelles : prostitution, racket, fausse monnaie, trafic de drogue. Il blanchit aussi des fonds pour le Hezbollah. Et il est également implanté à Hong Kong et en Malaisie.

Bolan but une gorgée de café. Faisant abstraction du goût infect qui lui emplissait la bouche, il étudia le portrait de l'homme et le photographia mentalement.

— C'est un gibier de potence, poursuivit le Fédéral, mais il est malin et ambitieux. Il a commencé comme porte-flingue dans le gang, et maintenant c'est lui qui donne les ordres. Il a fait couler beaucoup de sang avant d'en arriver là. Concurrents, immigrants sans papiers, policiers... peu lui importe. Les autres ne sont que des obstacles insignifiants dans sa course vers le sommet. À l'époque où il était encore homme de main, ses méthodes radicales l'ont bien servi. Évidemment, elles ont fini par énerver beaucoup de monde en Chine, mais elles lui ont aussi permis d'atteindre son but. Du moins pour le

moment.

— Qu'a-t-il à voir avec toute cette histoire ? s'enquit Bolan.

Preston prit le relais.

— Il a des contacts étroits avec le Renseignement chinois. D'après la rumeur, il doit en partie sa position actuelle à ses liens avec le gouvernement. Trois jours avant qu'il prenne les rênes de la triade, les autorités ont fait une descente chez la plupart de ses chefs.

— Du coup, la voie était libre, commenta le Guerrier.

— Exactement, dit Evangelista. Et il semble plus que disposé à leur renvoyer l'ascenseur. Plusieurs rapports indiquent que lui et ses hommes travaillent souvent pour les Chinois. Nous savons qu'un certain nombre de dissidents ont été assassinés par ses sbires. Les victimes n'avaient aucun lien avec lui mais s'étaient fait des ennemis au sein du gouvernement.

Elle claqua des doigts, puis :

— Tout à coup, elles se font abattre à un carrefour ou poignarder dans une ruelle par les hommes de Chiun. Son gang fait aussi de la contrebande d'armes et de l'espionnage industriel pour le compte des Chinois.

Brognola fit apparaître une autre photo. Celle-ci montrait un autre Asiatique, les cheveux gris coiffés en arrière. Il avait un visage large, un cou de taureau, et ses grosses lèvres incurvées vers le bas lui donnaient un air renfrogné. Bolan vit des décorations cousues au col de sa tenue militaire.

— Le colonel Chi Pu Deng, poursuivit Evangelista. Il a fait ses premières armes dans l'Armée populaire de libération mais s'est spécialisé dans l'espionnage depuis au moins quinze ans. Selon des sources très fiables – dont un ami de Hal opérant à Hong Kong – cela fait des années que Deng et ses hommes entretiennent des contacts réguliers avec Chiun et son gang. Tu trouveras de plus amples détails sur lui dans le dossier que j'ai distribué.

Elle pointa l'index sur la chemise posée devant Bolan.

— Nos différentes agences de renseignement s'accordent à penser que Deng est un intermédiaire. Il achète des armes et des informations à Chiun, puis les livre à son gouvernement.

— Que savons-nous d'autre sur lui ? demanda Bolan. S'il travaille en étroite collaboration avec une triade, il doit palper de l'argent au passage, ou bénéficier d'autres avantages.

Evangelista secoua la tête.

— Cela peut surprendre, répondit-elle, mais il a les mains propres, tout au moins du point de vue chinois. C'est un patriote incorruptible.

Cela lui a d'ailleurs valu quelques inimitiés au sein de son propre gouvernement, comme tu peux l'imaginer.

— Évidemment.

— Pour être plus précis, intervint Brognola, nous pensons que c'est l'une des raisons pour lesquelles il reste si proche de Chiun. Il y a plus d'un type qui se réjouirait de voir ce boy-scout mis définitivement hors circuit. Mais personne n'a le cran de le faire, parce qu'ils savent qu'il est le gagne-pain de Chiun. Ou du moins, l'un de ses gagne-pain. Et Chiun serait furax si quelqu'un supprimait le colonel.

— Ils sont si proches que ça ? s'étonna l'Exécuteur.

— Leur seul lien est l'argent, répondit Preston. Apparemment, Chiun considère Deng comme un crétin idéaliste. De son côté, Deng voit en Chiun un homme cupide, dénué de toute fibre patriotique. Mais aucun des deux ne veut tuer la poule aux œufs d'or. Voilà pourquoi ils se tolèrent mutuellement. C'est une alliance pour le moins malaisée.

— Et voici Albert Bly, annonça Brognola.

Bolan se tourna et découvrit la photo d'un homme de race blanche vêtu d'un smoking. Il serrait la main d'un autre homme en smoking. Bolan reconnut ce dernier : un membre du Congrès des États-Unis. Bly tenait une flûte de champagne dans l'autre main et les deux hommes fixaient complaisamment l'objectif.

— Ce cliché provient de la chronique mondaine du New York Times, ajouta le Fédéral. Jusqu'à il y a deux ans environ, Bly était la principale figure publique de Garrison. On le voyait dans toutes les émissions d'information. Des députés des deux partis lui accordaient audience. Puis l'entreprise a connu de gros soucis financiers. Le conseil d'administration l'a nommé président-directeur général, l'a installé au dernier étage, et, du jour au lendemain, Bly a disparu de la scène publique. Nous sommes certains que cela cache quelque chose. Nous continuons à creuser pour tâcher d'en savoir plus, mais nous avons déjà une ou deux théories sur la question.

— Lesquelles ?

— Son jet attitré a effectué de nombreux vols vers la République dominicaine et la Thaïlande, dit Kurtzman, si cela t'évoque quelque chose.

— Et comment ! répondit le Guerrier.

Il savait que ces deux pays connaissaient un boom en matière de tourisme sexuel, une industrie à laquelle Bolan avait été confronté plus d'une fois.

— Étant donné son statut, il me semble qu'il jouait avec le feu en

se rendant dans ces pays-là.

— C'est certain, appuya Brognola. Et si Chiun ou Deng étaient au courant, cela leur donnait un argument de poids pour l'obliger à coopérer.

— Ils n'ont peut-être pas eu besoin d'aller si loin, commenta Bolan. L'argent est une motivation suffisante.

— Il est possible que ce soit une combinaison de plusieurs facteurs, concéda l'homme du *Justice Department*.

— Tout ça sent la magouille à plein nez, mais ce n'est pas vraiment dans mes cordes. Il y a déjà plein de monde sur l'affaire et je ne vois pas mon positionnement dans ton dispositif. Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda l'Exécuteur.

— Il faut retrouver Serrano, Mack. Nous devons savoir ce qu'elle et son équipe ont découvert. C'était forcément quelque chose d'énorme, pour que Bly se risque à enlever et à liquider ces agents.

— Si c'est bien lui qui les a liquidés, tempéra Bolan. Est-ce qu'on en a la certitude ?

— Il est possible que quelqu'un d'autre l'ait fait à sa place, répondit Evangelista, mais cela me surprendrait. C'était une opération très bien coordonnée. Pas le genre de Chiun.

— Pourquoi est-ce à vous d'intervenir ? dit le Guerrier. Pourquoi est-ce que la C.I.A. n'envoie pas ses hommes la chercher ?

— Pour deux raisons, répondit Brognola. Primo, aucun de ces agents n'avait de couverture officielle, ce qui signifie que le gouvernement ne peut reconnaître aucun lien avec eux. Il nous est difficile de poursuivre les ravisseurs, puisqu'ils sont probablement de nationalité étrangère. Mais nous pouvons envoyer un agent du *Justice Department* à la recherche d'un citoyen américain séquestré dans un pays étranger. Et il y a une deuxième raison, qui a un rapport direct avec toi.

— C'est-à-dire ?

— Le Président n'aime pas la façon dont les choses se sont passées, et moi non plus. Bly a une foule de contacts dans le milieu du renseignement. Non seulement aux États-Unis, mais aussi en Grande-Bretagne, en France, en Arabie Saoudite, en Jordanie. Et j'en passe. Il connaît beaucoup de monde. Nous voulons gérer l'affaire parce que nous opérons en dehors des circuits habituels. Il nous faut donc quelqu'un qui puisse disparaître aussitôt l'affaire terminée. Et pour ça, tu es idéal ! Tu auras une poignée de contacts fiables dès que tu atterriras, mais toute l'interface avec les autres agences gouvernementales se fera par notre intermédiaire.

— Tu as dit « interface » ? demanda Bolan.

— Tu acceptes de nous donner un coup de main ? fit Brognola, ignorant la remarque de son ami.

L'Exécuteur savait ce qu'il allait répondre, même si les coups foireux de son vieux complice ne l'enchantaient pas. Mais il laissa quelques secondes passer, juste pour le fun.

— Affirmatif.

— Dans ce cas, emballe ton matos. Jack est déjà en train de faire chauffer les moteurs de l'appareil.

CHAPITRE II

Que diable se passait-il ? Allaient-ils la tuer ? Que savaient-ils d'elle ? Ces questions se bousculaient dans son esprit, quand Maria Serrano reprit connaissance, assise sur une chaise de bois, les mains attachées dans le dos.

« Réfléchis, se dit-elle. Pas de panique. Fais fonctionner ton cerveau. Sers-toi de ce que tu as appris, contrôle tes émotions. » Elle prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. Elle était ligotée au milieu d'une minuscule cellule. Une ampoule nue pendait du plafond, jetant une lumière blafarde que les quatre murs de briques sombres semblaient absorber. Elle portait encore le chemisier et le pantalon qu'elle portait au moment de sa capture. Ses chaussures, sa ceinture et sa montre avaient disparu. Aucun moyen de savoir combien de temps elle était restée inconsciente.

Elle avait encore l'esprit embrumé par la drogue qu'on lui avait administrée, mais elle se souvenait vaguement avoir été amenée là par deux malabars, dont l'un parlait un anglais teinté d'un fort accent étranger.

Le verrou claqua et la porte s'ouvrit vers l'intérieur sans faire de bruit. Un homme de grande taille apparut dans l'encadrement et jeta sur elle un regard froid.

Malgré la semi-pénombre, elle reconnut instantanément Albert Bly. Il s'approcha d'un pas lent et plongea la main dans sa poche. Les muscles de la jeune femme se tendirent involontairement jusqu'à ce qu'il exhibe une carte plastifiée blanche. Il l'examina quelque secondes, puis :

— Gina Lopez ?

— Oui, répondit Serrano.

— Qu'est-ce qui vous amène à Bogotá, Gina ?

— Je suis ici pour affaires.

— Quel genre d'affaires ?

— Je fais des audits.

Il attendit qu'elle en dise plus.

— Je travaille pour le gouvernement. Le gouvernement américain.

— Bien entendu.

Elle eut soudain la bouche sèche. Le ton de Bly lui donnait l'impression d'être mise à nu, comme s'il savait tout sur elle. La gorge serrée, elle parvint à articuler :

— Je travaille pour le Bureau de régulation des finances, poursuivit-elle. Nous menons des enquêtes pour le compte du Congrès. Mais je ne fais pas d'investigations criminelles. Ma mission consiste uniquement à réunir des éléments.

— Et quels éléments avez-vous réunis ? interrogea Bly.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en retour, feignant la confusion.

— Je crois que vous le savez.

— Pour quelle raison me retenez-vous prisonnière ici ?

Il ne répondit pas.

Elle savait qu'elle n'attendrait pas Bly en jouant les bureaucrates indignées, mais cela collait avec sa couverture.

— Je parle sérieusement, reprit-elle. Je suis un fonctionnaire du gouvernement des États-Unis. S'il s'agit d'un enlèvement crapuleux, autant me relâcher tout de suite. Vous n'obtiendrez pas un centime...

La main de Bly surgit de la pénombre et gifla la joue droite de Maria. La force du coup lui tordit la tête vers la gauche. Des gouttelettes de salive jaillirent de ses lèvres entrouvertes.

Ses muscles se contractèrent et elle tira sur ses liens. Maria Serrano, agent de la *Central Intelligence Agency*, ne se laissait pas emmerder. Les rares types à avoir commis l'erreur stupide de la frapper s'étaient retrouvés à genoux, au bord de la suffocation. Ou la suppliant de les épargner.

Gina Lopez, en revanche...

Elle se força à verser une larme, de manière à trouver le bon dosage entre peur et hébétude, sans montrer qu'elle bouillait de rage.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? fit-elle d'une petite voix.

— Je suis quelqu'un de raisonnable, dit Bly. Je ne suis pas idiot.

Elle grinça des dents et hocha vigoureusement la tête. Un filet de sang au goût cuivré s'écoula entre ses dents et sur sa langue. Quand le choc physique commença à s'estomper, elle se rendit compte qu'elle s'était mordu le bout de la langue. Il avait fait coulé son sang. Grave erreur !

Le visage de Bly restait impénétrable. Il gardait ses yeux bleu pâle rivés sur elle. Si le fait de frapper une femme le mettait mal à l'aise, ou lui procurait du plaisir, il n'en laissait rien paraître.

— Veuillez poursuivre, dit-il.

— Nous sommes ici pour enquêter sur Garrison Industries, dans le cadre d'une vaste investigation.

Bly se pencha en avant. Il approcha sa main du visage de la jeune femme, lentement cette fois, comme pour écarter une mèche de cheveux de ses yeux. D'instinct, elle fit un geste de recul, mais la main de Bly frappa de nouveau sa joue meurtrie, lui arrachant un cri de douleur et de surprise.

Elle cracha un peu de sang et de salive mêlés, puis se tourna vers lui et le fixa à travers ses cheveux en bataille. Le visage de Bly ne trahissait aucune émotion.

— Vous... vous voulez bien cesser de me frapper ? dit-elle.

— Mademoiselle Serrano, nous savons tous les deux que vous êtes de la C.I.A. Arrêtons les conneries, je vous prie. Au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué, je n'ai aucun scrupule à infliger des souffrances quand on me tient tête. Ce n'est pas une nécessité. Mais ça le deviendra si vous refusez de coopérer.

Il se pencha de nouveau et elle se crispa, s'attendant à recevoir un autre coup. Au lieu de cela, il sortit une poignée de photos de la poche de sa veste. Une par une, comme s'il distribuait des cartes, il les étala sur les cuisses de la jeune femme, cinq en tout.

Elle regarda la première, eut un haut-le-cœur et détourna les yeux. Prise d'une soudaine nausée, elle dut inspirer profondément pour s'empêcher de vomir. La terrible image restait gravée dans son esprit. Un squelette recroquevillé. Ça et là, des morceaux de chair carbonisée, striée de marques rouges, s'accrochaient encore aux os noircis. Hormis quelques mèches, les cheveux, ainsi qu'une partie du visage, avaient brûlé.

— Vous avez débarqué ici avec un groupe, reprit Bly d'une voix ferme. Vous étiez six, je crois. Eh bien, maintenant, il n'y a plus que vous. Vous voyez ce qui est arrivé aux autres.

Puis il lui parla doucement et lui assura qu'elle pouvait échapper au sort subi par le reste de son équipe.

Maria commençait à se sentir étourdie. Son cerveau peinait à fonctionner.

— Je ne sais pas...

— ... De quoi je parle ? termina Bly. Je vais vous l'expliquer. Vos camarades et vous-même avez lentement infiltré mon entreprise. Cela vous a pris environ deux ans, mais vous y êtes parvenus, et je m'avoue très impressionné. Quand j'ai enfin compris ce qui se passait, il m'a fallu réagir rapidement. J'aurais pu vous liquider, tout simplement.

Mais au moment même où mes hommes vous ont identifiée, un ordinateur portable a disparu.

Serrano s'agita sur sa chaise.

— Écoutez, j'ignore de quoi vous parlez, protesta-t-elle.

— Mon directeur financier, Rick Perkins, a perdu son ordinateur portable. En réalité, quelqu'un le lui a volé et l'a remplacé par un autre. Malheureusement pour moi, cet ordinateur contenait toutes sortes d'informations sur nos activités en Colombie. Je suis certain que vous savez qui l'a pris, ou que vous l'avez pris vous-même. Je veux récupérer cet ordinateur.

Il se pencha à quelques centimètres de son visage et poursuivit :

— Sinon, vous risquez fort de finir comme vos amis. Vous les reconnaissez, n'est-ce pas ?

— Non.

Il lui fallait tenter d'admettre que ces cadavres carbonisés étaient ceux des membres de son équipe. Cette simple idée lui donnait envie de vomir.

— Vous semblez troublée, renchérit Bly.

— Regardez-les. Ils ont été brûlés vifs. Leur peau ressemble à du papier crépon. Ils ont dû souffrir horriblement.

— En effet, répondit-il avec un sourire.

— Quoi ? Vous avez assisté à leur agonie ? Et vous n'avez rien fait pour les sauver ?

Il se redressa et partit d'un rire sonore.

— Les sauver ? dit-il d'un ton incrédule. Pour quelle raison aurais-je fait ça ?

Elle le dévisagea longuement et comprit que la joie de ce salaud n'était pas feinte. Ce petit théâtre des horreurs l'amusait beaucoup. Un frisson glacial parcourut le dos de Maria quand elle réalisa qu'elle avait perdu toute son équipe. À part son geôlier, personne ne savait qu'elle avait disparu.

— Où est l'ordinateur ? répéta Bly.

— De quoi voulez-vous parler ?

Il poussa un soupir et plongea la main à l'intérieur de sa veste. Il en sortit un pistolet Glock et pressa le canon de l'arme sur la tête de l'agent.

— Je vous donne une dernière chance, dit-il. Je ne voudrais pas utiliser « Firestorm » contre vous.

« Parle ! lui hurla son esprit. Dis-lui tout ce qu'il veut savoir ! » Elle passa sa langue sur ses lèvres et secoua la tête.

— Je ne sais rien.

— Adieu, dit-il d'un ton laconique.

Un cri lui monta dans la gorge tandis qu'elle attendait l'inévitable. Bly écrasa le museau du Glock contre sa tempe et appuya sur la détente. Le percuteur émit un claquement sec.

Vide. L'arme était vide.

Qu'il aille au diable !

Ses lèvres s'ouvrirent et elle expulsa tout l'air piégé dans ses poumons. Son corps se relâcha. Son esprit avait du mal à enregistrer qu'elle était encore en vie.

Affichant de nouveau un sourire sans joie, Bly l'observa quelques instants avec un détachement clinique. Sans la quitter des yeux, il rangea le pistolet dans son holster.

— La prochaine fois, dit-il, je vous tuerai. Peut-être.

Il tourna les talons et claqua la porte de l'étroite cellule.

CHAPITRE III

— On la tient, annonça la voix au téléphone.

— Très bien, répondit Mike Stephens. Qu'est-ce que ça me rapporte ?

— Surveillez votre solde bancaire. Vous serez récompensé de votre peine.

— Combien ?

— Deux cent cinquante mille. Comme convenu. Stephens s'enfonça dans son fauteuil et posa les pieds sur la table basse.

— J'ai réfléchi, dit-il. Ce que j'ai fait était dangereux.

— Ne commencez pas...

— Sérieusement, je crois que vous me devez plus que ça. Disons un million.

— Prenez votre argent et fermez-la.

— Conneries ! protesta Stephens. Vous savez très bien que ça vous aurait coûté beaucoup plus cher, si vous aviez engagé quelqu'un d'autre.

— Laissez tomber.

— Pas question !

Stephens s'était levé et arpentait l'appartement, les joues rouges de colère.

— Vous vouliez cette femme, reprit-il. Je vous l'ai livrée. Maintenant, je veux être payé en conséquence. Où est le problème ?

— Prenez votre fric et bouclez-la, répondit son correspondant. Le moment est foutrement mal choisi pour essayer de changer les termes du contrat.

— Changer les termes du contrat ? Croyez-moi, je vais les changer. Je peux passer quelques coups de fil pour faire savoir ce que vous manigancez. Ça devrait légèrement contrarier vos plans.

— Soyez un peu plus malin. Je vous conseille de fermer votre gueule, de prendre votre fric et de retourner à votre bouteille et à vos putes. Sinon...

Un frisson parcourut le dos de Stephens. « Ne recule pas maintenant, songea-t-il. Ne te laisse pas intimider par ce connard de Slave. Tiens-lui tête, il finira par céder. »

— Sinon quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que Maria Serrano est hors course. Et que si vous continuez à vous agiter, il pourrait aussi arriver malheur à la petite putain qui loge chez vous.

Stephens sentit son rythme cardiaque s'accélérer, mais répondit d'une voix ferme :

— Ne faites pas ça.

L'autre éclata de rire.

— Épargnez-moi votre cinéma, dit-il. Si vous avez deux sous de jugeote, bouclez-la et tirez-vous. Emmenez votre poule en voyage, par exemple. Disparaissez. Parce que vous pouvez peut-être me causer des emmerdements. Peut-être. Mais vous ne ferez pas tomber les gens pour qui je travaille.

— Vous voulez dire Bly ?

— Pour commencer. Il a beaucoup d'amis. Des amis qui ne demandent qu'à vous réduire en cendres, si ça peut leur éviter des soucis. Vous ne faites pas le poids. Au fait, c'est quoi le petit nom de votre nana ?

— Allez vous faire foutre ! aboya Stephens.

— Je peux la faire disparaître, reprit l'autre. Vous ne reverrez jamais le corps. Vous ne reverrez jamais le bébé qu'elle porte. Et je prendrai mon pied en le faisant. C'est clair ? demanda Milt Krotnic.

— Oui.

— Très bien. Maintenant, prenez cet argent et faites un beau cadeau à votre poule.

La ligne fut coupée et Stephens fixa un instant le téléphone. Puis il le jeta sur le canapé et s'affala sur un coussin. Il ferma les yeux et plongeait la tête entre ses mains. L'énormité de la faute qu'il avait commise lui donnait le vertige. Il avait trahi sa patrie, uniquement par cupidité, et était responsable de la mort d'une demi-douzaine de personnes.

Les choses n'auraient pas dû se passer de cette façon. Krotnic lui avait servi une tout autre histoire. Ce salopard lui avait juré qu'il n'y aurait pas d'effusion de sang. Stephens devait livrer les noms de ses partenaires au Serbe qui, à son tour, les communiquerait à Bly. Le P.-D.G. de Garrison informerait ensuite ses contacts à Washington qu'il avait identifié leurs agents et que Langley devait les rappeler. L'équipe serait rapatriée, vivante, et le rôle de Stephens dans cette affaire

resterait secret.

De plus, l'opération devait lui rapporter un bon paquet de dollars, versés sur un compte bancaire à Zurich. Bien assez pour quitter ce milieu pourri du renseignement et démarrer une vraie vie ailleurs. Maintenant, il avait du sang sur les mains.

Il pensa à Eva, à ses longues mèches noires sur sa douce peau basanée. Son sang se glaça quand il réalisa qu'elle était sortie faire du shopping. Elle était sans défense, à la merci de Krotnic.

« Il faut que tu te secoues, mon vieux, pensa-t-il. Prends une douche, sors d'ici et règle cette affaire. »

*
* *

Son téléphone branché sur haut-parleur, Krotnic arpentait nerveusement la pièce tout en conversant avec Bly.

— Il va nous balancer, affirma le Serbe.

— Stephens ? Eh bien, occupez-vous de lui, répondit Bly.

— Avec joie. Vous pouvez m'envoyer quelques hommes ?

— Bien sûr.

— Il m'en faudra une dizaine.

— Il n'est pas si fort que ça, fit Bly.

Krotnic éclata de rire.

— Bon Dieu, non ! C'est certain. Mais je préfère être prudent. Il habite dans un immeuble. Je crois qu'il est temps de faire un peu de ménage, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous êtes dingue ? Rien de mieux pour attirer l'attention !

— J'ai la situation en main, assura Krotnic. On planque un sachet de cocaïne chez lui, on achète quelques témoins, peut-être un flic du coin, et le tour est joué. Ça passera pour un meurtre lié à la drogue. Les locaux ne feront pas trop de zèle.

— Où dois-je envoyer mes hommes ? demanda Bly.

L'ancien colonel lui indiqua l'adresse, puis :

— Envoyez-moi aussi Doyle.

— Pourquoi lui ?

— Parce ce qu'il ne se dégonflera pas s'il doit tuer quelqu'un.

— Ni lui ni aucun de mes hommes, rétorqua Bly, clairement agacé.

— Je parle d'une femme enceinte. Il ne jouera pas les cœurs sensibles quand il faudra la descendre. Si ses gars ne le font pas, il s'en

chargera lui-même.

Krotnic entendit Bly pousser un long soupir à l'autre bout de la ligne.

— Oui, vous avez sûrement raison, fit le patron de Garrison Industries. Je suppose que tout ceci est nécessaire, n'est-ce pas ?

Krotnic se sourit à lui-même.

— Vous vous ramollissez ?

— Posez-moi encore cette question et vous apprendrez à vos dépens à quel point elle est stupide.

Le Serbe eut soudain la bouche sèche.

— Compris, dit-il. Oubliez que je vous l'ai posée.

— Sûrement pas ! répliqua l'autre. Donnez-moi deux heures et vous aurez vos hommes.

Debout dans le bureau d'Evangelista Preston, Brognola tapait nerveusement du poing dans la paume de sa main. Il s'inquiétait toujours lorsqu'il expédiait Mack Bolan sur un terrain qui n'était pas le sien. Il se tourna vers la jeune femme, assise à son bureau. Il savait qu'elle triait les rapports d'information les plus récents afin de les lui présenter lors du briefing qui se tiendrait dans quelques heures.

Il sursauta en entendant sonner la ligne sécurisée. Se précipitant sur le téléphone, il empoigna le combiné et se le colla à l'oreille.

— Ici Brognola !

— J'ai besoin que tu passes un coup de fil, dit Bolan.

— De quoi s'agit-il ?

— J'aimerais que l'ami Gadgets pose quelques pièges pour moi.

— Entendu, Mack, je vais le contacter. Quel est le message ?

— Les informations dont je dispose sur Chiun sont trop partielles. Et je me demandais si les amis peu fréquentables d'Herman ne pourraient pas nous en apprendre un peu plus sur Chiun et son organisation.

— O.K., dit Brognola. Dis-moi ce que je dois demander.

Bolan énuméra ses questions et le grand Fédéral les nota sur un bloc-notes jaune canari. Quand l'Exécuteur eut terminé, Brognola déclara :

— Il y a du nouveau.

— Je t'écoute.

— La police colombienne a retrouvé le cadavre de Clark, le contrôleur de l'équipe, dans un appartement de Bogotá. La C.I.A. et le

F.B.I. ont déjà passé les lieux au peigne fin.

— À quand remonte la mort ?

— On ne sait pas exactement, répondit Brognola. Le cadavre est resté quelque temps à la chaleur et sa décomposition était déjà très avancée quand ils l'ont trouvé. En fait, c'est son odeur qui a permis de le découvrir. Le voisin s'est plaint de la puanteur, le concierge est entré avec sa clé et a découvert le type allongé dans son salon, une douzaine de balles dans la poitrine. Le tueur a probablement utilisé un réducteur de son. C'est un immeuble chic. Si les coups de feu avaient été audibles, quelqu'un aurait alerté les poulets.

— Génial, commenta Bolan. Je crois que je peux le rayer de ma liste de gens à interroger.

— Ouais. Mais garde la foi. Evangelista a fait jouer nos contacts à Washington et a glané quelques infos intéressantes à propos de M. Clark.

— Ah oui ?

— Maintenant que la merde atteint le plafond, tout le monde comprend soudain ce qui s'est passé ces deux derniers mois dans l'enquête sur Garrison. Apparemment, Bly était au courant, au moins depuis quelque temps. On se demande encore comment, mais il était au courant. Malheureusement pour nous, il l'a jouée fine. Il a offert de mettre l'équipe en contact avec deux ou trois sources, et Clark a mordu à l'hameçon.

Ces sources leur ont livré toutes sortes d'informations, dont certaines trop belles pour être vraies.

— Ce qui signifie qu'elles l'étaient, déclara le Guerrier. Clark avait une bonne expérience du terrain. Comment a-t-il pu tomber dans le piège ?

— Difficile à dire, répondit Brognola. Il était peut-être trop obsédé par sa quête d'informations pour prendre le temps de les analyser et d'en évaluer la cohérence. Ou elles lui semblaient suffisamment crédibles pour qu'il décide de poursuivre dans cette voie.

— Ça paraît logique, d'autant que le patron de Garrison lui-même lui avait fourni les contacts.

— Bly a sûrement habillé ses mensonges d'une part de vérité, histoire de les rendre plausibles. C'est lui qui tirait les ficelles. Il lui était donc facile de balader les gens de la C.I.A.

— Est-ce qu'on sait qui fournissait les informations au contrôleur ?

— J'ai un contact, dit Brognola. On a un gars sur place, un certain Bill Wallace. Expert en balistique, armurier et ancien commando. Le gouvernement américain l'a envoyé en Colombie il y a deux ans,

comme conseiller militaire. La mission s'est prolongée et il est resté là-bas. Lorsque Langley, la Justice ou le Pentagone envoient quelqu'un en mission secrète dans le pays, que ce soit pour une affaire de drogue ou une autre opération clandestine, c'est lui qui fournit les armes et le matériel. Ça nous évite le casse-tête de passer des armes aux frontières. Je connais Wallace depuis des années. C'est un type absolument incorruptible.

— C'est lui qui a équipé le groupe de Serrano ?

— Je n'en suis pas certain, répondit Brognola. Mais c'est probable, et il nous dira ce qu'on veut savoir. Je le préviens de ton arrivée.

*
* *

Bolan s'engagea dans l'allée sinueuse qui menait à une grille en fer forgé. Il stoppa la voiture et attendit qu'un gardien se présente. Jack Grimaldi détacha sa ceinture de sécurité et ouvrit son coupe-vent, de façon à dégainer plus rapidement, si nécessaire.

Une minute plus tard, Bolan sentit une présence dans son dos. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit trois gardes approcher par l'arrière. Deux d'entre eux s'arrêtèrent à quelques mètres du véhicule, leurs pistolets-mitrailleurs bien en vue.

Le troisième garde continua à marcher vers la voiture et s'immobilisa juste avant d'arriver à la hauteur de Bolan. Cette position lui donnait l'avantage, au cas où l'Exécuteur tenterait un geste suspect. L'homme, maigre comme un clou, arborait une épaisse moustache noire. Casquette vissée sur le crâne, il posa la main droite sur le pistolet fixé à sa hanche.

— Vite ! s'exclama Grimaldi d'une voix faussement affolée. Planque le joint !

— C'est bien le moment de jouer les comiques, coupa Bolan avant de baisser sa vitre.

Un souffle d'air chaud saturé d'humidité lui fouetta le visage.

— Je peux vous aider ? demanda le garde.

— Matt Cooper, annonça Bolan. J'ai rendez-vous avec M. Wallace.

— Je peux voir vos papiers ?

Le Guerrier prit le portefeuille en cuir posé sur le porte-boisson du tableau de bord et tendit son passeport au garde. Celui-ci examina le document, hocha la tête et le rendit à Bolan. La procédure fut répétée pour Grimaldi, puis l'homme saisit la radio accrochée à son épaule et donna l'ordre d'ouvrir la grille.

Une fois à l'intérieur de la propriété, Bolan remonta l'allée qui

serpentaient au milieu d'un parc. Il remarqua que la majeure partie du terrain entourant la bâtisse était dépourvu d'arbres, probablement pour raisons de sécurité.

À la sortie d'une courbe, il aperçut d'abord le toit de la maison. Après un autre virage en pente suivi d'une légère montée, il immobilisa enfin le véhicule devant une grande hacienda.

Wallace, debout dans l'allée, les regarda arriver. Hormis le Glock niché dans son holster de hanche, il avait l'allure d'un bon père de famille s'apprêtant à conduire ses gosses à l'entraînement de football. Il portait un polo, un short et des mocassins marron. Les fines lunettes rondes perchées sur son nez contrastaient avec son large visage.

Bolan gara la voiture et en descendit, imité par Grimaldi.

Wallace s'avança vers eux. Il serra d'abord la main de Jack, puis celle du Guerrier, qui trouva sa poignée de main ferme et assurée.

— Désolé pour tout ce cirque, dit l'armurier.

Sa voix était teintée d'un léger accent du Sud. Il fit un grand geste du bras désignant la maison et les deux 4x4 Mercedes garés devant.

— Quand les gens voient tout ça, ils m'envient. Je leur laisse volontiers. C'est pour ma famille que je m'inquiète. Ce foutu pays grouille de kidnappeurs.

— Je vois, répondit Bolan.

— Entrez.

Ils suivirent Wallace à l'intérieur, grimpèrent un escalier en colimaçon qui menait à l'étage et s'installèrent dans le luxueux bureau de leur hôte. Sur une petite table de réunion entourée de chaises étaient posées plusieurs bouteilles d'eau minérale, ainsi qu'un pot de café et quelques tasses.

— Servez-vous quelque chose, dit l'ex-commando. Posez vos fesses. Vous êtes ici chez vous. Les amis de Hal sont mes amis.

Il s'assit à la table, attrapa une bouteille d'eau, dévissa le bouchon et but quelques gorgées. À son tour, Grimaldi prit un siège, mais Bolan resta debout.

— Hal vous a expliqué les motifs de notre mission ? demanda-t-il.

— Il m'en a dit suffisamment, répondit Wallace. Sans me vanter, je collabore avec les Fédéraux sur pas mal de gros projets. C'est juste pour vous dire que je connais des dossiers auxquels d'autres civils n'auraient jamais accès. Hal m'a dit qu'une équipe de la C.I.A. venue enquêter sur Garrison a disparu. Et que vous êtes là pour essayer de la retrouver.

— Vous connaissez ces agents ? interrogea Bolan.

— Je leur ai fourni du matériel de surveillance. Ainsi qu'un

téléphone sécurisé, quelques armes de poing et des pistolets-mitrailleurs. Faute de couverture officielle, ils ne pouvaient pas passer par les canaux habituels. Ils n'avaient pas le droit de se rendre à l'ambassade ni de rencontrer un quelconque membre du bureau local de la C.I.A. Ça aurait paru trop suspect.

— Mais pas une rencontre avec vous ? demanda l'Exécuteur.

Wallace acquiesça.

— Certainement que si ! Mais je n'ai pas traité directement avec eux. Je fais travailler quelques agents *free lance*. C'est par l'un d'eux que je leur ai fait passer le matériel.

— Donc votre homme a vu au moins un membre de l'équipe.

— Faux, rétorqua l'armurier sur un ton légèrement irrité. N'oubliez pas que je connais la musique. Mon gars était nouveau dans le coin, un anonyme dans la foule. Je lui ai dit de déposer le matos à un endroit précis et de caleter en vitesse avant que les destinataires arrivent. Il n'a vu personne, les yeux dans les yeux. J'ai surveillé la livraison par caméra jusqu'à ce que quelqu'un récupère le colis.

— C'était un membre de l'équipe ?

— Bien entendu, fit Wallace. Si ça s'était passé autrement, j'aurais tiré la sonnette d'alarme à Washington.

Bolan hocha la tête.

— Et depuis, pas de nouvelles d'eux ?

— Pas directement. Mais j'ai entendu des trucs bizarres.

— Du genre ?

— J'ai quelques potes au MI-6 à qui je rends service, à l'occasion. Ils ont deux ou trois gars ici en Colombie, dont un dénommé Richardson. Ethan Richardson. Il fait à peu près le même boulot que moi, sauf qu'il est moins regardant en ce qui concerne la clientèle. Pour lui, seul le business compte, qu'il ait affaire au Hezbollah ou aux Chinois. C'est la réputation qu'il a, et il en est fier.

Wallace avala bruyamment quelques gorgées d'eau.

— Il y a quelques heures de ça, poursuivit-il, quelqu'un l'a contacté. Un Américain. Le type voulait des armes. C'était plutôt idiot de sa part. Il voulait deux pistolets et un Uzi. Le genre de choses qu'on trouve partout en Colombie. Mais il a appelé le Rosbif qui s'est fait une joie de lui vendre les armes. Et qui s'est empressé de m'appeler pour me refiler l'info.

— Moyennant finance, avança Grimaldi.

Le visage de Wallace se fendit d'un sourire las.

— Mon ami, dit-il, en Colombie, rien n'est gratuit. Bref, avant

même de me prévenir, Richardson s'est dit que j'allais vouloir d'autres informations sur cet Américain. Après lui avoir vendu les armes, il l'a fait filer, donc on sait où il va. Il m'a aussi donné une photo.

Il pressa une touche sur son ordinateur portable et Bolan vit s'afficher deux photos l'une à côté de l'autre. La première, d'assez mauvaise qualité, montrait un homme portant une casquette de baseball. Sur la seconde, le visage de l'homme apparaissait en gros plan. Il était de race blanche, avec un gros nez aplati, d'épais sourcils noirs et des yeux ternes.

— Michael Stephens, précisa Wallace.

— Qu'est-ce qu'on sait de lui ? s'enquit l'Exécuteur.

— C'est un type qui est parti à la dérive, en quelque sorte. Il servait dans le Renseignement militaire américain. D'après son dossier, c'était un as. Mais il ne supportait pas de recevoir des ordres. Il a mis son poing dans la figure de son sergent pour une brouille, genre mauvaise évaluation. L'autre lui a rendu la monnaie de sa pièce. Stephens a été viré de l'armée sans indemnités, avec le nez cassé. Il a gâché douze ans de carrière pour une connerie. Aujourd'hui, il quémande des informations à droite et à gauche. De temps en temps, il tombe sur quelque chose qu'il peut nous vendre à nous, aux Colombiens, aux rebelles ou à n'importe qui d'autre, du moment qu'il palpe.

— Vous avez son adresse ?

— Ouais, répondit Wallace. Et je vous fais cadeau du tuyau.

— Il s'arme pour se défendre contre qui ? demanda Bolan.

— Difficile à dire. Peut-être vous deux.

— En général, on ne convoque pas la presse quand on débarque quelque part, ironisa Grimaldi.

— Dans ce cas, c'est autre chose qui lui a fichu la trouille, suggéra l'armurier. Il est possible qu'il soit en désaccord avec ses anciens employeurs. D'après ce que je sais de ce petit couillon, pas mal de gens se feraient une joie de lui coller une bastos dans le cul. Gratis.

— Ce qui signifie qu'on n'est pas les seuls à vouloir lui rendre une petite visite, commenta Jack.

Wallace hocha la tête.

— Probablement. Au fait, Hal m'a transmis une liste de commissions. J'ai fait charger votre matériel à bord d'un hélico prêt à décoller pour la destination de votre choix.

— Merci, dit l'Exécuteur en esquissant un de ses rares sourires.

— Mais que se passe-t-il ? demanda Eva d'une voix tremblante. Pourquoi tu fais ça ?

Stephens lui lança un regard méprisant.

— Ferme-la et va faire tes bagages, nom de Dieu !

Les yeux brillant de colère, Eva tourna les talons et retourna dans la chambre pour emballer ses affaires.

Quand elle fut partie, Stephens sortit sa chemise de son pantalon et laissa le vêtement pendre sur sa taille. Il ouvrit la mallette posée à côté de lui et en retira le Glock qu'il venait d'acheter, rangé dans un holster en Nylon. Il releva le pan de sa chemise, cala l'arme dans sa ceinture et la dissimula sous sa chemise. Il avait déjà fixé le deuxième pistolet à sa cheville, avant le retour d'Eva. Il ne tenait pas à ce qu'elle voie les armes, sachant pertinemment qu'elle s'affolerait et le bombarderait de questions auxquelles il ne voulait pas répondre. Il lui en dirait peut-être davantage une fois de retour aux États-Unis. Peut-être. Pour l'heure, la priorité était de se tailler, s'ils ne voulaient pas servir de cibles à ces fumiers. Et si elle avait une once de gratitude, elle fermerait son clapet et le laisserait gérer la situation. Après tout, il faisait ça pour elle et le bébé, et c'était tout ce qu'elle avait à savoir.

Il consulta sa montre et jura entre ses dents.

— Eva, aboya-t-il, magne-toi ! Il faut y aller !

Stephens entendit sonner le téléphone accroché à sa ceinture, poussa un nouveau juron et répondit.

— Ouais ?

— Bonjour, Mike, dit Krotnic.

— Qu'est-ce que vous voulez, bon sang ?

— Les armes que vous avez achetées vous plaisent ? Vous pensez qu'elles garantiront votre sécurité ?

Inconsciemment, il porta la main au Glock fixé à sa hanche, puis :

— Vous voulez quoi ?

— Je vous ai posé une question, insista le Serbe.

— Venez donc me voir, je vous répondrai.

— Désolé, répondit Krotnic, je ne peux pas me libérer. Mais je vous ai envoyé quelques amis. J'espère pour vous que vous visez juste. Ils sont nombreux.

Et la communication fut coupée.

CHAPITRE IV

Doyle ouvrit les portes du fourgon pour laisser sortir les cinq hommes assis à l'arrière. Tous vêtus en civil, les mercenaires le regardèrent fixement, attendant ses ordres. Il s'écarta de la porte et leur fit signe de descendre.

— Réveillez-vous, les filles ! lança-t-il. Vous n'allez pas rester là à reprendre vos chaussettes, nom de Dieu !

L'un après l'autre, ils émergèrent en silence du véhicule.

Chacun d'eux portait à l'épaule un sac contenant la même arme, un pistolet-mitrailleur Ruger MP-9, et des chargeurs supplémentaires. Ils étaient également équipés de pistolets Beretta 92-F munis de réducteurs de son. Tous avaient servi sous différents drapeaux et participé aux combats les plus sanglants sur tous les théâtres de la planète. Le groupe était composé de trois Sud-Africains, un Israélien et un Russe, tous des anciens des Forces spéciales de leurs pays respectifs.

Un autre fourgon approchait. Le chauffeur tourna à gauche et gara le véhicule parallèlement au premier. Un second groupe de mercenaires en descendit et rejoignit les autres. Doyle avait divisé ses effectifs en deux équipes. La première couvrirait l'extérieur, la seconde fouillerait l'immeuble pour débusquer leurs cibles.

— Il faut descendre ce fumier, lança Doyle. Il commence à faire un peu trop de bruit. On dirait qu'il a des remords, le bougre. Son revirement est inacceptable. Autre point important : votre cible vit avec quelqu'un, une jeune femme. On ne veut aucun témoin. Zéro. Point final. Vous la liquidez aussi. S'il y en a qui sont trop chochottes pour lui coller une balle dans la tête, qu'ils le disent tout de suite. Pigé ? Vous devez aussi fouiller chaque appartement, reprit-il, et supprimer tous ceux qui ont la malchance de se trouver chez eux ce soir. C'est bien compris ?

Quelques-uns acquiescèrent, les autres continuèrent à fixer l'horizon, immobiles, comme s'ils en avaient assez entendu.

— Pas de questions ? Dans ce cas, bougez-vous le cul et nettoyez-moi cet immeuble !

L'Exécuteur était à cent mètres de sa destination, quand il aperçut un groupe de flingueurs qui pénétrait dans l'immeuble par l'entrée principale. Il porta le talkie-walkie à ses lèvres et ouvrit le micro.

— Jack ?

— J'écoute, Striker, répondit Grimaldi.

— Cinq types viennent d'entrer dans l'immeuble de Stephens.

— Tu as vu des armes ?

— Non. Mais je me fie à mon sixième sens.

— Ça me suffit, dit le pilote.

Bolan coupa la communication. Il fit le tour de l'immeuble et s'arrêta sous l'escalier de secours situé à l'arrière du bâtiment. Avec la souplesse d'un félin, il s'agrippa à l'échelle métallique et se hissa à la force des bras jusqu'à pouvoir poser un pied sur le dernier échelon. Après avoir escaladé l'échelle, il poussa la trappe carrée qui donnait accès au premier palier. Il grimpa les marches deux par deux et s'arrêta au deuxième étage.

Il ôta son blouson, l'enroula autour de son poing et brisa une vitre. Le panneau de verre se désintégra et tomba à l'intérieur de l'appartement. Bolan enjamba la fenêtre. Il jeta le blouson de côté, empoigna son Beretta 93-R et traversa le logement modestement meublé. Les lumières étaient éteintes. Il n'y avait apparemment personne.

Arrivé dans l'entrée, il vit des ombres passer dans le rai de lumière qui éclairait le seuil. Il stoppa net et tendit l'oreille. Des bruits de pas filtraient du couloir, mais il n'entendit aucune conversation.

Il porta la radio à ses lèvres.

— Jack ?

— Je te reçois, répondit Grimaldi.

— Il y a une équipe au deuxième étage.

— Compris. Le deuxième groupe vient d'entrer dans l'immeuble. Je leur emboîte le pas. À mon avis, ils sont là pour éliminer les témoins éventuels ou prendre le relais au cas où Stephens se ferait la belle.

— Il a peu de chance d'y parvenir, estima le Guerrier. En tout cas, pas tout seul.

Bolan coupa sa radio. Deux secondes plus tard, il entendit le bruit d'une porte qu'on enfonçait. Il saisit la poignée de la porte et l'ouvrit d'un coup sec.

Trois hommes en armes étaient groupés devant l'appartement de Stephens. Il supposa que les deux autres étaient déjà à l'intérieur.

Un malabar coiffé d'un iroquois bleu se tenait entre Bolan et l'appartement. Les deux autres tireurs avaient pris position de chaque côté de la porte, attendant visiblement qu'on leur donne l'ordre d'entrer.

Le Guerrier allait faire en sorte qu'ils ne le reçoivent jamais.

L'homme à la crête bleue fit volte-face en tenant son P.-M. à deux mains. Un rictus déformait ses lèvres. Peut-être s'attendait-il à voir un autre résident de l'immeuble, un civil sans défense. L'Exécuteur n'était ni l'un ni l'autre. Le sourire du colosse s'effaça, et son bras droit eut un mouvement convulsif avant de lever le MP-9 sur son adversaire.

Bolan ouvrit le feu et lui logea trois ogives de 9 mm Parabellum dans le nez. Le corps du mercenaire se ramollit brusquement, comme si on l'avait désossé, et il s'écroula lourdement sur le sol. Le Guerrier fonça en avant, le Beretta tendu vers sa prochaine cible.

Les deux hommes postés à l'entrée se tournèrent vers lui en même temps. Il pressa la détente du 93-R et expédia deux rafales de trois dans la poitrine du tireur le plus proche. La force d'impact projeta le type contre le mur derrière lui, et son arme glissa entre ses doigts.

Le troisième tueur essaya de répliquer avec son MP-9, mais n'en eut pas le temps. Bolan leva le Beretta sur lui. La rafale de trois transperça la gorge du mercenaire, qui fut à moitié décapité par les ogives à tête creuse.

L'Exécuteur rechargea son arme et se dirigea vers l'appartement. Des coups de feu claquèrent à l'intérieur. Il passa la porte, son arme tendue à hauteur d'épaule, à la recherche d'une cible. Après une rapide inspection du salon, de la cuisine et des deux premières chambres, il approcha d'un long couloir qui menait à la dernière chambre. Il passa la tête dans l'angle et vit un des tireurs gisant au fond du corridor, la poitrine maculée de taches rouges, la tête renversée en arrière et la bouche ouverte.

Le second flingueur, plaqué contre le montant extérieur de la porte, expédia une rafale dans la chambre. Au moment où il aperçut Bolan, celui-ci ajustait déjà sa cible. Le Beretta cracha trois ogives de 9 mm, et l'homme se retrouva définitivement éliminé de cette sanglante partie de chasse.

Ses jambes se dérobèrent et il s'écroula de tout son long à l'intérieur de la pièce dans laquelle il venait de tirer.

La chute soudaine du cadavre arracha un cri à l'un des occupants de la chambre. Bolan fit quelques pas dans le corridor et s'immobilisa.

— Michael Stephens ! cria-t-il, *Justice Department*. Lancez vos armes dans le couloir et sortez les bras en l'air ! Vous aussi, Eva !

Des armes automatiques se mirent à crépiter à l'étage inférieur, et

Bolan comprit que Grimaldi était pris à partie. Il serra la poignée du Beretta. Il voulait descendre prêter main-forte à son ami, mais il ne pouvait pas prendre le risque de laisser filer Stephens.

— Sortez ! cria-t-il de nouveau. Je veux discuter. J'ai des questions à vous poser.

— Allez vous faire foutre ! hurla la jeune femme. Vous voulez seulement nous tuer.

— Si j'avais voulu votre mort, j'aurais laissé ces types vous descendre sans lever le petit doigt.

L'écho des détonations résonnant encore dans ses oreilles, il essaya d'entendre ce que Stephens et Eva se disaient, mais les bruits environnants couvraient leurs chuchotements.

— Je sors ! cria la jeune femme.

— D'accord !

— Ne tirez pas.

— Entendu, dit Bolan.

Il se posta près de la porte, arme au poing, les muscles légèrement contractés. La fille apparut sur le seuil, les bras levés. Elle jeta un regard de côté et ouvrit de grands yeux ronds en voyant le Beretta braqué sur elle.

L'Exécuteur lui fit signe d'approcher.

— Tout va bien, déclara-t-il.

Elle avança vers lui d'un pas hésitant. Elle avait fait à peine trois enjambées quand Bolan vit une silhouette apparaître dans l'encadrement de la porte. Stephens surgit dans le couloir à la recherche d'une cible. Le Guerrier régla son sélecteur en simple tir et le Beretta aboya une fois. La balle siffla à quelques centimètres d'Eva et se logea dans la hanche de son compagnon. L'impact fit tourner Stephens sur lui-même. Son doigt pressa la détente du Glock, mais la balle perfora le plafond.

L'Exécuteur bondit comme un fauve, poussa la jeune femme de côté et s'interposa entre elle et Stephens. Celui-ci leva son pistolet en voyant Bolan se ruer sur lui. Le Guerrier tendit le bras, lui agrippa le poignet et le força à lever la main en l'air. Puis le canon encore chaud du Beretta s'abattit sur la nuque de Stephens, qui poussa un glapisement.

— Lâchez ce flingue ! hurla Bolan, le visage à quelques centimètres de celui de son adversaire.

Le pistolet tomba au sol avec un bruit sourd.

Son arme toujours pointée sur Stephens, il ramassa le Glock et le coinça dans la ceinture de son jean.

Derrière lui, il entendit la jeune femme s'écrier :

— Espèce de salaud ! Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Elle fit un pas vers Bolan, qui tourna légèrement la tête pour la voir. Elle s'arrêta net, le fusilla du regard et baissa le poing qu'elle avait levé comme un marteau au-dessus de sa tête. Elle regarda Bolan, puis son compagnon, puis de nouveau l'Exécuteur.

— Allez me chercher un drap, déclara ce dernier, d'un ton glacial.

Eva lui lança un regard perplexe.

— Un drap, répéta-t-il. Il faut bander sa hanche.

Ses lèvres pincées montraient qu'elle était encore en colère, mais elle disparut dans la chambre à coucher. Il espérait qu'elle reviendrait bien avec un drap et non une autre arme. Il aurait préféré ne pas la perdre de vue, mais il n'avait pas le choix.

Stephens était appuyé contre le mur, le visage blême, luisant de sueur. Il pressait une main couverte de sang sur sa hanche blessée et lançait des regards noirs à Bolan.

— Vous êtes qui, nom de Dieu ? demanda-t-il.

— Pas votre ami, répondit le Guerrier.

— Sans déconner !

— Vous avez des choses à me dire.

Stephens poussa un juron.

Bolan pointa le museau du Beretta vers le sol, puis :

— Allongez-vous. Je veux examiner votre hanche. L'autre le regarda d'un air méfiant. Au bout de quelques secondes, il poussa un soupir et se coucha lentement sur le sol. L'Exécuteur lui agrippa le bras pour l'aider à s'étendre.

— Vous avez parlé à Clark, dit Bolan.

— Qui ça ?

Visiblement, Stephens essayait de jouer au plus fin avec lui, mais il garda son calme.

— Clark, insista-t-il.

Il fit doucement rouler le blessé sur le côté. Le mouvement obligea l'ancien officier de renseignement à prendre une profonde inspiration.

— Attention ! aboya-t-il.

Le Guerrier examina la plaie sans prêter attention à lui. Il trouva une blessure d'entrée, mais pas de blessure de sortie. La balle avait dû finir sa course dans l'os iliaque.

Eva revint avec un drap à la main.

— Déchirez-le en bandelettes, dit Bolan.

Elle hocha la tête et s'attela à la tâche. L'Exécuteur entendit d'autres coups de feu au premier étage, puis le craquement d'une porte qu'on enfonçait.

— Jack, dit-il dans son micro. Quelle est ta situation ?

La radio resta muette.

Après avoir fait le tour de l'immeuble de Stephens, Grimaldi avait repéré un membre de l'escadron de la mort posté devant l'entrée. Vêtu d'un jean et d'un T-shirt noir, le tueur avait la main plongée dans le sac marin qu'il portait en bandoulière. Le pilote du Ranch se rapprocha du pourri. Une petite dizaine de mètres les séparait. Assez près pour mettre dans le mille, mais bien trop loin pour tenter de maîtriser son adversaire à mains nues.

Le type l'aperçut et le regarda approcher.

Grimaldi lui adressa un sourire forcé. Comme il s'y attendait, l'autre ne lui rendit pas la politesse. Le pilote continua à marcher vers l'entrée de l'immeuble. Il frôla la sentinelle en passant, marmonna des excuses en espagnol et posa la main sur la poignée de la porte.

Il sentit une main lui agripper l'épaule. Des doigts s'enfoncèrent dans sa chair et il grimaça de douleur. La main puissante le força à se retourner, ce qu'il fit sans résister. Il se tenait à présent face au garde.

L'homme ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

Grimaldi lui expédia un grand coup de genou entre les jambes. Le pourri vira soudain à l'écarlate. Il vida ses poumons dans un grognement sourd et tomba à genoux. Jack se baissa, l'empoigna par le pan de sa chemise et le releva avec autorité. De l'autre main, il lui assena un direct en pleine figure. L'autre était déjà K.O.

Il ouvrit la porte d'entrée et traîna le garde inconscient dans le hall. Il démêla la bretelle autour du bras du type et prit le sac en bandoulière. Après avoir adossé le guetteur dans un coin, il se redressa et ouvrit le sac. Celui-ci contenait un Ruger MP-9, plusieurs chargeurs, et deux grenades flash.

Des coups de feu éclatèrent à l'étage supérieur. Grimaldi se tourna dans la direction du vacarme, les deux mains serrées sur son arme fraîchement acquise. Striker était en difficulté, c'était certain. Il saisit son micro pour contacter Bolan mais se figea en entendant du bruit derrière lui. Il fit volte-face et vit un des mercenaires qui sortait d'un appartement. L'homme repéra Jack au même instant et leva son pistolet-mitrailleur sur lui.

Le pilote du Ranch fléchit les genoux et ouvrit le feu. Le Ruger cracha une rafale qui traça des pointillés sur le mur, légèrement à gauche de son adversaire. Sans relâcher la détente, Grimaldi corrigea le tir et faucha le pourri.

Un autre homme armé émergea de l'appartement et vida son chargeur sur Jack. Ce dernier plongea de côté et effectua un roulé-boulé pour mettre un peu de distance entre son assaillant et lui. Les balles se logèrent dans le mur derrière lui, projetant une pluie de plâtre et de verre brisé. Comme il levait son P.-M., Grimaldi aperçut un troisième flingueur du coin de l'œil. L'homme ouvrit le feu avec son propre Ruger. Une nuée de projectiles siffla autour du pilote qui riposta instantanément. Son tir de barrage meurtrier envoya les deux mercenaires au tapis.

Le pilote sprinta à travers le hall tout en rechargeant et s'engouffra tête baissée dans l'appartement d'où venaient de sortir les trois pourris. Un nuage de fumée âcre flottait dans l'air. L'odeur de poudre se mêlait à un relent d'ail et d'oignon frits. Un canapé élimé meublait un coin de la pièce. Dans l'angle opposé, Jack vit un fauteuil à bascule et un poste de télévision qui diffusait à plein volume des publicités en espagnol.

Son cœur se serra soudain.

Le dos du fauteuil de bois avait été déchiqueté par des tirs d'arme automatique. La poignée de douilles éparpillées sur le sol prouvait que plusieurs tireurs avaient ouvert le feu en même temps.

Il fit le tour du fauteuil et découvrit une silhouette recroquevillée sur elle-même, le dos criblé de balles, la tête tournée de côté sur les genoux, les yeux ouverts. L'homme avait de fins cheveux blancs, et de profondes rides sur sa peau basanée.

Grimaldi jeta un regard circulaire dans la pièce et vit un sonotone posé sur une table basse.

Il serra les mâchoires pour contenir sa rage. Le vieil homme n'avait pas entendu approcher ces salauds. Sa mort avait été aussi soudaine que brutale.

Maigre consolation.

Le pilote inspecta rapidement le reste de l'appartement, mais ne trouva personne d'autre.

Il entendit la voix de Bolan dans son oreillette.

— Jack, quelle est ta situation ?

Avant qu'il ait le temps de répondre, des pas résonnèrent dans le hall, puis la porte d'entrée claqua. Il sortit en courant de l'appartement, mais quand il arriva dans le hall, il ne vit que les cadavres des trois autres pourris gisant sur le sol. Striker et lui tenaient au moins le guetteur, songea-t-il. Après un rapide interrogatoire, il leur fournirait sûrement une ou deux pistes intéressantes.

Grimaldi se dirigea vers le garde et remarqua qu'il baignait dans une flaque de sang. En s'approchant de plus près, il vit que son torse avait été ravagé par une rafale de 9 mm. Quelqu'un l'avait-il abattu après la fusillade ? Quoi qu'il en fût, ils n'avaient plus personne à interroger. Le pilote du Ranch jura, et grimpa l'escalier pour rejoindre Bolan.

La voix de l'Exécuteur résonna de nouveau dans son oreillette, teintée cette fois d'une pointe d'inquiétude.

— Jack, ta situation ?

— Ça va, répondit Grimaldi.

Le fourgon démarra en trombe et s'éloigna de l'immeuble. Doyle serrait nerveusement le volant entre ses mains en se demandant comment il allait expliquer ce désastre à son patron.

Il lança un regard à son passager, vit qu'il cherchait une cigarette, et tourna de nouveau son attention sur la route. L'autre était visiblement secoué par ce qui s'était passé dans cet immeuble, ce qui n'était pas pour rassurer Doyle. Le seul survivant de l'équipe, Max James, était un dur à cuire qui avait livré des dizaines de combats sanglants dans les coins les plus reculés de l'Afrique. Si lui avait la trouille...

— Mais qu'est-ce que vous avez foutu là-dedans ? aboya l'irlandais. J'envoie dix hommes armés jusqu'aux dents investir cet immeuble et un seul en ressort vivant ? Comment est-ce possible contre un minable comme Stephens ?

James tourna la tête vers Doyle, le regard noir.

— Il n'était pas seul, rétorqua-t-il. Et c'est sûrement pas Stephens qui nous a fait ça. D'après les conversations radio, ce trouillard s'était planqué dans sa chambre avec sa gonzesse. Deux autres connards nous attendaient. Y en a un que j'ai pas vu, mais j'ai bien entendu hurler nos gars pendant qu'il les massacrait au deuxième étage.

Doyle opina.

— Et l'autre ?

— Un grand abruti. Il a l'air de rien, mais il est rapide comme l'éclair.

— Pas suffisamment pour t'attraper, commenta Doyle. Quand tu as détalé comme un lapin.

— Tu veux retourner là-bas ? demanda James. J'y vois pas d'inconvénient. Mais je ferai pas le boulot tout seul. Allons-y ! Je suis sûr qu'ils ont hâte de voir ce que tu as dans le ventre.

— Va te faire foutre, renvoya Doyle.

Sa réplique tombait un peu à plat, mais l'autre l'avait pris de court. Deux types ? D'où sortaient-ils, ceux-là ? Avait-on envoyé des hommes à la recherche de Maria Serrano ? Et dans ce cas, qui ? Bien sûr, ça pouvait être la C.I.A. Elle en avait les moyens et voulait certainement venger la mort de ses agents. Doyle savait que cela allait sérieusement leur compliquer la vie à tous. Il écrasa l'accélérateur et le fourgon fit un bond en avant. Il devait contacter Bly pour le mettre au courant de la situation. Ensuite, il leur fallait éliminer ces deux salopards avant qu'ils ne fassent d'autres dégâts.

*
* *

— Quel était votre prix ? demanda Bolan.

— Qu'est-ce que vous racontez ? rétorqua Stephens.

— Pour trahir votre pays, renchérit le Guerrier. Quel était votre prix ?

Il avait bandé la plaie du blessé et l'avait laissé allongé sur le flanc de manière à soulager la pression sur sa hanche. Stephens avait perdu beaucoup de sang, et la sueur perlait sur sa peau blafarde. Eva, agenouillée à côté de lui, serrait sa main droite entre les siennes. Elle lança un regard furieux à Bolan.

— Fichez-lui la paix, dit-elle d'un ton sec.

L'Exécuteur ignora ses protestations. Apparemment, elle ne savait rien des activités de son homme, ou du moins très peu de choses. Et Bolan n'avait ni la patience ni le désir de se lancer dans des explications détaillées.

— Qui payait vos factures, Stephens ?

— Aucune idée.

— Ben voyons ! fit Bolan.

— Je vous dis que j'en sais rien. On m'a branché avec un Serbe, Milt Krotnic. Un ancien colonel qui était membre d'un groupe secret dans son pays. Il faisait disparaître des gens pour le compte du gouvernement.

— Un criminel de guerre, dit Bolan.

— Il avait de l'argent.

— Bien, un criminel de guerre plein aux as.

— L'armée américaine m'a baisé la gueule, rétorqua Stephens. Je n'ai aucune raison d'être loyal envers elle. Ma seule priorité, c'est moi. Pigé ? Avec vos airs de justiciers, vous n'avez aucune idée de ce que je

vis.

Jack esquissa un sourire perplexe mais garda le silence.

— D'où Krotnic sortait-il l'argent pour vous payer ? interrogea Bolan, bien qu'il pensât déjà connaître la réponse.

— Je l'ignore, dit l'ancien officier de renseignement. Je me contentais de prendre mon fric et de faire ce qu'il me demandait.

— C'est-à-dire ?

— Obtenir des informations de Clark, ou lui en fournir.

— Vous serviez d'intermédiaire.

— Ouais, et ça payait bien.

— Alors, que s'est-il passé ? demanda l'Exécuteur.

— J'ai réclamé plus d'argent, expliqua Stephens. Ils n'ont pas du tout apprécié. Krotnic m'a dit qu'il viendrait nous faire la peau. Voilà pourquoi j'ai acheté les armes.

Eva s'exclama :

— Tu savais qu'ils voulaient nous tuer et tu ne m'as rien dit ?

— Je t'ai dit de faire tes bagages. C'est tout ce que tu avais à savoir.

La jeune femme commença une phrase, mais Bolan lui fit signe de se taire.

— Vous réglerez ça plus tard.

Il se tourna de nouveau vers Stephens, puis :

— Où est Serrano ?

— La fille de la C.I.A. ? J'en ai pas la moindre idée.

Le type semblait sincère.

— Et Krotnic ? demanda le Guerrier. Où est-ce qu'on peut le trouver ?

— Je sais pas. Quand il voulait me dire quelque chose, il m'appelait. Je ne l'appelais jamais. Je notais les infos qu'il me donnait et je les transmettais.

Bolan ravala sa frustration.

— On va vous emmener à l'hôpital, dit-il. Pour qu'un vrai médecin examine votre hanche.

— Merci.

— Ne me remerciez pas. Ensuite, on vous livrera aux Fédéraux. Vous aurez droit à un interrogatoire plus approfondi. Je n'oublie pas ce que vous avez fait. Six personnes sont mortes, en partie par votre faute. Vous sauverez peut-être votre peau, mais vous finirez votre vie derrière les barreaux. Et là, je vous fais une fleur.

CHAPITRE V

Bolan et Grimaldi grimpèrent l'escalier qui menait à l'appartement de Maria Serrano.

La jeune femme habitait un immeuble en briques de deux étages, à quelques rues du siège de Garrison Industries. Il régnait une chaleur étouffante dans la cage d'escalier, au point que Bolan sentit la sueur dégouliner dans sa nuque. Il portait un T-shirt, sur lequel il avait passé une chemise à manches courtes, de manière à cacher le Beretta 93-R niché sous son aisselle.

Arrivé sur le palier, il longea un couloir plus étouffant encore que l'escalier et grimpa une dernière volée de marches pour accéder au deuxième étage. Les clés de l'appartement lui avaient été fournies par Jennifer Simmons, un officier de la C.I.A. basé à l'ambassade des États-Unis. Les agents de la Compagnie avaient déjà nettoyé les lieux, mais le Guerrier voulait voir où habitait Serrano et inspecter lui-même son domicile. Les Boys étaient peut-être passés à côté d'un détail important. Il déverrouilla la porte et entra, talonné par Grimaldi.

L'intérieur comportait quelques meubles épars, mais pas d'effets personnels susceptibles d'éclairer Bolan sur la personnalité de Serrano.

— Ils ont tout emporté, nota Grimaldi. C'est comme si elle n'avait jamais mis les pieds ici.

— Fouillons la chambre à coucher, dit Bolan.

L'inspection de la pièce se révéla tout aussi infructueuse.

Toute la garde-robe de Maria Serrano avait également disparu. Dans un renforcement, le Guerrier repéra une paire de chaussures de jogging usées, des haltères de différentes tailles et un tapis de yoga.

— Une adepte du fitness, commenta Grimaldi.

Les deux hommes retournèrent dans la cuisine. Bolan regarda derrière le réchaud à gaz mais ne trouva rien d'intéressant. Simultanément, Jack poussa le réfrigérateur de côté et se mit à quatre pattes. Il sortit une lampe-stylo de la poche de sa chemise et inspecta le dessous de l'appareil. Puis il fit de même avec le réchaud.

— Hé ! s'exclama-t-il soudain.

Bolan interrompit sa fouille du garde-manger et se tourna vers son ami. Grimaldi se releva en brandissant un bout de papier chiffonné. Il le posa sur la table, le lissa et l'examina un instant.

— Je crois que c'est ce qu'on appelle un indice, déclara-t-il. C'est maigre, mais ça ressemble à un document protégé. Tu vois le lettrage grisé et le fond bizarre ? C'est pour empêcher qu'on le photocopie. Ça pourrait être un chèque ou un mandat, quelque chose comme ça.

Le Guerrier hocha la tête.

— Envoyons un e-mail à Gadgets, suggéra-t-il. Il nous donnera l'historique des transactions bancaires de Serrano.

Quand Bolan poussa la porte de l'herboristerie, une clochette suspendue au-dessus de l'entrée tinta pour annoncer son arrivée. Il entra et jeta un coup d'œil circulaire dans la boutique. L'endroit était propre, bien éclairé, un commerce sans rien de particulier.

Au premier abord, l'Asiatique qui se tenait derrière le comptoir semblait tout aussi quelconque. Cheveux noirs coupés court, il portait un short et un polo. Mais lorsqu'il se tourna vers lui, Bolan remarqua que l'homme était amputé du bras droit. Une manche vide pendait de son épaule.

— *Hola*, dit l'herboriste.

— Bonjour, répondit le Guerrier.

— Vous parlez anglais ? demanda l'autre. Je ne sais jamais tant que je n'entends pas parler le client.

— Évidemment. Je peux jeter un coup d'œil ?

— Je vous en prie.

L'Exécuteur passa près du comptoir derrière lequel un mouvement attira son attention. Il tourna la tête et vit deux fillettes qui jouaient aux osselets à même le sol. Elles devaient avoir environ deux et cinq ans. La cadette leva ses yeux noirs vers Bolan, ce qui incita l'autre à dresser la tête pour voir ce qu'elle regardait.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit l'aînée.

Sa petite sœur se contenta de fixer l'étranger.

Le Guerrier s'engagea entre les rayonnages de la boutique. Il se glissa derrière une étagère en feignant de chercher quelque chose. Il saisit un bocal rempli de champignons séchés et l'examina attentivement. D'un œil, il surveillait le reflet de l'herboriste dans une vitre toute proche.

D'après les renseignements fournis par Gadgets, le commerçant,

un certain Xhiung Cho, avait été le comptable d'une triade et s'était fait prendre la main dans la caisse. Bolan voulait lui poser quelques questions, mais la présence des fillettes lui compliquait la tâche. Bien que l'homme ne fût pas réputé violent, l'Exécuteur ne pouvait pas garantir que la situation ne dégénérerait pas si l'autre paniquait. Il ne voulait pas déclencher une fusillade avec les enfants dans le magasin.

Il s'était avéré que le bout de papier était un fragment d'un mandat rédigé par Serrano. En approfondissant son enquête, Gadgets avait découvert que l'agent de la C.I.A. avait adressé divers mandats et virements à la boutique, pour un montant total de plusieurs milliers de dollars.

En d'autres circonstances, Bolan aurait remis à plus tard son « entretien » avec Cho, afin de ne pas compromettre la sécurité des enfants. Or le temps était désormais un luxe. Il lui fallait agir immédiatement. S'il abordait l'herboriste sur le ton approprié, celui-ci garderait peut-être son calme.

Le Guerrier reprit l'allée menant à l'entrée du magasin. La poignée grinça et la porte s'ouvrit vers l'intérieur. Au même instant, il entendit le tintement de la cloche. Il s'accroupit derrière les rayonnages en attendant de pouvoir évaluer la situation.

Il risqua un œil dans l'angle d'une étagère. Trois Asiatiques marchaient vers le comptoir en roulant les mécaniques. L'homme de tête, vêtu d'un costume de marque, s'arrêta à trente centimètres de la caisse, les poings sur les hanches. Le second, posté légèrement en retrait, toisait le commerçant du haut de son mètre quatre-vingts, les bras croisés sur la poitrine. Le troisième sbire, boule à zéro et dragon tatoué sur la tempe, couvrait les deux premiers. Il referma la porte, mit le verrou et baissa les stores.

— Salut, Xhiung, dit l'homme au costume.

— Salut, Tang, répondit l'herboriste d'une voix tendue.

— Ça fait un bail.

— Ouais.

— Tu sais pourquoi on est là ?

— Non.

Bolan entendit le claquement caractéristique d'une gifle.

— Tang, mes gosses sont là !

— Qui est-il ?

— Qui ça ?

— Le type qui vient d'entrer. Où est-il passé ?

— Là, quelque part, répondit Cho.

Nouveau claquement sec.

— Tu mens mal, fit Tang.

— Je ne mens pas. Il est encore dans la boutique ! Tu l'as vu sortir ? Si tu le veux, va le chercher toi-même.

Bolan empoigna son Beretta, courba le dos et battit en retraite au fond du magasin. Il se cacha derrière le dernier rayonnage et dressa l'oreille. Un imperceptible grincement de semelle lui fit tourner la tête vers la droite. Une ombre imposante se dessina à l'extrémité de l'allée. La silhouette avançait à pas de loup vers le fond de la pièce. L'Exécuteur resta immobile, attendant que l'autre se découvre.

Quand il entendit un froissement de tissu et une respiration saccadée, il sut que le tueur était presque sur lui.

Il se redressa légèrement et surgit au coin de l'allée. Son adversaire le regarda d'un air ahuri et leva son arme. À peine avait-il amorcé son geste que le Beretta crachait une ogive de 9 mm. La balle se logea sous le menton du type et le projeta en arrière contre une étagère couverte de grands bocaux de verre. Les planches cédèrent sous le poids du colosse et les bocaux se fracassèrent sur le carrelage en répandant une pluie d'éclats de verre dans un nuage de poudres multicolores.

Le Guerrier s'écarta vivement de la masse gisant au sol. Des cris retentirent dans l'entrée. L'homme au costume hurla un nom, puis poussa un juron. Cho se joignit lui aussi à la cacophonie.

Bolan sprinta en direction des fillettes. Il devait faire écran entre les flingueurs et elles.

Il n'avait fait que trois enjambées quand un coup de tonnerre claqua dans la boutique. Il s'accroupit aussitôt, mais un souffle chaud lui fouetta le visage.

Il leva la tête et vit surgir le tireur, un fusil à pompe braqué sur lui. Il plongea de côté et pressa la détente du Beretta. Une fois. Deux fois. Le nez du Chinois explosa dans une gerbe de sang. Une fraction de seconde plus tard, un trou rouge apparut sur son front et il s'écroula sur le sol pour ne plus bouger.

Bolan entendit les cris de terreur des enfants et poursuivit sa progression. Il longea le mur du fond, le Beretta pointé en avant, et trouva les deux fillettes, blotties l'une contre l'autre, à un mètre de l'endroit où il les avait vues jouer une minute auparavant. Elles eurent un mouvement de recul en le voyant, et leurs cris aigus redoublèrent d'intensité. D'une pression du pouce, le Guerrier régla son sélecteur en rafales de trois tout en scannant le magasin du regard.

Une demi-seconde plus tard, Tang déboula d'une allée, les deux mains crispées sur un micro-Uzi.

Il repéra Bolan presque instantanément, mais trop tard.

Le Beretta cracha trois projectiles qui dessinèrent des pointillés rouges sur la poitrine du Chinois. Ses genoux plièrent sous le choc et il s'effondra lourdement sur le sol.

L'Uzi se mit à crépiter, mais l'homme était trop sérieusement atteint pour viser juste. Ses balles finirent leur course dans un mur, à un mètre cinquante de Bolan et à bonne distance des deux fillettes.

Le dernier des trois pourris ayant rejoint l'enfer des triadistes, l'Exécuteur rallia l'entrée de la boutique. Arrivé devant la caisse, il vit Cho qui courait vers la réserve, un pistolet à la main. Bolan mit l'herboriste en joue.

— Cho !

Le Chinois se figea, les muscles contractés, comme s'il allait tenter un mouvement.

— Ne bougez pas ! ordonna le Guerrier.

— Allez vous faire foutre ! Je veux voir mes filles !

— Elles vont bien.

— Mon cul ! rétorqua Xhiung. Je les entends pleurer. Je veux les voir.

— Posez votre arme, dit Bolan.

— Encore une fois, allez vous faire foutre !

— Vous savez très bien que j'ai l'avantage sur vous. Pourquoi compliquer les choses ? Lâchez ce flingue et écarterez-vous. Je suis venu ici pour parler, pas pour vous tuer.

— Parler ? Non, merci. J'ai vu votre façon de parler.

— Posez cette arme, répéta l'Exécuteur. Je ne vous donnerai pas de seconde chance.

Cho plia lentement les genoux et déposa l'arme sur le sol. Puis il se redressa complètement, les mains bien en vue.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Maintenant, vous allez répondre à mes questions, déclara le Guerrier.

CHAPITRE VI

— Il faut se tirer d'ici vite fait ! s'exclama Cho d'une voix tremblante.

— Je vous ferai reloger, vos filles et vous, dit Bolan. Ne vous inquiétez pas.

Le Chinois s'humecta les lèvres et remarqua les taches de sang sur la chemise du Guerrier.

— Qu'entendez-vous par « reloger » ? demanda-t-il.

— On vous installera dans un endroit sûr. Vous bénéficierez d'un programme de protection des témoins, soit aux États-Unis, soit dans un autre pays. Dites-moi ce que je veux savoir et je garantirai votre sécurité.

— Je veux partir tout de suite, déclara Xhiung. Il sait où me trouver. Il sait où trouver mes enfants. Maintenant que j'ai tué Jimmy Chu, je suis baisé. Vous comprenez ? Baisé ! C'était le cousin de Chiun, je crois. J'aurais dû le laisser vous descendre.

— Écoutez, il me suffit de passer un coup de fil, insista l'Exécuteur, pour qu'un hélico vienne vous chercher, vos filles et vous, et vous emmène où vous le désirez. Mais vous devez collaborer avec moi. Compris ? Donnez-moi les renseignements dont j'ai besoin et je m'en irai.

Cho ouvrit la bouche pour protester, mais Bolan lui fit signe de se taire. Le Chinois le fusilla du regard sans broncher.

— Je n'aime pas les triades, ajouta le Guerrier. Et je n'ai pas plus de sympathie pour leurs comptables que pour leurs tueurs. À mes yeux, vous représentez tous le même foutu cancer. Cela dit, je veux que vos enfants vivent en sécurité. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les protéger. Vous voulez gâcher cette chance ? Expliquez-leur.

Xhiung le dévisagea un instant, puis baissa les yeux.

— Une femme est venue ici, Gina Lopez. Pour quelle raison ?

— Vous pouvez me la décrire ?

Bolan savait que l'autre cherchait à gagner du temps, mais il lui

donna tout de même le signalement de Maria Serrano.

— Ah oui, elle ! Jolie fille. Elle a débarqué ici et m’a bombardé de questions.

— Quel genre de questions ? demanda le Guerrier.

— Le genre à vous faire descendre.

— Soyez plus précis.

— Elle m’a posé plein de questions sur Garrison Industries, les gens de la Défense.

— Elle a mentionné Albert Bly ?

— Oui.

— Chiun ?

L’herboriste marqua une pause, puis :

— Oui.

— Que vous a-t-elle demandé ?

— Elle voulait connaître les potins au sujet des liens entre l’organisation de Chiun et Garrison.

— Et vous lui avez répondu... ? s’enquit Bolan.

— Que je n’étais au courant de rien.

— Bon, on la refait.

— C’est la vérité, se défendit Cho. Je lui ai dit que je ne savais rien. Elle m’a fait son plus beau sourire, a acquiescé, puis a posé deux liasses de billets de cent dollars sur le comptoir. Je lui ai dit que je ne voulais pas de son argent. Elle a répondu : « Foutaises ! » et elle avait raison. J’avais besoin de ce fric.

Il tendit le bras en direction des fillettes et ajouta :

— J’ai deux bouches à nourrir.

Bolan lui lança un regard glacial.

— Épargnez-moi la plainte du père célibataire. Vous avez un million de dollars au chaud sur des comptes secrets à Zurich et aux îles Cayman.

Xhiung eut un sourire crispé.

— Vous êtes qui, bon sang ?

— Quelqu’un qui ne répond pas aux questions.

— Admettons.

— Qu’avez-vous dit à Gina Lopez ? insista le Guerrier.

— Je lui ai dit que je ne savais pas qui achetait ces armes.

— Ne vous foutez pas de moi, Cho.

L’ex-comptable leva les mains en l’air, paumes en avant, en signe

d'apaisement.

— C'est vrai, dit-il. Je n'en avais aucune idée à l'époque. Mais je savais qui pouvait répondre à la question.

— Qui ?

— Marc Haley.

Bolan chercha dans sa mémoire.

— Ça ne me dit rien, admit-il.

— Il travaillait pour le Renseignement américain. Ne me demandez pas quelle agence, j'en sais foutre rien. Ce type est une tombe. J'imagine que « Marc Haley » est un faux nom. Il a débarqué un jour et savait tout sur tout le monde. Ça a été la panique dans les rangs.

— Vous l'avez envoyée à Haley ?

Cho faillit s'étrangler de rire.

— Si je l'ai envoyée à Haley ? On n'envoie personne à Haley. Quand on veut voir Haley, on fait passer le message et c'est lui qui vous trouve.

— Donc vous avez fait passer le message. N'est-ce pas ?

L'herboriste hocha la tête.

— À qui ? interrogea Bolan.

— Arthur Doyle. Il a un bar topless dans les environs. Il passe le plus clair de son temps son gros cul assis sur un tabouret, à écluser des bières. Quand l'ambition le prend, il se tape une strip-teaseuse ou deux. À l'occasion, il se sert des filles pour piéger les diplomates locaux dans des situations compromettantes. Après les avoir filmés, il les recrute comme espions. Mais pour aucun pays en particulier. Doyle et son boss sont des électrons libres.

— Tout passe par Doyle ? demanda le Guerrier.

— Oui. C'est lui qui sait où et comment trouver Haley.

— Quel est le rôle de Chiun dans cette histoire ?

L'autre haussa les épaules, puis :

— On peut tout imaginer. Chiun a beaucoup de secrets.

— Combien concernent Garrison Industries ?

— Je n'en sais rien.

— Raison pour laquelle vous avez brusquement besoin de changer de pantalon.

— Je parle sérieusement. C'est la vérité.

— Comme lorsque vous vous faites passer pour un pauvre père esseulé qui a du mal à joindre les deux bouts, renvoya Bolan.

— Quoi ? Vous croyez tout savoir sur moi, maintenant ? Allez vous faire foutre.

— Ne jouez pas avec mes nerfs, dit l'Exécuteur. Je veux retrouver cette femme et je réduirai en bouillie tous ceux qui se mettront en travers de mon chemin. Sans exception.

Cho le regarda d'un air contrit, mais Bolan resta impassible.

— Donnez-moi des réponses, Cho. Je peux être votre meilleur ami comme votre pire ennemi. Faites le bon choix.

— Vous êtes un emmerdeur. On vous l'a déjà dit ? Bon, Chiun et Garrison préparent quelque chose, mais j'ignore quoi. Ne me regardez pas comme ça, c'est vrai. Chiun et moi ne passons pas nos vacances ensemble.

Avec son unique main, il attrapa la manche de chemise retroussée sur son moignon et la déroula entièrement.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, nous ne sommes pas en très bons termes. C'est un miracle que je respire encore.

— Un miracle heureux, ironisa Bolan.

L'autre lui lança un regard mauvais.

— Écoutez, reprit le Guerrier, vous valez peut-être un tout petit peu mieux que Chiun, mais arrêtez de me baratiner. Une vie humaine est en jeu et je suis à bout de patience.

— Vous voulez trouver Haley et Bly ? Filez Arthur Doyle. C'est lui qui fait l'intermédiaire. Impossible de voir ces deux-là sans passer par Doyle.

L'Exécuteur acquiesça, content de se retrouver en terrain familier. La chasse au gros gibier était son passe-temps préféré.

Le médecin se tortillait d'impatience sur son siège. Confortablement installé à bord du jet Gulfstream, il pianotait avec les doigts sur l'accoudoir en songeant à sa journée de labeur bien remplie.

Quand il avait reçu l'appel de Bly, il était en plein travail au Brésil. Mais Bly l'avait convaincu de terminer rapidement et de sauter dans un jet privé à destination de la Colombie. Il ferma les yeux, appuya la tête contre le dossier et esquissa un sourire, satisfait de l'affaire qu'il venait de conclure.

La police fédérale brésilienne avait arrêté un membre de la MS-13, un gang de rue salvadorien, et découvert un stock d'armes et de drogue à son domicile. Les enquêteurs avaient cuisiné le « Salvatrucho » pendant trois jours, dans l'espoir qu'il livrerait le nom de son fournisseur, mais le type n'avait pas bronché.

C'est à ce moment-là que le téléphone du médecin avait sonné. L'ami d'un ami avait donné ses coordonnées aux autorités brésiliennes. Ça avait été un travail facile et bien payé.

Un moment de jouissance.

Il poussa un long soupir et sourit de nouveau. Étonnant ce qu'on pouvait faire avec des tenailles, une batterie de voiture et des pinces crocodile. Sans oublier les scies électriques.

L'appel surprise de Bly l'avait embarrassé.

— J'ai besoin de vos services, avait déclaré l'ancien agent de la C.I.A. Dans combien de temps pouvez-vous être ici ?

Le médecin le lui avait dit.

— C'est trop long ! Je vous envoie un avion.

— Je croyais que vous ne vouliez plus travailler avec moi, avait répondu le tortionnaire. À cause de ce que j'ai fait au Liban.

— C'est du passé.

— Mais vos deux agents...

— Oublions ça avant que je change d'avis, avait coupé Bly. Si vous refusez, on retrouvera votre tête dans un congélateur à Noël. Vous êtes le meilleur, mais j'ai une liste de cinq autres sadiques dégénérés que je peux appeler. Vous êtes juste la solution la plus rapide.

L'autre l'avait très mal pris.

— Je ne suis pas un dégénéré, je suis médecin. Chirurgien.

— Vous *étiez*, avait rétorqué Bly. Vous *étiez* chirurgien. Aujourd'hui, vous n'êtes plus qu'un sadique dégénéré qui charcute les gens. Qui les torture. J'envoie un avion vous chercher. Soit vous montez à bord, procédez à un petit interrogatoire et repartez les poches pleines, soit vous...

— Je viens.

*
* *

Le déclic de la serrure l'extirpa de son sommeil.

Couchée en boule par terre, Maria Serrano écarta les paupières et regarda s'ouvrir la porte. Ses muscles se contractèrent et la peur lui noua l'estomac. Elle décida de faire semblant de dormir, le temps d'identifier son nouveau visiteur.

Bly se tenait sur le seuil. Sa silhouette imposante semblait presque épouser les contours de la porte. Il étudia la jeune femme avec son détachement clinique habituel.

— L'ordinateur portable, dit-il.

— Allez vous faire foutre !

Il la dévisagea encore quelques secondes, le regard fixe, puis disparut dans le couloir. « Bon Dieu ! songea-t-elle. Qu'est-ce qu'il mijote ? »

La réponse ne tarda pas. Quelques instants plus tard, un garde tout en muscles entra dans la cellule. Arborant des tatouages d'éclairs sur les avant-bras, il tenait une lance à incendie entre les mains. Le gros tuyau fixé à l'extrémité serpentait sur le sol avant de disparaître dans le couloir.

— Vas-y, ordonna Bly.

L'autre, stoïque, tira sur la poignée de la lance. Une colonne d'eau glacée jaillit du tuyau et frappa Maria de plein fouet, lui faisant l'effet d'une violente ruade dans l'estomac. Ses poumons se vidèrent d'un coup et la pression de l'eau la projeta en arrière. D'un geste instinctif, elle roula sur le côté et se recroquevilla dans un coin. Le garde était déjà sur elle. Le geyser glacial la cloua littéralement au mur en continuant à lui marteler les chairs.

Quelqu'un lui saisit le poignet et serra fort. Elle écarta les lèvres pour crier, mais l'eau s'engouffra dans sa bouche et elle avala par réflexe. Elle suffoqua aussitôt et secoua la tête pour essayer de reprendre son souffle.

Elle aperçut Bly juste à côté d'elle. Il lui attrapa les cheveux, lui tira la tête en arrière et la tint immobile. L'eau continuait à la frapper en plein visage, l'obligeant à retenir son souffle jusqu'à ce que ses poumons atteignent la limite de l'explosion. Elle ouvrit la bouche pour respirer mais suffoqua de nouveau. Les deux hommes firent durer ce supplice pendant d'interminables minutes, puis le traitement s'arrêta.

Bly la jeta au sol sans ménagement. Toujours menottée, elle tomba lourdement sur l'épaule et serra les dents pour ne pas crier.

— L'ordinateur, répéta-t-il.

Une voix hurla dans la tête de Maria : « Dis-lui, bordel ! Personne ne viendra te chercher. Jamais personne ne saura que tu as flanché. »

Elle leva les yeux vers lui, la gorge serrée, luttant pour reprendre son souffle.

— Allez vous faire foutre, répondit-elle entre ses dents. Bly la toisa, un tic nerveux au coin de la bouche. Puis un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Très bien, dit-il d'une voix neutre. J'ai un ami qui vient vous rendre visite. Il va vous faire mal, ensuite vous nous direz ce que nous voulons savoir.

Il fit demi-tour et quitta la cellule, talonné par le garde. En sortant, ce dernier lança un regard à la jeune femme et sourit.

— T'es morte, déclara-t-il en fermant la porte derrière lui.

CHAPITRE VII

Le 4x4 roulait à vive allure dans les rues de Bogotá. Une main sur le volant, Bolan composa un numéro sur son téléphone cellulaire sécurisé et attendit que l'appel passe par un certain nombre de numéros relais. Assis sur le siège passager, Grimaldi vérifiait le bon fonctionnement de son pistolet Glock calibre .40.

— Striker ? demanda Evangelista Preston.

— Tu as des infos pour moi ? demanda le Guerrier.

— Bonjour quand même, rétorqua la jeune femme.

Il devina un sourire derrière le reproche. Elle aimait le taquiner à propos de ses manières brusques.

— On a préparé un bref dossier sur Arthur Doyle, poursuivit-elle. Il est incomplet, mais c'est toujours ça.

— Je suis preneur, répondit Bolan.

— C'est un ancien membre de l'I.R.A. Ancien dans le sens où on l'a flanqué à la porte. Apparemment, il travaillait comme agent double pour les Anglais. Il a balancé une demi-douzaine d'officiers de l'Armée républicaine, plus une douzaine de ses fantassins. Les S.A.S. britanniques ont abattu tous les simples soldats et trois des cadres dénoncés par Doyle. Au bout de quelque temps, l'état-major clandestin a commencé à avoir des soupçons. Ils ont compris que Doyle était la taupe des Britanniques et ont décidé de l'éliminer. Mais il a fui Belfast juste à temps.

— Je suis sûr qu'il l'a fait pour la Reine et la patrie, commenta Bolan.

— Disons plutôt pour vingt mille livres sterling, répondit Evangelista. Mais il a aussi doublé les Britanniques plus d'une fois. C'est un miracle qu'il ne soit pas déjà mort. Visiblement, il garde toujours un temps d'avance sur ses nombreux ennemis. Dans ce contexte, le soutien d'hommes comme Bly et Haley doit lui être fort utile.

— La chance des Irlandais, ironisa le Guerrier.

Voyant qu'ils arrivaient à une intersection, l'Exécuteur appuya

plusieurs fois sur la pédale de frein pour ralentir l'allure, puis tourna à droite dans une rue bordée de petites échoppes.

— Bref, reprit la jeune femme, Gadgets a pu consulter les dossiers de la police et des réseaux de renseignement colombiens. Doyle passe ses journées au club. Il possède un appartement dans un immeuble à quelques minutes de là. Il loue les étages supérieur et inférieur, a priori pour raisons de sécurité. Mais il lui arrive aussi de dormir au club. En règle générale, il se déplace avec une armée de gardes du corps, en majorité des mercenaires. Et il est complètement parano.

— À juste titre, dit Bolan.

— Bien sûr. Mais ça signifie que quiconque s'approche à moins de dix mètres de lui va au-devant de très gros ennuis.

— Mince alors !

— Je parle sérieusement, appuya Preston. Doyle n'est pas du genre à déposer les armes sans faire d'histoires. Après avoir quitté l'Irlande, il a passé cinq ou six ans à combattre dans toutes sortes de guerres sales en Amérique du Sud. C'est un expert en petits calibres et il garde toujours une arme à portée de main. N'oublie pas qu'il a commencé par commettre des assassinats pour l'I.R.A. avant de grimper les échelons.

— C'est noté, répondit le Guerrier.

— Ne le sous-estime pas, c'est tout ce que je veux dire, Striker.

Bolan savait que la jeune femme avait raison.

CHAPITRE VIII

La silhouette massive d'Arthur Doyle dominait le bar. Il empoigna sa pinte de bière – la première de la journée – impatient de la vider. La première descendait toujours vite. Les douze ou treize suivantes, il les savourait.

L'Irlandais reposa brutalement le verre vide sur le comptoir et fit signe au barman de le resservir. En attendant, il inspecta la salle. Deux filles en string s'enroulaient avec souplesse autour des poteaux de danse, pour le plus grand plaisir de la vingtaine d'hommes de tous âges attroupés autour de la scène.

Quand la bière suivante arriva, Doyle saisit la chope et s'assit sur un tabouret. « Tu parles d'une vie, songea-t-il. Putain, je peux même pas déguster une mousse sans avoir à regarder sans arrêt derrière moi ! »

Il repéra un jeune Colombien longiligne qui marchait, l'air furieux, au milieu des clients. Le type fendit l'assistance d'un pas décidé, bousculant quelques ivrognes au passage.

Doyle ressentit une excitation familière en le voyant se diriger vers lui. Il savait quand un type cherchait la bagarre, en particulier avec lui. Et il se ferait un plaisir de contenter ce fils de pute.

Il pivota sur le tabouret, exposant son flanc gauche, les doigts toujours serrés autour de sa pinte. En un clin d'œil, sa main droite glissa sous sa chemise à fleurs et se posa sur la poignée de son Browning High-Power.

Deux de ses sbires se précipitèrent sur le jeune homme, mais l'irlandais leur fit signe de s'arrêter. Une danseuse chinoise – achetée à l'un des passeurs de Chiun – cessa de se trémousser et mit la main sur la bouche en voyant la confrontation s'annoncer.

Le Colombien émergea de la foule et stoppa à moins de cinq mètres de Doyle. Il tenait à la main une machette à la lame ébréchée et ternie par les années de travail intensif.

Le patron du club lui adressa un sourire.

— Je peux t'aider, mon gars ?

— C'est vous que je cherchais ! brailla l'autre.

— J'en ai, de la chance, répondit l'irlandais avant de boire une autre gorgée. Crache le morceau, petit. Qu'est-ce qui t'amène chez le vieux Artie Doyle ?

— Ma sœur. Vous l'avez amenée ici, vous l'avez droguée et vous l'avez forcée à commettre des péchés.

Doyle jeta un regard circulaire dans la salle et posa de nouveau les yeux sur le jeune Colombien. Il le gratifia d'un nouveau sourire et répondit :

— Il y a beaucoup de péchés ici, mon ami.

Le frère indigné fit un pas en avant. Les gorilles de Doyle réagirent instantanément, mais l'irlandais les arrêta une fois de plus.

— Vous en avez fait une trainée, reprit l'autre. Vous avez foutu sa vie en l'air.

Doyle vida sa bière et regarda son interlocuteur.

— Cette petite a un nom ?

— Rita Sanchez, répondit le Colombien.

L'ancien de l'I.R.A. fouilla sa mémoire, le cerveau légèrement embrumé. Il se rendit compte qu'il n'avait aucun souvenir de cette fille. Il en avait vu passer tellement, de ces petites enquiquineuses...

« Et puis merde, songea-t-il. C'est une journée calme. »

Il se fendit d'un sourire.

— Oui, je me souviens d'elle. Joli petit cul.

Il posa son verre sur le comptoir et attendit que l'autre fasse le premier geste.

Bolan entra dans le night, se mêla nonchalamment à la foule des clients et se rapprocha du bar, une bouteille de bière non entamée à la main.

Il vit le jeune Colombien planté en face de Doyle, une machette à la main.

Ajustant son micro, il murmura :

— Jack, tu vois ce que je vois ?

— Tu veux parler du barbier de Doyle ?

— Affirmatif.

— Je l'ai vu. Ça complique les choses.

— Bonne évaluation.

— Gentil ou méchant ?

— Difficile à dire, répondit le Guerrier. Je n'entends pas un traître mot de ce qu'il raconte.

— S'il déteste Doyle, il ne peut pas être si mauvais que ça.

— Garde un œil sur lui. Vu sa dégainé et son arme, il ne fait pas partie de la troupe de l'irlandais. Donc, à moins qu'on ait une raison de changer d'avis, on le laisse tranquille.

— Entre-temps, on fait quoi ?

— Attends mon signal. Ça ne va pas tarder à péter.

Bolan portait un Desert Eagle à la hanche gauche, poignée tournée vers l'avant, pour un « dégainé croisé » plus rapide. Le fidèle Beretta 93-R était niché dans un étui-brassière sous son aisselle droite, et le sac de toile suspendu à son épaule contenait un MP-5. Comme il se rapprochait de Doyle, sa main plongea dans le sac et il empoigna le petit pistolet-mitrailleur.

Le Guerrier était maintenant à six mètres du gros Irlandais. Une meute de gardes du corps, de serveuses et de clients formait un cercle autour de Doyle. Bolan se fraya un chemin dans la foule compacte pour se faire une meilleure idée de la situation.

— Jack, appela-t-il.

— J'écoute.

— Il y a trop de monde. Si un gus se met à tirer...

— Je vais faire le vide.

L'Exécuteur attendit quelques secondes.

Un crépitement sec résonna soudain à l'autre bout du club. Une seconde plus tard, la musique se tut. Le staccato s'amplifia, ponctué par les cris de panique des clients et des danseuses. Bolan vit Grimaldi zigzaguer entre les tables en faisant cracher son Uzi.

La pluie de balles pulvérisa la vitre de l'aquarium encastré dans le mur. Aussitôt, un flot de liquide, de verre et de piranhas se déversa sur le sol.

Les clients, dont la soif de conflit était rassasiée, fuyaient maintenant le bar en direction des issues de secours.

Deux des sbires de Doyle se précipitèrent, arme au poing, vers la source des tirs. Les autres restèrent auprès de leur patron, prêts à l'épauler au cas où il serait trop soûl pour maîtriser le Colombien.

— Ils arrivent, avertit Bolan dans son micro.

Il se tourna de nouveau vers Doyle et le vit dégainer un Browning High-Power. Le jeune Colombien, soudain nez à nez avec un pistolet, lança son coupe-coupe sur l'irlandais, pivota sur lui-même et sprinta en direction de la sortie. La pointe de la machette s'enfonça de cinq

centimètres dans un des piliers de bois soutenant le plafond.

Doyle eut un mouvement de recul, mais réagit en combattant aguerri. Il pointa le Browning sur le fuyard et ajusta son tir.

Bolan leva son MP-5, mais deux pourris surgirent côte à côte dans son champ de vision, pistolets tendus. Il tourna brusquement sur lui-même, le P.-M. crachant déjà le feu. Sa rafale meurtrière, tirée de droite à gauche, faucha les deux types en pleine course.

L'Irlandais fit volte-face en entendant des armes crépiter sur sa droite. Le Guerrier braquait déjà son MP-5 sur lui.

En une demi-seconde, Doyle évalua la situation et choisit sa tactique. Des flammes jaillirent du museau de son Browning tandis qu'il plongeait de son tabouret. Mais la surprise et l'alcool nuisant à la précision, ses balles sifflèrent à quelques centimètres de Bolan. L'Irlandais tomba lourdement sur le sol et partit en roulé-boulé.

Un groupe de pourris convergeait à présent sur l'Exécuteur. Il regarda l'homme de tête dans les yeux et plia les genoux au moment où celui-ci allait ouvrir le feu. Bolan lui expédia une rafale de 9 mm Parabellum qui lui laboura le torse en diagonal, de la hanche droite au pectoral gauche. Comme le type s'écroulait, un autre garde apparut dans la mire du Guerrier. L'homme eut une fraction de seconde d'hésitation en voyant tomber son acolyte. Bolan le tenait déjà en joue. Le pistolet-mitrailleur compact cracha une autre rafale et le garde s'effondra entre deux tables pour ne plus bouger.

Doyle, qui s'était déjà relevé, agrippa le pan de la veste du troisième flingueur, le fit pivoter sur lui-même et le poussa vers l'Exécuteur. Le type trébucha et tenta simultanément de reprendre son équilibre et de pointer son arme sur Bolan.

L'ancien tueur de l'I.R.A. en profita pour prendre le large en renversant tables et chaises derrière lui.

La longue rafale du MP-5 laboura le torse de l'homme en déséquilibre. Les yeux écarquillés et la mâchoire pendante, il rendit l'âme avant d'avoir touché le sol.

Bolan se débarrassa du P.-M. vide et empoigna le Desert Eagle et le Beretta. Un rectangle de lumière jaune se découpa dans la pénombre. Deux secondes plus tard, une large silhouette se coula par la porte de service et disparut. Une arme automatique se mit à crépiter dans le dos du Guerrier, forçant celui-ci à détourner un instant son attention du fuyard. Les flammes de bouche du MP-5 éclairèrent partiellement le visage de Grimaldi tandis qu'il vidait son chargeur sur un groupe de pourris. Bolan vit le pilote enjamber les cadavres et courir vers lui. Il sprinta à son tour en direction de l'issue de secours.

Grimaldi le rejoignit.

— Où est Doyle ? demanda-t-il.

— Il a filé par-derrière.

Une fois devant la porte, Grimaldi posa la main sur la barre d'ouverture.

— Je passe en premier, dit Bolan.

Le pilote hocha la tête, leva son Uzi et ouvrit la porte. L'Exécuteur se baissa sur ses appuis et passa la porte au pas de charge, juste au moment où Doyle ouvrait la portière d'une voiture. Le Guerrier leva le Beretta et tira une rafale de trois qui désintégra la vitre arrière du véhicule.

Doyle fit volte-face tout en armant son pistolet. Le Browning tonna plusieurs fois et ses ogives d'acier frôlèrent la tête de Bolan en miaulant. En réponse, Jack déclencha un tir nourri pour couvrir son compagnon. Les balles de l'Uzi ricochèrent sur le parking, projetant des éclats de bitume tous azimuts.

Bolan était positionné à quarante-cinq degrés sur la droite de l'irlandais et le tenait en joue.

— Lâchez votre arme, Doyle ! s'écria-t-il. Vous ne pourrez pas nous descendre tous les deux !

L'ancien de l'I.R.A. tourna son pistolet sur le Guerrier, mais s'immobilisa en voyant que celui-ci l'avait en ligne de mire. Il jeta un nouveau coup d'œil vers Grimaldi, prêt lui aussi à abattre Doyle d'une simple pression sur la détente.

L'Irlandais fulminait, mais il n'avait aucune chance de prendre le dessus sur ses deux adversaires. À en juger par sa grimace rageuse, il le savait déjà.

Il lâcha son arme et leva les bras en l'air.

CHAPITRE IX

Albert Bly glissa l'ordinateur portable dans sa housse en cuir et traversa le bureau pour poser la sacoche avec ses autres bagages. Marc Haley, assis dans un fauteuil, regardait l'ancien de la C.I.A. s'affairer dans la pièce.

— Je devrais peut-être partir aussi, dit-il.

— Non, dit Bly. Vous restez ici pour régler ce problème. Vos hommes et vous devez supprimer le type qui sème la pagaille dans nos affaires.

Haley s'humecta les lèvres.

— Il ne viendra pas forcément ici.

— Il viendra, rétorqua Bly sans regarder son interlocuteur. S'il tient Doyle, il viendra. Cet ivrogne ne m'a probablement pas encore balancé, mais ça ne va pas tarder. Et quand il le fera, je veux être loin d'ici.

— Et Serrano ?

Bly haussa les épaules avant de répondre :

— Confiez-la au médecin. Voyez ce qu'il peut en tirer. Le gouvernement américain est à ma recherche, je n'ai d'autre choix que de quitter la Colombie. Si on peut mettre la main sur l'ordinateur portable, tant mieux. Mais à présent, c'est secondaire.

Il jeta un coup d'œil circulaire dans le bureau et poursuivit :

— Si la mission première de cet homme est de retrouver l'agent Serrano, en la laissant ici, je gagnerai peut-être du temps.

— Du temps pour quoi faire ?

— Pour mettre les voiles, renvoya Bly.

— À condition qu'il survive, commenta Haley. Il lui faudrait éliminer un paquet de gardes avant d'atteindre ce bureau. C'est impossible.

Le patron de Garrison Industries se tourna vers lui et acquiesça.

— Peu importe, dit-il. Je compte partir au plus vite. S'il veut me retrouver, il devra reprendre tout de zéro. Or personne ne sait où je

vais. À part vous, bien sûr, puisque vous avez vérifié mon plan de vol.

À peine eut-il fini sa phrase qu'il brandit un calibre sorti de nulle part. Haley vit l'arme, mais mit quelques secondes à comprendre ce qui allait se passer. Il ouvrit la bouche pour protester. Le pistolet aboya une fois et la balle lui perfora le front avant de lui arracher l'arrière du crâne, tapissant le mur du fond des lambeaux de chair.

Bly rangea l'arme dans son holster et rabattit sa veste par-dessus. Il lança un dernier regard à Haley. Il n'aurait pas voulu le tuer. Du moins, pas tout de suite. Le chef du bureau local de la C.I.A. lui avait été utile. Mais il achetait et vendait des informations comme d'autres échangent des actions ou des obligations. Il était donc préférable d'éliminer ce danger potentiel avant de passer à la phase suivante des opérations.

Les bras croisés sur la poitrine, Bolan était appuyé contre un mur de la pièce. Assis à une table de bois, Arthur Doyle soutenait le regard du Guerrier en caressant sa barbe entre le pouce et l'index. Si le fait d'être sous la garde d'un homme qui venait d'abattre dix de ses sbires troublait l'irlandais, il n'en laissait rien paraître.

— Vous m'avez traîné ici juste pour me zieuter ? demanda-t-il. Franchement, mon pote, vous me faites pas peur. Si les rôles étaient inversés, vous seriez déjà en train de chier dans votre froc. Apprenez les règles du jeu.

— Je ne joue pas, répondit le Guerrier. Je veux des réponses. Soit vous me les donnez, soit je vous offre le même plan de retraite qu'à vos flingueurs du « Piranha ».

Doyle ouvrit la bouche pour répondre, mais fut interrompu par l'entrée de Jennifer Simmons, qui tenait un dossier sous le bras gauche. Bolan l'avait croisée à l'ambassade et la belle rouquine lui avait semblé plutôt froide et hautaine.

Doyle lui lança un regard admiratif.

— Salut, ma jolie. Vous ne seriez pas mon avocat, par hasard ? Vous êtes une nana à Carlos ? Ce gros salopard est trop paresseux pour venir lui-même me sortir de ce foutu merdier ? Je n'ai droit qu'à la moitié du service et lui, il ramasse tout le fric.

— Fermez-la, dit Simmons.

Doyle éclata de rire et fit claquer sa grosse poigne sur la table.

— Dites donc ! Vous êtes une vraie dure.

— Vous ne savez pas encore à quel point.

— Sans blague ? Vous allez me brancher des électrodes sur les grelots ? M'arracher les ongles avec des pinces ? Lâchez-vous, petite

pouffiasse. Vous pouvez me torturer, me couper les doigts un par un, j'en ai vu d'autres.

L'agent de la C.I.A. rattaché à l'ambassade secoua la tête d'un air triste.

— Je crois que notre évaluation psychologique était juste.

— Comment ça ? demanda l'irlandais.

Elle ouvrit le dossier et commença à le feuilleter. Sans regarder Doyle, elle attaqua :

— Apparemment, vous aimez la castagne. Vous êtes suicidaire mais vous n'avez pas le cran de mettre fin à vos jours. Vous avez un sérieux problème avec l'autorité. Vous détestez les hommes et considérez les femmes comme de simples jouets au service de votre plaisir personnel.

L'intéressé la gratifia d'un sourire.

— Ce n'est pas surprenant, ajouta-t-elle, étant donné que votre père était un ivrogne qui courait les putes.

Le visage de Doyle vira à l'écarlate. Il bondit si vite de sa chaise que celle-ci se renversa dans un fracas métallique. Bolan se contracta, prêt à intervenir si l'autre tentait de s'en prendre à la jeune femme.

— Espèce de salope ! hurla l'irlandais, l'index pointé sur Simmons. Vous savez pas de quoi vous parlez ! Continuez comme ça et je vous tords le cou, sale petite garce !

L'Exécuteur s'écarta du mur. Ce minable commençait à le fatiguer et il avait envie de l'assommer.

Avant qu'il ait le temps de faire un geste, Jennifer jeta un dossier sur la table, suffisamment fort pour que son contenu se répande. Bolan vit plusieurs photos, chacune représentant un enfant ou un adolescent. Sur deux clichés, une jolie Colombienne posait tout sourire avec des enfants.

Doyle se figea. Il resta bouche bée en voyant les photos étalées devant lui. Il leva les yeux d'un air à la fois confus et rageur.

— Vous les reconnaissez ? demanda la rousse.

— Comment avez-vous eu ces photos ? s'étonna l'irlandais.

— Avec un appareil.

— Vous m'avez très bien compris !

Le Guerrier devina instinctivement ce qui se passait.

Simmons employait une méthode qu'il refusait. Il en eut presque la nausée, mais se garda d'intervenir.

— Ils sont mignons, vos gosses, reprit-elle. Si vous faites un pas vers moi, si vous dites un mot de travers, il pourrait leur arriver

malheur.

— Allez au diable !

Doyle saisit le rebord de la table et la renversa d'un geste brusque. La rouquine fit un pas en arrière, mais il se jeta sur elle, le poing droit levé.

Bolan fut sur lui en une fraction de seconde. Son poing fusa et s'écrasa contre la mâchoire de l'autre. Sous le choc, l'ancien tueur de l'I.R.A. perdit l'équilibre, trébucha sur un pied de la table renversée et s'affala sur le lino.

Bolan posa un genou à terre près de Doyle et lui colla son poing dans l'œil. Le crâne de son adversaire heurta le sol avec un bruit sourd.

Avant qu'il ait le temps de reprendre ses esprits, l'Exécuteur lui agrippa le bras, le retourna sur le ventre et lui passa les menottes. L'Irlandais se débattit et se contorsionna en poussant force jurons. Simmons traversa la pièce en ramassant quelques clichés au passage. Quand elle fut près de Doyle, elle les laissa tomber négligemment devant lui.

— Où est Haley ? interrogea-t-elle.

Tous les muscles de l'irlandais se relâchèrent soudain. Le sang qui coulait de son nez et de sa lèvre commençait à former une petite flaque couleur rouille sur le sol.

— Où est-il ? insista Simmons.

Doyle avait atteint ses limites. Il lui révéla ce qu'il savait.

— C'était quoi, ce cirque ? lança Bolan d'un ton sec.

— Quoi ? rétorqua la jeune femme.

Elle avait redressé la table et était agenouillée pour ramasser les photos et autres documents éparpillés par terre.

— Les gosses, dit l'Exécuteur. Vous avez menacé de les tuer pour le faire plier.

Elle haussa les épaules sans lever les yeux vers lui.

— Et alors ?

— Ce n'est pas comme ça qu'on procède, répondit Bolan.

Elle le regarda en plissant les yeux et écarta une mèche de cheveux de son visage.

— Ah non ? Dites-moi donc comment on procède. Avant d'entrer, je vous ai écouté à l'interphone. Vous avez menacé de le tuer. Où est la différence ?

— C'est un assassin, répondit le Guerrier. Mais ses enfants ne sont que des enfants. Foutez-leur la paix.

Elle se releva d'un bond, croisa les bras sur la poitrine et le fixa d'un air bravache.

— Écoutez, dit-elle, un agent détenant des informations classifiées est retenu en otage quelque part en Colombie. Washington a expressément demandé au chef du bureau sud-américain d'employer, je cite, « tous les moyens nécessaires pour secourir et rapatrier Maria Serrano ». Et c'était le seul point faible dans son profil.

— J'aurais pu le faire parler, répliqua Bolan. Il lui manquait juste la motivation voulue.

— À savoir ?

— Sa propre vie.

Elle leva les bras en l'air et roula des yeux.

— Je vous l'ai dit, il est suicidaire. Il se fiche de mourir. Lisez son dossier. Vous ne comprenez donc pas ?

— C'est un tueur à gages, renvoya l'Exécuteur. Il est loyal seulement envers ceux qui le paient. Ces types-là finissent toujours par parler.

Elle lui lança un regard méprisant.

— On ne peut plus travailler de cette façon aujourd'hui. Il faut jouer le même jeu qu'eux. Ne soyez pas naïf. Donc, si je dois faire une entorse au règlement...

— Je ne parle pas du règlement, coupa Bolan, mais de ce qui est juste ou pas. Votre remède est pire que la maladie. Je ne tolérerai plus ce genre de conneries.

La jeune femme ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa. Elle rassembla ses affaires, tourna les talons et sortit en trombe de la salle d'interrogatoire.

Bolan avait réquisitionné le bureau de l'ambassadeur et une ligne sécurisée afin d'être tenu régulièrement informé par le Black Warriors Ranch. Grâce aux puissantes capacités de recherches du Ranch, Kurtzman et Gadgets avaient constitué un dossier sur la prochaine cible du Guerrier. Ce dernier écoutait le topo de Kurtzman au téléphone en faisant les cent pas dans le vaste bureau.

— Haley est un marchand d'informations, dit l'Ours. Il dirige à Bogotá une société privée spécialisée dans le renseignement, et son réseau d'informateurs est impressionnant. Tout comme la liste de ses clients, qui inclut le Mossad et les services de renseignement de la

plupart des grands pays. Mais apparemment, il est grillé à la C.I.A. Après avoir travaillé comme analyste au Département d'État, il a été promu chef de la section Amérique du Sud de la C.I.A. Ses supérieurs l'adoraient, étant donné ses excellents résultats.

— Je sens qu'il y a un « mais », commenta Bolan.

— Exact. Il y a quelques années de cela, son patron l'a surpris en train de transmettre des informations sensibles à deux trafiquants de drogue qui vendaient, à son insu, des armes aux Talibans. Il a été viré sur-le-champ. Il s'est fait oublier quelque temps, puis a refait surface en Grande-Bretagne, dans un cercle de réflexion sur les questions de défense.

Le Guerrier entendit Kurtzman pianoter frénétiquement sur son clavier à l'autre bout de la ligne.

— Tiens, tiens, marmonna l'Ours.

— Quoi ?

— On dirait que ce groupe de réflexion est financé par une obscure fondation du Maryland. Je t'envverrai le détail par e-mail. Mais le plus intéressant est de comparer la liste des donateurs de la fondation avec celle des grands noms du cercle de réflexion. Devine quel nom revient ?

— Albert Bly.

— Bon sang, tu m'as volé ma chute ! Oui, Bly. Ainsi que deux sénateurs, un ancien sous-directeur du F.B.I. et un ou deux autres pontes de Garrison. Et je viens de recevoir un nouveau rapport. Nous avons étudié les déplacements de Bly et de Chiun au cours des derniers mois. De son côté, Haley a fait plusieurs voyages à Hong Kong et Pékin. C'est aussi le cas des deux premiers. Les emplois du temps ne correspondent pas parfaitement, mais c'est tout de même suspect.

— Qu'est-ce qu'on sait de plus sur Haley ?

— Malheureusement pas grand-chose, répondit Kurtzman. Rien d'anormal du côté de ses comptes bancaires. Nous consultons la base de données du ministère des Finances pour vérifier s'il possède des comptes off-shore. Même chose pour Bly. Cela dit, il nous faudra encore deux bonnes heures pour trier tout ça.

— Ne te bile pas, dit l'Exécuteur. Je crois qu'on a largement assez de preuves pour établir le lien entre eux. Du moins, en ce qui me concerne.

— Oui. Ce n'est pas comme si on les poursuivait en justice.

— Loin de là.

CHAPITRE X

— Tu crois pouvoir faire ça sans me tuer ? demanda Bolan.

— Sincèrement ? répliqua Grimaldi dans son micro.

— Laisse tomber.

Accroupi dans un fossé, l'Exécuteur concentrait son attention sur le complexe situé à la périphérie de Bogotá. D'après les informations de Kurtzman, l'endroit était une ancienne base aérienne. Le Guerrier observait à la jumelle le site d'une douzaine d'hectares.

Bien qu'elle fût officiellement abandonnée depuis cinq ans, une intense activité régnait sur la base. Des gardes armés de fusils d'assaut quadrillaient le périmètre en véhicules tout-terrain. Bolan localisa la tour de contrôle, un édifice de plusieurs étages dont le toit était hérissé de paraboles et d'antennes. Trois petits bâtiments couleur sable étaient alignés face au terminal. À première vue, l'un d'eux abritait l'atelier de mécanique. Les deux autres devaient servir de baraquements ou de bureaux.

Deux jets Gulfstream étaient posés l'un derrière l'autre sur le tarmac, prêts à décoller.

Selon Doyle, c'était là que Maria Serrano était retenue prisonnière.

L'Exécuteur perçut le bourdonnement d'un hélicoptère en approche. L'un des gardes tourna brusquement la tête en direction de l'appareil et tira le bras de son équipier pour attirer son attention. L'autre acquiesça, cracha son mégot et porta un talkie-walkie à sa bouche.

Le premier garde se mit en position accroupie, son fusil d'assaut braqué vers le ciel.

Le fracas métallique d'une mitrailleuse lourde déchira l'air moite.

Soudain, une pluie de balles laboura le sol à quelques centimètres de la position de Bolan.

Une deuxième rafale lui mettrait probablement les tripes à l'air.

Il tourna le Barrett en direction de la tour et repéra le mitrailleur dans sa lunette de visée. Le type souriait jusqu'aux oreilles en arrosant le périmètre de projectiles mortels. Bolan épaula son puissant fusil de

précision. Le M-95 tonna une fois et effaça définitivement le rictus de la sentinelle.

Le Guerrier mit le Barrett à la bretelle et empoigna son revolver Mark 6. L'hélicoptère Apache piloté par Grimaldi fendit l'air au-dessus de sa tête dans un hurlement de turbines. Bolan escalada le fossé et sprinta vers le complexe.

Trois véhicules tout-terrain surgirent à toute allure d'entre les bâtiments et fondirent sur lui en faisant cracher le feu.

La mitrailleuse calibre .30 de l'Apache entra en action. Une pluie d'acier s'abattit sur le convoi et décima les gardes qui avaient eu l'imprudence de rester groupés.

L'Exécuteur s'approcha à une douzaine de mètres de l'escouade de tireurs, posa un genou à terre et leva son arme. Il pressa la détente et les balles de .455 du gros revolver achevèrent l'entreprise de destruction commencée par Grimaldi.

En rechargeant son arme, il vit l'Apache tirer deux missiles Hellfire qui pulvérisèrent un des Gulfstream garés sur la piste. De la carlingue éventrée s'échappèrent de hautes colonnes de flammes. Quelques secondes plus tard, le brasier se propagea aux réservoirs de kérosène. Une deuxième explosion assourdissante secoua l'appareil, tandis que d'épaisses volutes de fumée noire s'élevaient dans le ciel.

Dans l'instant qui suivit, deux fourgons couleur anthracite apparurent à l'angle d'un des baraquements. Les portes latérales s'ouvrirent et une demi-douzaine d'hommes en armes émergèrent des véhicules.

CHAPITRE XI

Mack Bolan atteignit le bâtiment principal. Il s'accroupit et étudia la façade munie de portes blindées et de fenêtres à barreaux. Par ailleurs, de gros cubes de béton avaient été disposés en quinconce devant l'entrée afin d'empêcher toute attaque à la voiture-bélier.

Son fusil d'assaut à l'épaule, le Guerrier se releva souplement et courut vers le bâtiment. Une seconde plus tard, il entendit le bruit d'une vitre qu'on brisait. D'un rapide coup d'œil, il vit le canon d'une arme automatique dépasser d'une fenêtre, à la recherche de sa cible. Le tireur invisible lâcha une volée de projectiles qui ricochèrent sur le bloc de béton contre lequel Bolan était appuyé. Celui-ci leva le museau de son fusil, expédia deux courtes rafales sur la façade mais manqua le tireur d'un bon mètre. Au même instant, les portes blindées s'ouvrirent en coulissant dans l'épaisseur du mur et des hommes en armes apparurent timidement dans l'embrasure.

Sans ralentir le pas, l'Exécuteur tourna les épaules et pressa la détente de son lance-grenades. La charge explosive gicla du canon en sifflant pour atterrir entre les deux battants entrouverts et rouler à l'intérieur. La détonation fit trembler le bâtiment, tandis que la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée vomissaient soudain d'épaisses volutes de fumée noire.

Imperturbable, le tireur perché à l'étage continuait à arroser Bolan. Le Guerrier sprinta en zigzags jusqu'à un gros fourgon blanc. Une fois à couvert, il s'accroupit et arma de nouveau son lance-grenades.

Un feu nourri s'abattit sur le véhicule. Les balles trouèrent la tôle comme du gruylère, firent voler les vitres en éclats et déchiquetèrent les pneus.

Bolan ouvrit son micro.

— Jack, tu me reçois ?

— Cinq sur cinq.

— Je suis cloué sur place. J'ai besoin d'un soutien aérien.

— J'arrive.

Quelques secondes plus tard, le Guerrier entendit le battement sourd des rotors. Au moment où l'hélico arriva à l'aplomb de sa position, des flammes jaillirent de ses mitrailleuses. Dès les premières rafales, les tirs contre le fourgon semblèrent cesser. Malgré le souffle écrasant des rotors, Bolan se coula jusqu'à l'arrière du véhicule. Il risqua un œil côté bâtiment et vit que l'Apache continuait à pilonner la façade.

Peu après, les canons se turent. Les fenêtres qui avaient servi de perchoirs aux tireurs donnaient à présent l'impression d'avoir été déchiquetées par les mâchoires d'un grand requin blanc.

— Je crois qu'ils ont leur compte, dit Grimaldi.

— Il y a de grandes chances.

— Je te couvre pendant que tu entres dans le bâtiment.

— Bien reçu, répondit Bolan.

Il émergea de son abri et courut à toutes jambes vers le bâtiment, son fusil M-4 à la hanche. Un des hommes de Bly sortit soudain de derrière un bloc de béton et lâcha une longue rafale de P.-M. en direction du Guerrier.

Celui-ci riposta d'une giclée tirée de gauche à droite qui traça une ligne pointillée sur le torse du pourri.

Quand Bolan pénétra enfin dans le bâtiment, il découvrit un vaste hall au centre duquel trônait un grand bureau en demi-cercle. Il s'engagea prudemment dans la salle, évitant de marcher sur les débris de verre et de plâtre qui jonchaient le sol.

Non loin du poste de sécurité, il entendit une sorte de gémissement. Il mit son fusil à la bretelle et se dirigea vers le bureau en arrondi. En chemin, il remarqua des taches de sang frais sur le sol. Les traces contournaient le meuble avant de disparaître.

Juste derrière, le Guerrier vit une rangée d'ascenseurs séparés par de grands miroirs. Il aperçut le reflet de l'homme dans l'une des glaces. Tapi sous le bureau, le blessé semblait haleter, bouche ouverte, ses cheveux trempés de sueur plaqués sur son crâne. Dans la main droite, il tenait maladroitement un pistolet braqué sur l'intrus.

Bolan fit quelques pas en avant, puis :

— Lâchez cette arme. Faites-la glisser vers moi.

— Allez au diable ! beugla l'autre.

— À vous de voir, reprit Bolan. Si je panse votre blessure, vous aurez une chance de vous en tirer.

Au bout de quelques secondes, le garde jura de nouveau, plus mollement cette fois, puis posa son arme sur le rebord du bureau.

— Vous avez fait le bon choix, dit le Guerrier.

Il mit le M-4 en bandoulière et dégaina son Beretta. Il couvrit lentement les derniers mètres qui le séparaient du blessé, allongé sur le flanc, les deux mains bien en vue. Il s'agenouilla à côté de lui et sortit une compresse de son gilet de combat.

— Donnez-moi ça ! s'écria le garde.

Bolan secoua la tête.

— Où est la prisonnière ?

— Soignez-moi et je vous le dirai.

— Vous inversez les rôles. Elle est ici ?

— Troisième sous-sol. Ma clé magnétique est dans la poche de ma chemise.

— Quelle pièce ?

L'homme lui indiqua le numéro.

L'Exécuteur appliqua la compresse sur l'épaule meurtrie du garde. Il soigna ensuite sa blessure à l'estomac. La respiration saccadée, le blessé grimaça mais ne broncha pas.

— La fille est en bonne santé ? demanda Bolan.

— Difficile à dire, marmonna l'autre. Le patron a fait venir quelqu'un pour l'interroger. Paraît que c'est un vrai sadique. Allez savoir ce qu'il a pu lui faire ?

L'homme posa de nouveau sa tête sur le sol et perdit conscience en quelques secondes. Le Guerrier prit son passe magnétique et se tourna vers les ascenseurs.

Le grand Slave que tout le monde appelait Krotnic libéra Maria des chaînes qui lui entravaient les poignets. Puis il se plaça derrière elle et lui saisit le bras pendant qu'un autre homme portant un tablier de cuir posait une valise sur le sol.

Maria prit le temps de jauger le nouveau venu. Il devait mesurer cinq centimètres de plus qu'elle. Ses cheveux bruns épars étaient peignés en arrière et plaqués sur son crâne à l'aide d'un gel. Sa bouche semblait ne pas avoir de lèvres.

Ses petits yeux de rongeur la déshabillaient du regard. Il fit prudemment quelques pas vers elle, ôta ses lunettes et nettoya les verres sur sa chemise.

Finalement, il sortit une serviette d'une blancheur éclatante, l'étala par terre et en lissa les plis avec la main. Il prit ensuite des tenailles et les posa sur la serviette. Puis il saisit une petite torche à acétylène et la rangea à côté des pinces. Les jambes en coton, Maria fut soudain prise de vertiges. Quand l'homme ressortit sa main de la

valise, il serrait entre ses doigts une petite scie chirurgicale à la lame brillante.

Il leva l'instrument à hauteur du visage et l'examina un instant. Puis il jeta une œillade en direction de la jeune femme et lui sourit.

— Je vois que vous êtes une battante, attaqua-t-il. Les gens comme vous m'ont toujours fasciné. Ce que vous ignorez...

Une sonnerie de téléphone retentit derrière Serrano. La puissante pogne de Krotnic lâcha son épaule pour répondre.

— Laissez sonner, grogna l'homme au tablier de cuir. Je travaille.

— Je vous emmerde, lâcha Krotnic.

Le téléphone émit un bip. Maria sentit l'étreinte sur son autre bras se relâcher.

Le petit homme se figea.

— Oui ? dit Krotnic au téléphone.

Il écouta son interlocuteur quelques secondes et fit un pas en avant, semblant ignorer sa prisonnière. Son visage devint soudain rouge de colère.

— Merde ! Ils sont où ? aboya-t-il. Envoyez l'équipe Verte. Quoi ? Tous ?

Il poussa la jeune femme de côté et fixa l'homme au tablier.

— Quelqu'un nous attaque, annonça-t-il. Il faut aller leur donner un coup de main.

— Mais nous devons l'interroger.

— Plus tard. Prenez une arme et suivez-moi.

— Je n'ai pas d'arme. Je ne me sers pas de ces engins-là.

Le grand Serbe lui lança un regard noir.

— Il y a un début à tout.

— Je vous répète que je ne me sers pas de ces engins-là.

— Très bien. Restez ici, putain de dégénéré ! hurla Krotnic. Je m'en souviendrai !

L'homme au tablier le regarda quitter la pièce. Puis il haussa les épaules et se tourna de nouveau vers Serrano. Elle vit une seringue pointer entre son index et son majeur.

— C'est mieux ainsi, affirma-t-il. Faites-moi confiance.

Maria savait qu'elle devait agir vite, mais elle craignait de ne pouvoir tirer assez d'énergie de son corps meurtri et exténué.

Il s'approcha à moins d'un mètre d'elle. Elle eut un mouvement de recul et se baissa sur un genou, les yeux à la hauteur de la ceinture du tortionnaire.

— Une simple piqûre et vous ne pourrez plus bouger un orteil, expliqua-t-il d'une voix douce, comme s'il voulait calmer un enfant apeuré. Cela facilite toujours ce genre de séances.

Elle attendit qu'il soit sur elle et, se redressant, lui expédia un violent coup de genou dans l'entrejambe.

Le couinement surpris de son adversaire l'avertit qu'elle avait touché le point sensible. Il se figea et porta instinctivement une main sur ses parties intimes. Reprenant ses esprits, il tenta de lui planter la seringue dans le bras. L'aiguille accrocha le tissu de sa manche mais ne fit que frôler le biceps. Il retira brusquement son bras et le leva pour frapper de nouveau. Le visage déformé par la douleur, il fit un pas vers elle en trébuchant tandis qu'elle se redressait d'un bond. Elle donna un grand coup de tête en avant et vit un voile blanc au moment où leurs deux fronts s'entrechoquèrent.

Le corps du tortionnaire se ramollit aussitôt et il s'effondra sur le ciment.

Maria donna un coup de pied dans la seringue qui glissa dans un coin de la cellule.

Elle se massa le front et observa l'homme à terre. « Fous le camp d'ici ! lui cria une voix intérieure. Qu'est-ce que tu attends ? » Elle marcha jusqu'à la valise ouverte, s'accroupit, empoigna un scalpel et retourna auprès de l'homme à terre. Sans hésiter, elle enfonça rageusement la lame dans sa gorge. Un sang chaud et collant gicla entre ses doigts. Elle l'essuya sur le tablier de cuir et se releva d'un geste mécanique.

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Elle fit volte-face et vit deux petites ombres couper le rai de lumière qui filtrait sous le seuil. Il y avait quelqu'un derrière la porte.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Bolan se retrouva nez à nez avec un garde portant une chemise hawaïenne, un Uzi entre les mains. Le type tourna son P.-M. sur lui. Le Guerrier fit un pas en avant et pressa la détente du Beretta. Le pistolet toussa une fois et son ogive de 9 mm Parabellum perça un petit trou dans le front du garde. Bolan se propulsa hors de l'ascenseur en tenant son arme à deux mains. Il enjamba le cadavre pris d'un dernier spasme et balaya l'espace avec le canon de son 93-R à la recherche de la prochaine cible.

Son instinct lui dicta de protéger son flanc gauche. Il pirouetta juste à temps pour repérer un échalas aux allures de mante religieuse qui pointait son arme sur lui, abrité derrière un large pilier. Le Guerrier tira trois balles dans la colonne en béton, faisant voler des éclats de ciment tous azimuts. Les tirs obligèrent l'homme à plonger

au sol. Dans le même temps, l'Exécuteur décrocha une grenade flash de son harnais, arracha la goupille avec les dents et lança l'engin sur le garde.

L'explosion résonna dans tout l'étage.

Bolan se rua sur le type qui, désorienté, sortit de sa cachette en chancelant. Les deux rafales successives du Beretta lui labourèrent la poitrine en provoquant des petits geysers rougeâtres. Son corps déjà flasque s'écroula sur le sol.

Bolan tourna les talons et courut vers le corridor.

— Striker pour Grimaldi, lança-t-il au micro.

— J'écoute.

— Je m'apprête à délivrer notre amie.

— Bien reçu, répondit Jack. Je suppose qu'il va vous falloir un taxi.

— Si ce n'est pas trop te demander.

— C'est le moins que je puisse faire, vu que je viens de réduire le garage en miettes.

— Je te rappelle. Terminé.

Le Guerrier avait fait quelques pas dans le couloir quand il vit, à quelques mètres devant lui, un grand gaillard se dirigeant arme au poing vers la cellule de Maria Serrano.

Krotnic écumait de rage sur le chemin de la cellule.

Il maudissait déjà le petit sadique que Bly avait fait venir de l'étranger. Maintenant, il avait envie de tuer Bly lui-même. Si ce salopard ne lui devait pas du fric...

Quelques minutes plus tôt, il avait reçu un appel urgent du patron de Garrison sur sa VHF. Cet abruti lui avait demandé de revenir chercher Serrano et de la conduire au monorail sous-terrain, afin de lui faire quitter discrètement la base. Le monorail faisait la navette entre la piste d'envol et le complexe. Cela permettait de véhiculer en toute sécurité les officiels en visite, les rebelles des FARC commettant régulièrement assassinats et enlèvements sur le territoire colombien.

Le Serbe arriva devant la cellule et fit jouer le verrou. Il ne savait pas à quel point l'autre taré avait amoché la fille et se demandait si elle serait en état de voyager.

Avant qu'il ait le temps d'ouvrir la porte, un bruit de tonnerre gronda au-dessus de sa tête et les lumières s'éteignirent brusquement. Aussitôt, les veilleuses encastrées dans le plancher se mirent à scintiller. « Merde, songea-t-il, ils ont bousillé le générateur. Ces types

sont venus avec la grosse artillerie. »

Il ouvrit la porte.

Ses yeux se posèrent sur la prisonnière. Accroupie, elle le fixait d'un air sauvage en brandissant un scalpel à la manière d'une épée. En un clin d'œil, Krotnic dégaina son Glock et le tourna sur elle. Il jeta un regard au tortionnaire gisant à plat ventre, les bras en croix. Une flaque de sang s'était formée autour de sa tête.

— Vous devez venir avec moi, ordonna-t-il.

— Allez au diable !

Il vit une lueur caractéristique dans son regard. La torture l'avait poussée au-delà de ses limites mentales et elle pensait probablement qu'elle n'avait plus rien à perdre. Mais il n'avait pas besoin d'arme pour maîtriser une femme. Il rangea son pistolet et tendit les deux mains vers elle.

— Venez, dit-il.

À cet instant, une silhouette sombre surgit de l'obscurité et bondit sur lui. Un bras dur comme l'acier lui entoura le cou et serra si fort qu'il eut l'impression que sa tête allait se détacher de sa colonne vertébrale. Ses mains s'agitèrent vainement pour agripper le bras de son assaillant. Au même instant, il réalisa qu'il n'arrivait plus à respirer. Il voulut hurler mais ne put émettre qu'un gargouillis.

Bolan tourna le poignard d'un coup sec pour briser une côte, puis enfonça la lame jusqu'au cœur de sa proie. L'homme émit un gargouillis, tandis que sa tête s'inclinait sur le côté. Le Guerrier relâcha son étreinte et Krotnic s'effondra sur le sol pour ne plus bouger.

L'Exécuteur porta son attention sur la jeune femme. Malgré ses ecchymoses et son regard vide, il reconnut Maria Serrano. Elle était toujours accroupie, le scalpel serré entre ses doigts. Aucun doute qu'à la moindre provocation, elle se jetterait sur lui.

Il leva les mains en l'air en signe de reddition. Des gouttes de sang de son dernier adversaire coulèrent sur son avant-bras gauche.

— Maria Serrano ? Je suis américain. Je suis venu vous libérer.

Elle fixa Bolan un long moment. Le traitement qu'elle avait subi l'avait certainement traumatisée. Et il devina que cela ne ferait qu'empirer une fois passé le choc initial.

Pourtant, elle lui emboîta le pas sans dire un mot.

CHAPITRE XII

Deux heures plus tard, Bolan était assis dans le salon d'une safe-house, à quelques minutes de l'ambassade des États-Unis. Il s'était douché, changé, et avait nettoyé ses armes. Elles étaient alignées sur un chiffon étalé sur la table, à côté d'un téléphone satellitaire. Un petit contingent de commandos du Ranch, tous armés mais en tenue civile, était posté à l'extérieur.

Serrano avait exigé d'être conduite à la planque plutôt qu'à l'ambassade. Bolan avait bien sûr accepté. Étant donné les nombreux contacts de Bly à la C.I.A., il valait mieux éviter l'ambassade, qui devait grouiller de barbouzes en tous genres.

Quand Grimaldi et Bolan étaient arrivés à la planque, ils s'étaient relayés pour veiller sur la jeune femme, prendre une douche et se restaurer.

Le téléphone satellitaire ne sonna qu'une fois. L'Exécuteur répondit :

— Oui.

— C'est vous, Cooper ? demanda Jennifer Simmons.

— Oui.

— Mais où êtes-vous, bon sang ? Où est Serrano ? Dites-moi où vous êtes.

— Non.

— Comment ça, non ? s'indigna Simmons. Qu'est-ce qui vous donne le droit de débarquer ici et de faire ce qui vous chante ?

— Un ordre présidentiel.

La jeune femme poussa un soupir d'exaspération, puis :

— Vous êtes un abruti !

— Je vous appelle si j'ai besoin de quelque chose, conclut Bolan.

Elle commença une phrase, mais il avait raccroché.

Il entendit quelqu'un siffler derrière lui, se retourna et vit Grimaldi appuyé contre le montant de la porte, une cannette de soda à la main.

Le pilote le gratifia d'un large sourire.

— C'était ta copine de l'ambassade ? demanda-t-il.

Le Guerrier acquiesça.

Maria Serrano, pieds nus mais vêtue d'un jean et d'une chemise en flanelle bien trop grands pour elle, apparut à son tour et s'installa dans un fauteuil.

Bolan lui adressa un petit sourire.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit-il.

— D'après le médecin, je souffre de déshydratation, et j'ai l'impression que mon corps n'est qu'un énorme bleu. Mais à part ça, tout va bien.

— Et la tête ? Ces types vous ont fait subir un traitement de choc, dit-il d'une voix calme.

Le visage de Maria se durcit.

— Vous vous demandez si je vais piquer une crise ? Vous croyez que c'est comme ça que je fonctionne ?

Bolan secoua la tête.

— J'ignore comment vous fonctionnez, mais vu l'état du type au tablier, je dirai que vous vous êtes conduite comme une pro. Je veux juste savoir comment vous vous sentez.

— Vous me poseriez cette question si j'étais un homme ?

— Oui, il vous la poserait, intervint Grimaldi.

Elle tourna la tête vers le pilote et le toisa un instant, comme pour jauger sa sincérité, puis regarda de nouveau l'Exécuteur. Ses traits s'étaient légèrement radoucis.

— Ça va, assura-t-elle. Même si j'étais du genre à fondre en larmes, je ne peux pas me permettre ce luxe.

— Compris, dit Bolan. Pourquoi Bly et ses sbires vous ont-ils brutalisée ?

— Ils cherchaient quelque chose qu'ils me soupçonnaient d'avoir caché.

— À savoir ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Quel est votre niveau d'accréditation, agent Cooper ?

— Bien assez élevé pour me charger de votre débriefing, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Écoutez, je n'oublie pas ce que vous avez fait pour moi, mais je ne sais rien de vous ni de... lui. J'avais ordre de transmettre mes informations à Jennifer Simmons, or je ne la vois pas ici.

Bolan poussa un soupir.

— Vous avez vu ma carte et la sienne.

Elle hocha la tête.

— Ça doit vous suffire, dit-il. On n'a pas le temps de passer par les canaux habituels. Je me trompe ?

Elle dévisagea Bolan un bon moment.

— D'accord, répondit-elle enfin, voilà ce que je sais. Bly prépare un mauvais coup. Si vous êtes là, je suppose que vous êtes déjà au courant. La question est de savoir quoi. Pour commencer, il fricote avec la mafia chinoise.

— Chiun, précisa le Guerrier.

— Oui, Chiun. Et savez-vous que Garrison Industries entretenait déjà des liens avec Chiun avant l'arrivée de Bly dans l'entreprise ?

— Nous savons que certains cadres de la société étaient en cheville avec Chiun, ainsi que d'autres pontes de la pègre, des dictateurs et des terroristes. L'objectif était de collecter des renseignements sensibles. Garrison gardait un œil sur les pourris en magouillant avec eux. Comment je me débrouille, jusqu'ici ?

— Très bien, dit-elle. Effectivement, je voulais entendre ce que vous saviez. Mon boulot, c'est les missions d'infiltration. Je n'ai pas l'habitude de raconter ma vie au premier venu.

— La femme de mes rêves ! commenta Grimaldi.

Elle lui jeta un regard inquiet, puis se tourna de nouveau vers Bolan.

— Ça va bien plus loin que ça, reprit-elle.

— Jusqu'où ? demanda l'Exécuteur.

— Jusqu'à livrer des secrets militaires aux Chinois. Délibérément. C'est de la trahison pure et simple.

Elle marqua une pause.

— Si on veut contrecarrer leurs plans, dit Bolan, il nous faut un topo complet.

La jeune femme acquiesça, puis :

— Bly a donné son accord pour le développement d'une nouvelle arme, mais cela s'est apparemment soldé par un fiasco monumental. Le problème, c'est qu'il croyait en ce projet. La boîte a englouti des milliards de dollars en recherche et développement dans le projet Firestorm. Garrison étant une entreprise publique, Bly ne pouvait pas dissimuler les pertes, du moins pas complètement. Les actionnaires et la presse financière l'ont descendu en flammes, mais il a réussi à terminer le projet dans le plus grand secret.

Elle leur expliqua ensuite ce qu'elle savait de Firestorm et de son terrible pouvoir de destruction.

Après avoir digéré l'information, Bolan déclara :

— Je suppose qu'il a aussi caché les raisons de ces pertes.

— Exact, dit-elle. Ce qui n'a fait qu'aggraver les choses. En effet, il a été contraint d'étaler un passif de plusieurs milliards sur seulement quelques branches de l'entreprise, et d'imputer les pertes à des erreurs stratégiques. Les siennes, en l'occurrence.

— Aïe ! fit Grimaldi. Ça a dû laisser des traces.

— Pour un type doté d'un ego aussi surdimensionné, reprit Maria, c'est comme si on lui avait demandé de nager avec la bouche ouverte dans du lisier de porc.

— Le bonheur ! s'exclama Jack.

— Bref, poursuivit Serrano, malgré le battage médiatique autour de sa grossière erreur, il a tout de même encaissé le coup. Mais il s'est juré secrètement de faire un malheur l'année suivante. Pour ça, il lui fallait écouler encore plus d'armes en contrebande. Il a donc vendu une cargaison de roquettes à Arthur Doyle.

— Pas de mal à vendre des armes à l'I.R.A., avança Bolan, puisqu'il y a un cessez-le-feu en vigueur. C'est ce qu'il s'est dit ?

Serrano secoua la tête.

— Pas exactement. Doyle lui a dit que les roquettes étaient destinées à un groupe paramilitaire d'extrême-droite, ici à Bogotá. Étant donné que le gouvernement colombien et les paramilitaires sont copains, Bly a vu là un bon moyen d'accroître son capital tout en aidant Washington dans sa mission d'assistance au gouvernement local.

— C'est plausible, jugea le Guerrier. Les paramilitaires ne sont pas non plus des enfants de chœur.

— Attendez, il y a pire, annonça-t-elle.

— Pourquoi est-ce que ça ne me surprend pas ? fit Bolan.

Elle lui adressa un sourire las, puis continua :

— Grâce à l'entremise de Marc Haley, Doyle a fourgué les roquettes à Chiun pour une somme rondelette. Le Chinois a ensuite revendu les armes au Hezbollah, au Jihad islamique et aux Frères musulmans en Syrie.

— Génial, dit l'Exécuteur. Une partie de ces armes a forcément atterri en Irak ou en Afghanistan et pourrait être utilisée contre nos soldats.

Elle hochait lentement la tête.

— C'est fort possible. Et c'est bien ce qui me rend malade. À cause de Bly, les employés de Garrison Industries ont ou auront bientôt du sang sur les mains. Il a jeté le discrédit sur une entreprise qui joue un rôle crucial dans la sécurité des États-Unis.

— Attendez une minute, plaça Grimaldi. Je croyais que Doyle et Haley travaillaient main dans la main avec Bly. Pourquoi l'auraient-ils doublé de cette façon ?

— Ils ont eu une meilleure proposition, répondit Maria en haussant les épaules. C'est du moins la thèse qui prévaut. Ni l'un ni l'autre n'ont de rapports exclusifs avec les États-Unis. Haley vend ses informations au plus offrant. Et la contrebande d'armes servait un but bien plus ambitieux.

— Expliquez-nous ça, dit Bolan.

— C'est Chiun qui tirait les ficelles, du début à la fin. Il a « amadoué » Haley et Doyle, dit-elle en mimant des guillemets avec ses doigts, pour qu'ils mettent en place toute l'opération. Je suppose qu'il les a menacés de les transformer en appâts pour les requins s'ils n'obtempéraient pas. Ils ont donc conservé tous les dossiers, les notes, les clichés, les traces de chaque transaction, ainsi que les plans de Firestorm. Et ils lui ont tout remis.

— Du chantage.

— Exactement. Et pour couronner le tout, Chiun s'est servi de ses contacts pour obtenir des photos de Bly prises au cours d'une virée de trois jours en Thaïlande.

Grimaldi émit un sifflement moqueur.

— Posture drôlement compromettante.

L'agent de la C.I.A. lança un regard à Bolan, puis :

— Il est toujours comme ça ?

— Oui.

CHAPITRE XIII

Bolan jeta un regard circulaire dans la salle bondée du fast-food. Il cherchait son contact, lequel avait parcouru une partie du globe pour le rencontrer. Il entendit un sifflement aigu sur sa gauche, comme quelqu'un qui hèle un taxi. Il se retourna et vit Herman « Gadgets » Schwarz debout près d'une table. Le Guerrier rejoignit son vieil ami, l'invita à s'asseoir et fit de même.

Gadgets leva les yeux et inspecta l'intérieur du restaurant.

— Sympa, commenta-t-il. Je me précipite en Colombie par le vol de nuit et c'est ici que tu me donnes rencard ?

— Désolé, dit Bolan. J'aurais dû appeler quelqu'un d'autre.

— Du coup, c'est moi qui serais furax. Qu'est-ce que tu as sur Chiun que je ne sache pas ?

L'Exécuteur lui fit un compte rendu détaillé.

— Il faut l'éliminer, déclara-t-il. Le problème, c'est qu'il a une petite armée sous ses ordres. Si j'essaie de couper la tête, ses gars nous prendront à revers et nous tomberont dessus, à Jack et à moi.

— Donc, tu veux démanteler son organisation en procédant de l'extérieur vers l'intérieur, fit Schwarz.

— Oui.

— Et si Chiun décide de se terrer quelque part ?

Bolan haussa les épaules.

— Pas de problème. S'il se planque, je parie qu'il nous mènera à Firestorm.

— Possible, estima Gadgets.

— Probable. D'après Serrano, cette arme est la carte maitresse de Chiun et de Bly. Tant qu'elle est en leur possession, ils ont quelque chose à monnayer. Des dizaines de pays seraient prêts à payer une fortune pour l'avoir. Certains lâcheraient même des centaines de milliers de dollars rien que pour les manuels. Il faudra leur passer sur le corps pour leur voler leur trésor.

— S'ils ne l'ont pas déjà vendu, répliqua Gadgets.

L'Exécuteur acquiesça.

— C'est là que j'entre en piste, pas vrai, Mack ?

— Oui. Après ton appel, j'ai passé quelques coups de fil, interrogé mes sources. Personne ne m'a parlé d'armes, high-tech ou autre. Beaucoup de ces caïds ne se salissent plus les mains. Ils se considèrent comme des types rangés.

— Des capitaines d'industrie.

— Il y a du rifi à cause des magouilles de Garrison. Il y a deux ou trois ans, les Italiens de Chicago ont acquis une part importante de l'entreprise. Le siège américain de Garrison se trouve à Chicago, et Bly était bien content d'empocher leur fric.

Herman alluma une cigarette avec un briquet jetable et avala goulûment la fumée.

— Qu'est-ce que ça signifie pour moi ? demanda le Guerrier.

Gadgets plongea la main dans son veston et en ressortit une carte de visite. Il la posa sur la table et la tourna vers son ami. On pouvait y lire : « Flint et Associés, cabinet d'investissement. Terry Flint. »

Bolan mémorisa l'adresse et le numéro de téléphone, puis rendit la carte à son ami.

— Explique-moi ton plan, dit-il.

— Terry Flint est une peinture dans le monde de l'investissement. Au Département du Trésor, on le surnomme « Magic », parce qu'il peut faire disparaître de l'argent comme s'il n'avait jamais existé. Mais il ne fait pas que le cacher. Il le place, le fait fructifier. Pour toutes sortes d'ordures : la mafia russe, les terroristes islamistes, le gouvernement nord-coréen...

— Pourquoi le Trésor ne l'a pas viré ?

Gadgets esquissa un sourire las.

— Il ne fait pas fructifier que l'argent des pourris. Sa liste de clients comprend des types comme Chiun, mais aussi des membres du Parlement britannique, du Congrès américain et du gouvernement chinois. Quand le Département de la Justice ou le Trésor essaient d'enquêter sur lui, il se débrouille pour qu'un politicien véreux étouffe l'affaire.

— Bon, on connaît le nom du financier, dit Bolan. Ça nous avance à quoi ?

— Deux choses, répondit Herman. Primo, Bly est en cheville avec Flint. Apparemment, il pique dans la caisse de Garrison Industries depuis des années. Flint est donc parfaitement au fait des activités de Bly et Chiun. Il sait où les cadavres sont enterrés, si je puis dire.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Deuzio, reprit le Fédéral, Flint a un autre client. Un type de Chicago, Vallachi. Ça te dit quelque chose ?

— Oui.

Gadgets poursuivit :

— Il est en bisbille avec Chiun. Il y a une dizaine d'années, le Chinois s'est mis en tête de s'approprier une partie de Chicago. Vallachi a renvoyé les sbires de Chiun dans des sacs-poubelle. Celui-ci l'a jouée cool, contrairement à son habitude. Six mois plus tard, trois lieutenants de Vallachi se sont rendus à Hong Kong avec une poignée d'hommes. Les gars de Chiun les ont coincés et les ont tous liquidés, sauf un. Ils l'ont réexpédié aux États-Unis pour essayer d'engager des pourparlers discrets. En bref, chaque camp a décidé de ne plus mettre les pieds sur le territoire de l'autre. La trêve a tenu jusqu'à une date récente.

Gadgets s'éclaircit la voix, puis :

— Mais ça ne veut pas dire qu'ils s'apprécient. En fait, ils se détestent cordialement. Résultat, les discussions sur Garrison ont tourné court. Visiblement, les Italiens ne savent rien des liens de Bly avec le gouvernement et les Chinois.

— Ils savent seulement que Chiun ramasse beaucoup de fric, plaça Bolan. Bien plus qu'eux.

— Et ça leur gratte terriblement le baigneur. Suffisamment pour que Chicago, New York et Philly veuillent organiser un *powwow* avec Chiun. Ou plus précisément, avec Flint.

— Ils vont lui envoyer quelqu'un ?

— Oui.

— Qui ?

— Toi.

— Pardon ? s'étonna le Guerrier.

Gadgets lui adressa un timide sourire.

— Un de mes potes de Chicago m'a parlé de cette histoire. Je l'ai laissé causer et, de fil en aiguille, il m'a tout raconté.

— Le fluide magique de Gadgets, commenta Bolan.

— Je lui ai dit qu'il fallait qu'ils arrêtent de pleurnicher et qu'ils aillent interroger Flint. On a discuté un moment de l'affaire et il a fini par me dire qu'il ne pouvait pas, vu son rang. Apparemment, personne ne s'en prend à Chiun sans le feu vert du vieux Vallachi. Alors, je lui ai suggéré d'envoyer quelqu'un d'autre pour faire monter la pression, si nécessaire.

— Et tu as pensé à moi.

— Non, Mack, pas à toi. À Frankie Lambretta. Il peut botter le cul de Chiun et disparaître aussi sec. Ni vu ni connu. Quand tu en auras fini avec lui, il ne sera pas en état d'organiser des représailles contre Chicago.

— On verra.

— Au fait, Hal m'a confié des infos pour toi. Des détails sur les autres combines de l'organisation de Chiun.

Il tâta sa poche de chemise et en sortit une clé USB qu'il remit à Bolan.

— La plupart de ces renseignements ne sont pas classifiés, reprit Gadgets. Mais il y a des rapports intéressants de deux ou trois indicateurs. Ça peut te donner quelques pistes, si tu te retrouves à court d'idées.

— Très bien.

— Ce qu'il faut garder à l'esprit, ce sont les chiffres. À tous les deux, Chiun et Bly ont probablement plus de cent cinquante mecs sous leurs ordres. Ça fait beaucoup de flingues, même pour Jack et toi. Tu vas peut-être avoir besoin d'aide.

— Tu te sens délaissé, Herman ?

— Je suis dans le coin, répondit Gadgets avec un rictus. Autant que je mette la main à la pâte.

Un sourire furtif éclaira le visage de Bolan.

— Ça tombe bien, j'ai un boulot pour toi.

CHAPITRE XIV

Terry Flint s'arrêta au dernier étage, occupé par un luxueux bureau en appentis. L'homme en complet gris, maigre comme un coucou, y prêta à peine attention, déjà concentré sur son travail.

Il étudiait les cours de la Bourse qui défilaient sur l'écran de son ordinateur de poche. Son cerveau calculait à toute vitesse, élaborait des stratégies. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, il était prêt à ordonner des transactions qui feraient gagner des millions de dollars à ses clients.

Il sortit de l'ascenseur et traversa la salle d'attente cossue du cabinet Flint et Associés.

Flint jeta un coup d'œil à travers la vitre qui séparait son bureau de l'espace de travail de son assistante. Il fronça les sourcils. Où diable était-elle ? Si elle était encore en retard...

Il essaya de se reconcentrer sur les comptes de ses clients, en majorité des pontes de la pègre, des terroristes et quelques dictateurs d'Afrique ou du Moyen-Orient. S'il commettait une bétise, il ne serait pas licencié mais tout bonnement liquidé. Cela expliquait les reflux acides qui lui brûlaient l'estomac, ainsi que ses accès de panique quotidiens.

Voyant la porte de son bureau grande ouverte, il redoubla de colère.

— Susan ! s'écria-t-il en entrant. Qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

Quelqu'un se racla la gorge derrière lui. Le courtier fit volte-face et plaqua son attaché-case contre son torse, comme pour se protéger.

Un homme en costume et chemise noirs était appuyé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine. Il toisait Flint à travers ses lunettes noires, un cure-dent à la bouche.

— Salut, Terry, dit l'inconnu.

— Qui êtes-vous ?

— Un ami.

Le mot le fit presque sourire. Si Flint avait eu des amis, cela faisait des décennies qu'il les avait perdus. Il adressa à l'homme en noir son

sourire le plus commercial.

— Un ami ? Désolé, je ne vois pas qui vous êtes.

— Tant mieux, répliqua l'autre.

Flint balaya le bureau du regard, puis :

— Où est mon assistante ?

— La jolie blondinette à l'accueil ? Je lui ai donné sa journée.

Le visage du financier vira à l'écarlate.

— Quoi ? Et elle vous a écouté ? Qu'est-ce que...

— Ferme-la et assieds-toi. Et pose cette mallette, elle n'arrêtera pas les balles. C'est le sort qui t'attend si tu ne me dis pas ce que je suis venu entendre.

Flint blêmit. Il dévisagea l'inconnu quelques secondes, comme s'il cherchait à évaluer la gravité de la menace. L'Exécuteur resta de marbre.

— Tu vas rester là à me reluquer toute la journée, reprit Bolan, ou tu te décides à poser ton cul quelque part ?

À ces mots, Flint sursauta, puis battit en retraite jusqu'à une petite table de bois entourée de fauteuils. Il s'affala lourdement dans l'un des sièges en cuir et lâcha :

— Je pourrais appeler la sécurité.

Le Guerrier se contenta de hausser les épaules et s'approcha de la table.

Recroquevillé dans son fauteuil, la lèvre supérieure perlant de sueur, Flint lança un regard vers un des conduits d'aération, dans lequel était dissimulée une caméra de surveillance.

Bolan claqua des doigts.

— Regarde-moi, Terry. Oublie les caméras. Elles sont débranchées. Personne ne viendra nous déranger. Il faut qu'on cause seul à seul, toi et moi.

Il ôta sa veste de marque, laissant apparaître le Beretta niché sous son aisselle gauche. Flint décida de jouer la carte de l'amabilité et désigna un fauteuil de la main.

— Désolé d'avoir réagi ainsi, dit-il. C'est juste que je ne vous attendais pas. Je vous en prie, asseyez-vous.

— Je reste debout.

— Monsieur... ? Écoutez, il est inutile de s'énervier. Si un de mes clients est mécontent, je tiens à lui donner satisfaction. Vous venez de loin. Asseyons-nous et discutons-en comme des businessmen.

— Si tu me dis encore une fois de m'asseoir, je te fais sauter les

chicots et je les rapporte à Chicago dans une putain de boîte à cigares.

Le courtier pâlit légèrement.

— Ils sont furax, à Chicago. En examinant nos placements en Bourse, nos comptables ont découvert des choses inquiétantes. Nous possédons une grosse part de Garrison Industries. Huit pour cent, d'après nos spécialistes. Ça représente un paquet de fric. On a appris que c'était toi qui avais acheté les actions. Jusque-là, pas de souci. Mais ensuite, on s'est aperçu qu'en réalité, une partie de ces actions était destinée à ce fumier de Chiun.

Flint hocha lentement la tête.

— D'accord, c'est ton boulot. Sauf que tu achètes des titres pour le compte de notre concurrent, dit Bolan en insistant sur le dernier mot.

— Mais si j'en achète pour lui, se défendit le courtier, les cours grimpent pour tout le monde, y compris vous. C'est une bonne chose.

— T'es vraiment pitoyable, répliqua le Guerrier. On n'achète pas autant d'actions sans raison. Tu le sais aussi bien que moi. Alors, explique-moi pourquoi.

Flint remua les lèvres un instant, sans produire le moindre son. Puis il écarquilla les yeux en voyant Bolan empoigner le Beretta 93-R.

— Je ne peux rien vous dire, finit-il par articuler. Comprenez mon embarras. Je suis tenu de respecter le secret bancaire.

L'Exécuteur le fusilla du regard.

— T'es cinglé ou quoi ? Ton seul embarras, c'est que la Famille Vallachi m'a envoyé ici pour te cuisiner ou te faire la peau. Et je sens que ça va être les deux.

— Mais je leur ai fait gagner des millions pendant des années, protesta Flint.

— Le pognon, c'est bien. La loyauté, c'est mieux, grogna Bolan. T'as pas l'air de comprendre. On a déjà eu des embrouilles avec Chiun. Ce rat a essayé d'empiéter sur notre territoire à Chicago et Miami. Il s'est mis à inonder le marché de CD, DVD et logiciels piratés. Mon boss a piqué une crise. Alors, ne me parle pas de fric. Tu nous as fait gagner que dalle si tu turbines pour ce bâtard.

Il braqua le Beretta sur Flint. Le visage en sueur, celui-ci s'essuya le front d'une main et glissa l'autre dans la poche de sa chemise. Il en sortit un stylo plaqué or.

Le Guerrier fit un pas en avant et, avec sa main armée, assena un grand coup dans la mâchoire du courtier. Flint glapit en crachant un jet de sang tandis que Bolan pressait le canon du Beretta contre sa tempe.

— Lâche ça ! grommela-t-il.

Le stylo tomba sur la moquette. Dans un réflexe de défense, le financier porta les deux mains au visage. Bolan s'agenouilla pour ramasser l'objet. Il se redressa, étudia un instant le stylo et s'esclaffa :

— Un calibre .22 ? Tu l'as piqué à ta gonze ? Tu crois vraiment que ça m'aurait arrêté ?

— Je n'avais pas vu que c'était ce stylo-là, gémit l'autre, la bouche en sang.

Le Guerrier secoua la tête en feignant une grimace de dégoût et rangea le Beretta dans son boudier. Il tendit à Flint un mouchoir de soie noire. Ce dernier hésita quelques secondes, puis saisit le morceau de tissu et le pressa contre sa bouche tuméfiée.

— Maintenant, parle ! ordonna Bolan.

La joue gauche enflée, Flint expliqua d'une voix chevrotante :

— Chiun ne cesse d'acquérir des parts de l'entreprise dans le but d'obtenir la majorité de contrôle au conseil d'administration. Pour ce faire, il passe par des sociétés prête-noms. À terme, il aura assez de parts pour prendre les rênes de Garrison.

— À terme ?

— Il y est presque, répondit Flint en haussant les épaules. Plus que quelques semaines. Il fait pression sur les porteurs de titres pour qu'ils vendent.

— Admettons que ce soit vrai, grogna l'Exécuteur. C'est une entreprise qui pèse des milliards de dollars. Où est-ce que notre ami trouve le fric pour s'embarquer dans des deals pareils ?

Flint cracha un peu de sang dans le carré de soie et le replia soigneusement.

— Il a des appuis, dit-il, plusieurs investisseurs dans la communauté chinoise. Et également en Corée du Nord.

— D'autres gangs ?

Le courtier secoua la tête.

— Le gouvernement.

— Ça remonte jusqu'au sommet de l'État ?

— Non. Il s'agit d'un groupe de hauts gradés du Renseignement chinois. Ils n'apprécient pas la politique de Pékin et veulent changer les choses de l'intérieur.

— Comment ça ?

— En accédant aux dernières technologies. Ils veulent imiter l'Inde, qu'ils voient s'équiper d'armes de plus en plus sophistiquées. Cela leur permettrait de faire jeu égal avec New Delhi. Et ils commencent déjà à en tirer les dividendes.

— Ah ouais ?

— Oui. En tout cas, cela ne tardera pas. Ils possèdent une arme mortelle d'un nouveau type. J'ignore de quoi il s'agit.

— Continue.

— D'après ce que j'ai entendu dire, reprit Flint, ce groupe dispose de grandes quantités d'armes de haute technologie. Les fonds nécessaires proviennent d'activités illégales.

— Lesquelles ?

— Trafic de drogues et d'armes de petit calibre, les combines habituelles.

— Bon, voici l'autre partie de notre marché, dit l'Exécuteur en jetant un petit étui en plastique sur la table basse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le courtier.

— Un CD-Rom. On a appris plein de choses intéressantes en piratant le système informatique de Garrison. C'est l'autre raison de ma visite.

— Je refuse de...

— Nos gars ont étudié les comptes de Bly. Et devine quoi : il a d'autres sources de financement. On dirait bien que le *Justice Department* l'arrose généreusement depuis des mois. Et dans le même temps, ce fumier se fait graisser la patte par l'autre pourriture de Chinois.

— Vous voulez parler de Chiun ?

— Non, je parle d'un autre type qu'on connaissait déjà. Un dénommé Deng. Il fait partie des services de renseignements chinois.

Flint arrêta de se masser la mâchoire.

— C'est impossible, affirma-t-il.

— Pourquoi ?

— Bly déteste Deng.

— Le fric prime sur tout le reste.

— Mais Chiun fait venir de Chine tout l'argent destiné à Bly, après l'avoir blanchi. Il a été clair à ce sujet : tous les fonds passent par lui.

Bolan secoua la tête.

— Regarde ce CD, dit-il. Tout y est noté. Bly a plusieurs comptes sur lesquels Deng lui verse de l'argent. Ça signifie que tous les deux ont une petite combine, et on se demande bien ce que c'est. Pourquoi est-ce que Deng lui graisse la patte ?

— Ça n'a aucun sens, protesta Flint.

— Et alors ?

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

— Plusieurs raisons. Primo, si nos comptables ont levé le lièvre, d'autres peuvent le faire aussi. Ce qui signifie que vous nous exposez à d'éventuelles poursuites légales. Secundo, on a du pognon investi dans cette affaire. S'il part en fumée à cause de ces histoires de barbouzes, ça va chauffer pour ton matricule.

— Mais...

— Boucle-la ! coupa Bolan. Tertio, je veux que tu transmettes un message.

— Un message ?

— Dis à Chiun qu'il va avoir de mes nouvelles. Il ne saura ni ou ni quand, mais il aura de mes nouvelles. Et ce qu'il entendra ne va pas lui plaire.

CHAPITRE XV

En quittant le ring, après son entraînement, Chiun remarqua qu'un homme était entré dans la salle pour observer le combat. Vêtu d'un complet gris, les bras croisés sur la poitrine, le colonel Chi Pu Deng lançait des regards noirs à son cadet.

Chiun s'assit sur un banc où deux jeunes Chinoises l'attendaient. La première lui donna une serviette qu'il se passa sur le torse pour éponger la transpiration. Puis il prit la chemise propre que lui tendait l'autre jeune femme, sans lui accorder la moindre attention.

— C'est comme ça que tu occupes tes journées ? grogna Deng. Tu danses sur un ring et tu claques ton argent en putes, en festins et en cigares d'importation ?

— Oui, dit Chiun avant d'enfiler sa chemise.

— Tu es répugnant. Frivole et répugnant.

— C'est sûrement ce que tu te dis chaque fois que je t'envoie une fille, à ta demande, pour qu'elle satisfasse tes désirs.

Les joues rouges de colère, le colonel répliqua :

— Je viens voir où tu en es. Tu dois me tenir au courant des progrès de l'opération.

Chiun fit volte-face et planta ses yeux dans ceux de Deng.

— Je dois ?

Deng soutint son regard sans ciller.

— Oui, tu as très bien entendu ! s'écria-t-il.

— Nous sommes associés uniquement pour des raisons pratiques. Je ne reçois d'ordres de personne.

— Tu travailles pour nous, les services de renseignements chinois.

— Quand ça m'arrange, renvoya Chiun.

Le colonel avait maintenant du mal à contenir sa rage.

— Tu dois penser à ton pays, dit-il, les mâchoires serrées. Nous avons financé toute l'opération.

— Oui, vous l'avez financée. Grâce à une caisse noire alimentée par la vente de missiles et de roquettes au Hezbollah, et

accessoirement aux Talibans. Tout ça à l'insu du gouvernement, si ma mémoire est bonne. À ton avis, qu'est-ce que Pékin va penser de ce genre de transactions ?

— Tu ne diras rien à personne, lâcha Deng d'un ton menaçant.

— Tu crois ça ? Il y a une belle récompense à la clé quand on tue un traître à la patrie.

— Je ne suis pas un traître.

Chiun haussa les épaules.

— Et alors ? Peu importe ce que toi ou moi pensons. Pékin verra d'un très mauvais œil tes activités clandestines.

— Pourquoi chercher à se nuire mutuellement ? demanda le colonel. On a assez de soucis comme ça. Tu es sûr que Bly travaille toujours pour nous ?

— Certain.

— On peut lui faire confiance ?

— Tant qu'il touche son fric, il tiendra ses engagements.

Deng se mit à faire les cent pas dans la salle.

— La loyauté ne se monnaie pas à coups de dollars, maugréa-t-il.

— Tu sais quelque chose que j'ignore ?

Le colonel secoua la tête. Il énonçait simplement un fait. Un homme qui trahit son pays pour de l'argent n'a pas d'honneur. Et un homme sans honneur fait un mauvais associé.

Chiun alluma une cigarette, un de ses rares vices, et ressentit aussitôt l'agréable flash de nicotine.

— On en a déjà parlé, dit-il. Bly a trop à perdre à nous trahir. Il suffit que je dise un mot pour que le monde s'écroule autour de lui.

— C'est ce que tu crois.

Chiun sentit la rage lui tordre l'estomac.

— Explique-toi ! aboya-t-il.

— Ne fais confiance à personne. C'est tout ce que je veux dire. Tu as vu ce que ces véhicules sont capables de faire. En quelques secondes, ils te transforment un homme en un tas de chair carbonisée. Si jamais on utilisait cette arme contre des soldats américains...

— Tu vas un peu vite en besogne, affirma le caïd.

— C'est pour aller vite que je te paie. Voilà pourquoi je veux cette technologie. Je le fais pour notre pays. Les Américains débarquent ici avec leurs capitaux, construisent des usines et créent des emplois qui attirent nos compatriotes. Dis-moi ce qu'il adviendra de notre pays quand les ouvriers auront de plus en plus d'argent ? Quand ils se

feront construire des maisons ? Comment maintenir l'ordre si les gens travaillent pour eux-mêmes et non pour l'État ?

Le colonel agita vigoureusement l'index et poursuivit :

— L'Amérique corrompra bientôt tout le pays avec ses dollars. Et nos leaders – des hommes aux côtés desquels j'ai combattu – laissent faire sans sourciller. Je veux que nous prenions cette technologie et cette entreprise aux Américains. Qu'ils sachent qu'on peut les griller comme de la viande au barbecue. Je veux qu'ils connaissent la peur, qu'ils sachent que nous restons une puissance avec laquelle il faut compter.

Sans interrompre son monologue, il se retourna pour se servir un autre verre.

— Je ne les laisserai pas détruire tout ça. Je m'emparerai de la technologie de Garrison et je la vendrai à la Corée du Nord ou à l'Iran. Ou peut-être aux Chiites d'Irak.

Son verre plein à la main, Deng arpentait la pièce comme un fauve en cage.

Agacé, Chiun demanda :

— Tu fais donc ça uniquement dans l'intérêt de la nation ? Par altruisme ? Tu n'es aucunement motivé par la possibilité de gagner des centaines de millions de dollars. Bravo. Tu as toute mon admiration.

Le colonel trotta vers lui, grimaçant de colère.

— Je gaspille ma salive avec toi, Chiun.

— Non, tu gaspilles mon temps. Revenons-en à notre sujet. Est-ce que tu m'as trouvé une usine pour la production à la chaîne de cette saloperie ?

— Oui, je l'ai trouvée.

— Parfait. Dans ce cas, on n'a plus rien à se dire. Mes hommes vont te raccompagner. Je suis sûr que tu as des détails à régler.

Le colonel posa son verre sur le bar.

— Tu as intérêt à te procurer les plans de Firestorm, dit-il en hochant la tête. Sinon, on n'aura pas du tout la même conversation la prochaine fois.

CHAPITRE XVI

— On a touché le jackpot, annonça Kurtzman.

Il faisait défiler les pages sur l'écran afin d'examiner le contenu de la clé USB que Maria Serrano avait remise à Bolan.

Brognola, debout derrière lui, tentait de déchiffrer les tableaux qui s'inscrivaient sur le moniteur.

— Explique-moi de quoi il s'agit, ou alors ralentis, maugréa le grand Fédéral.

— Désolé, patron. Ce sont des numéros de comptes bancaires, des ordres de virement et des bilans comptables des différentes sociétés-écrans de Bly. Il va me falloir un peu de temps pour trier tout ça.

Brognola acquiesça.

— Excellent, dit-il. Tâche de démêler ce que tu peux. Je veux savoir qui paie qui. Tu crois pouvoir établir un schéma de l'organisation du système ?

— C'est comme si c'était fait, répondit l'informaticien. On peut faire en sorte que le Trésor saisisse jusqu'au dernier centime de cette pourriture de traître.

— Très bien. Prépare-moi ça. Mais motus tant qu'on n'a pas décidé comment exploiter ces infos.

— Pourquoi ? demanda Kurtzman.

— Je veux surveiller leurs activités, expliqua le grand Fédéral. Maintenant qu'on sait ce qu'ils manigancent, il n'y a pas d'urgence à saisir l'argent. Ni à interrompre leurs transactions boursières, d'ailleurs. Plus on sera agressifs, plus ils se montreront discrets. Striker est sur le terrain. S'il nous dit de saisir, on saisit. Sinon, on attend d'en savoir plus. Je ne veux pas les effaroucher.

Flint tenait son trousseau de clés d'une main tremblante. Au bout de quelques secondes, il trouva le bon sésame, le serra nerveusement entre le pouce et l'index et s'agenouilla devant son bureau. Après deux essais infructueux, il parvint enfin à introduire la clé dans la serrure et ouvrit le tiroir. Il en retira un téléphone satellitaire qu'il posa sur le

bureau. Pendant qu'il allumait l'appareil, son esprit répéta à toute allure la conversation qu'il allait avoir avec Chiun.

Oui, il avait parlé avec le mafioso. Non, il ne lui avait livré aucune information sensible. Oui, l'homme lui avait demandé de transmettre un message directement à Chiun.

Le chef de triade répondit au bout de plusieurs sonneries.

— J'écoute.

— J'ai eu de la visite, commença Flint.

— Ah oui ?

— L'homme avait un message.

— Lequel ?

— Ils savent ce qui se passe avec Garrison Industries.

Quelques secondes de silence.

— Vous avez entendu ce que...

— Oui, j'ai entendu, coupa Chiun.

— Il dit que les Familles de New York et de Chicago ont découvert ce que nous faisons, et que si nous continuons, je le cite : « Les portes de l'enfer s'ouvriront devant vous. »

Chiun éclata de rire.

— Très dramatique, ironisa-t-il. Je devrais peut-être raccrocher tout de suite.

— Vous trouvez ça drôle ?

— L'idée que je puisse tout plaquer simplement parce que la mafia américaine l'ordonne ? Oui, je trouve ça hilarant. Il a dit autre chose ?

Flint expira profondément, le temps de choisir ses mots.

— Il semble que M. Bly n'a pas été franc avec nous.

— Expliquez-vous.

— Apparemment, vous n'êtes pas le seul à alimenter son compte bancaire. On dirait bien que notre ami le colonel joue double jeu. D'après ce messenger, Deng aussi envoie de l'argent à Bly.

— Il peut le prouver ?

— Il m'a laissé des documents.

— Faites-les-moi parvenir au plus vite, conclut Chiun.

Lee, le frère cadet de Chiun, était doué d'une grande intelligence, un fait que le triadiste ne reconnaissait que rarement, avec un mélange de fierté et d'envie. Quand Chiun avait appris que Xhiung Cho l'avait lâchement spolié et trahi, il avait ressenti de la colère, mais

aussi de la honte. Perdre de l'argent était certes douloureux, mais passer pour un homme faillible et crédule lui était carrément insupportable. C'était une erreur que son père n'aurait pas tolérée.

Raison pour laquelle il avait tué la femme de Cho plutôt que le voleur lui-même. Après cette punition pour l'exemple, ses hommes n'oseraient même pas évoquer l'incident, et encore moins envisager de commettre à leur tour une telle infamie.

Chiun s'était juré de ne jamais compter sur quelqu'un d'extérieur à la famille pour protéger son bien le plus précieux, à savoir sa réputation. Lee le surdoué avait décroché son diplôme de l'Université de Cambridge à l'âge de vingt ans. Il possédait à la fois les compétences d'un expert en comptabilité légale et d'un programmeur de la N.S.A.

Toutes ces qualités étaient évidemment fort appréciables, mais sa loyauté envers son frère aîné comptait tout autant. Lee se serait coupé un bras plutôt que de voler quoi que ce soit à Chiun.

Comme à son habitude, le jeune prodige était assis à son bureau, des petites lunettes rondes calées sur le bout du nez. Concentré sur sa tâche, il ne prit pas la peine de lever les yeux de son écran quand son frère entra. Il le salua d'un simple hochement de tête.

— Lee... Tu peux accéder aux comptes de Bly, n'est-ce pas ?

— Tu as les numéros ?

Chiun opina.

— Pose-les ici, dit Lee en montrant un coin dégagé sur son bureau. Donne-moi une heure.

— Tu en es sûr ? demanda Chiun une heure plus tard.

— Absolument certain, répondit Lee.

Il pointa le menton vers l'épais listing posé sur le bureau.

— Jette un coup d'œil, si tu veux, ajouta l'informaticien. Chiun étudia la première feuille de la pile, vit qu'elle était remplie de chiffres et secoua la tête.

— Je te crois sur parole.

Son jeune frère sourit. Chiun posa sa tasse de thé au jasmin sur le plan de travail, puis :

— Fais-moi un rapide topo.

— Ton ami Bly mange à tous les râteliers, assena Lee.

— À ton avis, qui lui verse du fric ?

— Les Renseignements chinois.

— Quoi ?

Lee croisa les bras sur la poitrine et gratifia son frère d'un large sourire.

— C'est ton ami le colonel Deng qui lui envoie cet argent. Cela fait six mois qu'il effectue régulièrement des versements à son nom par le biais d'une société d'import-export montée il y a plusieurs années au Brésil par notre gouvernement. D'après ce que j'ai compris, nos services de renseignements ont créé cette société afin de vendre des composants d'armes nucléaires à d'autres nations. L'entreprise vend, entre autres, des aimants et des tubes de centrifugeuses au Pakistan, à l'Iran et au Venezuela, pour ne citer qu'eux. Au fil des ans, ce commerce a rapporté un joli pactole au gouvernement chinois. Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— J'ai mon idée, répliqua Chiun.

CHAPITRE XVII

Un Hummer gris métallisé s'immobilisa devant la petite librairie, aussitôt imité par un autre, un modèle rallongé, cette fois, et muni de vitres teintées. Assis dans une fourgonnette garée à une centaine de mètres de là, l'Exécuteur observa l'arrivée des deux véhicules dans la nuit tiède de Ciudad del Este. Les portières du premier tout-terrain s'ouvrirent et une équipe de flingueurs en descendit. L'un d'eux tenait un fusil à pompe bien en vue. Il courut jusqu'à la limousine, se posta côté conducteur et jeta un regard circulaire dans la rue. Le reste du groupe se déploya autour du Hummer rallongé.

Les portes arrière du véhicule s'ouvrirent pour laisser sortir d'autres gâchettes, suivies de la cible de Bolan.

Joe Fong, un lieutenant du gang des « briseurs de jambes » de Chiun, avait gravi suffisamment d'échelons pour avoir le droit de s'entourer lui aussi de sa propre bande de gorilles. Bolan devait cette précieuse information à Cho. Au cours des dernières heures, l'ancien comptable avait raconté tout ce qu'il savait sur l'organisation de Chiun à deux agents du F.B.I. Ceux-ci avaient fait remonter l'information, qui était parvenue à Brognola, lequel avait aussitôt briefé Bolan.

Le Guerrier savait que c'était soir de collecte pour Chiun, une tâche qu'il déléguait à ses lieutenants.

Les gangs étant légion à Cuidad del Este, le Chinois maintenait sa suprématie territoriale en envoyant ses hommes les plus gradés collecter l'argent du racket.

Fong marcha d'un pas décidé vers la petite boutique. Au moment où la troupe s'engouffra dans la librairie, Bolan se glissa à l'arrière de la fourgonnette. Il prit un gros sac marin en bandoulière, ouvrit la portière latérale et sauta sur le trottoir.

Le garde armé d'un fusil à pompe était resté posté à l'extérieur. Quand Bolan ne fut plus qu'à quelques mètres de lui, le pourri fit volte-face, le museau de son shotgun sondant l'obscurité à la recherche d'une cible.

Le Beretta à réducteur de son cracha trois ogives de 9 mm qui se logèrent dans le nez et le front de son adversaire. Le garde recula en

vacillant, puis tomba à genoux. Le fusil glissa entre ses doigts sans vie et il s'écala face contre terre sur le macadam.

Bolan fit quelques pas en arrière jusqu'à la limousine et s'accroupit près de l'imposant pare-chocs. Il passa les mains sous le châssis et fixa un pain de C-4 muni d'un détonateur. À peine avait-il regagné le trottoir que le mobile de la sentinelle se mit à sonner.

Il jura entre ses dents. Dès qu'ils réaliseraient que leur gars était hors circuit, une horde de pourris lui tomberait dessus. Il empoigna son second Beretta et se dirigea vers sa cible.

Au même instant, un des hommes de Fong sortit de la boutique et s'engagea sur le trottoir. Les deux mains serrées sur son pistolet, il marcha en direction de son compagnon qui gisait au sol. Ses yeux se posèrent presque instantanément sur Bolan. Une flamme rouge jaillit du canon de son arme, mais, tirée trop vite, elle rata le Guerrier dans un miaulement aigu. Celui-ci ne perdit pas de temps à ajuster son tir. Les rafales des deux Beretta touchèrent l'homme à l'abdomen et il s'écroula sur le trottoir. Un deuxième flingueur apparut dans l'encadrement de la porte, repéra l'Exécuteur et ouvrit le feu au hasard. Bolan fit tonner ses pistolets. Des rafales de trois bombardèrent la position de son adversaire, obligeant celui-ci à s'aplatir sur le sol.

Le Guerrier courut vers l'allée la plus proche pour se mettre à l'abri. D'autres coups de feu claquèrent dans la rue, probablement tirés par le flingueur qui avait plongé à terre.

L'Exécuteur rengaina un de ses Beretta et tira de sa poche un petit détonateur noir. Il actionna l'interrupteur d'une pression du pouce. Un coup de tonnerre éclata, suivi du fracas métallique des tôles vrillées par les flammes et le souffle. L'explosion provoqua un geyser de feu qui, l'espace d'une seconde, illumina tout le périmètre.

L'extrémité de l'allée donnait sur une sorte de voie de service parallèle à la rue qu'il venait de quitter. Deux ombres apparurent sur le pavé et grandirent à mesure qu'elles se rapprochaient de sa position.

Bolan stoppa au bout de l'allée et sortit une grenade flash de son sac marin. Il dégoupilla l'engin avec les dents et le lança en direction de la rue tout en se détournant et en fermant les yeux.

La grenade émit un bang assourdissant dans un éclair de lumière blanche. Quand les derniers échos se furent estompés, il marcha prudemment jusqu'à l'intersection et vit les pourris tituber comme des pantins, armés mais désorientés. Les Beretta redonnèrent de la voix pour envoyer les deux hommes ad patres.

Bolan rechargea et s'éloigna d'un pas nonchalant.

Joe Fong sursauta et grinça des dents en entendant les premières explosions retentir dans la rue. Il sauta par-dessus le comptoir de la boutique et s'accroupit.

Une demi-seconde plus tard, le souffle de l'explosion, mêlé de lambeaux d'acier, pulvérisa les larges vitres de la devanture et projeta une pluie de verre à l'intérieur.

Plusieurs cris parvinrent simultanément aux oreilles de Fong. Il fut saisi d'une rage meurtrière. Qui osait s'en prendre à lui ? Quand la fureur des explosions cessa, il se releva lentement et jeta un coup d'œil dans la pièce.

Le sol était jonché de livres éventrés. Des centaines de pages virevoltaient dans l'air saturé de poussière et de fumée âcre. Le souffle avait répandu des débris de verre dans toute la boutique. Le lieutenant de Chiun repéra un de ses hommes étendu sur le dos, à quelques mètres de lui, un long morceau de verre planté dans l'œil. Le souffle court, le blessé leva un regard suppliant sur son chef.

Les pensées de Fong étaient déjà ailleurs quand il braqua son arme sur l'homme à terre. Son pistolet claqua une fois et un trou rouge apparut sur le front du moribond.

Le Chinois passa en revue le reste de ses hommes, qui commençaient péniblement à se relever.

— Prenez par là ! leur lança-t-il en désignant la porte de derrière.

— Et la porte d'entrée ? demanda un de ses sbires.

— Je m'en occupe. Magnez-vous, bordel !

Tandis que ses hommes se ruaient vers le fond de la boutique, Fong traversa la pièce sans prêter attention aux débris de verre qui grinçaient sous ses semelles. Il sortit un téléphone mobile de la poche de sa veste, composa le numéro de Chiun et attendit.

— Oui, répondit le chef de triade.

— On a un problème, annonça Fong avant de lui résumer la situation en quelques mots.

Chiun se contenta de l'écouter. Après quelques secondes d'un silence pesant, il demanda :

— Il te reste combien d'hommes ?

— Trois.

Tout en parlant, Fong s'était approché de la devanture. Il risqua un œil par la vitrine brisée et constata l'étendue du carnage à l'extérieur. Il aperçut la sentinelle gisant sur le trottoir et haussa les épaules. Mais quand il vit la limousine encore fumante renversée sur le côté, il sentit une colère sourde monter en lui.

— Trouve les coupables et supprime-les, ordonna Chiun. Tout de

suite !

— J'ai besoin de renforts, protesta Fong d'une voix tendue.

— Tu auras tes renforts, cracha le caïd. D'ici là, ferme ta gueule et fais ton boulot. Attrape-moi ces fumiers et liquide-les. Je n'accepterai aucune putain d'excuse !

La ligne fut brusquement coupée.

— « Fais ton boulot, grommela Fong. Il en a de bonnes ! »

Bien qu'il ne perçût aucun bruit, il sentit soudain un picotement dans la nuque. Il pivota sur lui-même, arme au poing.

Personne.

Juste une porte donnant sur une remise. En franchissant le seuil, il perçut un mouvement. Trop tard. Le poing qui s'écrasa contre sa mâchoire faillit lui désarticuler le cou. Son corps suivit le mouvement de rotation de sa tête et son agresseur lui assena un autre coup dans les reins. Il tomba à genoux, le souffle coupé.

Sonné, il distingua vaguement une haute silhouette qui se dressait au-dessus de lui. L'homme lui arracha son pistolet des mains, puis saisit l'arme cachée dans son holster de cheville. Avant qu'il ait le temps de reprendre son souffle, Fong se retrouva avec une cagoule noire sur la tête et les mains solidement liées dans le dos.

L'homme l'empoigna par le col et le releva sans ménagement.

Quand il reprit son équilibre, il se sentit poussé en avant et amorça quelques pas mal assurés.

— Le bus va démarrer, déclara l'inconnu.

Vingt minutes plus tard, Bolan descendit du véhicule et claqua la portière. Il fit le tour de la fourgonnette, ouvrit la porte passager et tira violemment sur la veste de Fong pour le faire sortir.

— Terminus, grogna-t-il. Tout le monde descend.

Le pourri obéit sans protester.

Bolan le guida jusqu'à un entrepôt. Il ouvrit les portes coulissantes, poussa son otage à l'intérieur et referma derrière eux. L'intérieur du bâtiment était sombre. Une ampoule nue traçait sur le sol un petit cercle de lumière jaune dans l'obscurité oppressante.

Quand ils furent au milieu du cercle, le Guerrier ordonna à Fong de s'arrêter. D'un petit coup de pied derrière le genou, il obligea le gangster à s'agenouiller, puis le laissa mariner quelques instants en silence. Fong se mit à respirer bruyamment sous la cagoule.

— Détends-toi, fit Bolan. Ton heure n'est pas encore venue.

Le triadiste mit quelques secondes à comprendre le sens de ses

paroles. Au bout d'une minute, sa respiration saccadée commença à se ralentir.

— S'il ne tenait qu'à moi, reprit l'Exécuteur, je t'aurais tué dès que je t'ai vu. Mais je ne suis pas venu ici pour ça. Je veux que tu transmettes un message à Chiun. Tu m'entends ?

Le Chinois acquiesça.

— Tu lui diras que Bly joue double jeu dans sa petite combine. Aux dernières nouvelles, il devait nous aider à racheter les parts de Garrison Industries. Et maintenant, on apprend que ce sac à merde collabore aussi avec vous. Il est temps que votre bande de fils de pute ouvre les yeux et fasse marche arrière.

Grimaldi, qui avait assisté à toute la scène en coulisse, sortit de la pénombre. Il tendit à Bolan une mallette en aluminium, puis disparut. Le Guerrier posa l'attaché-case près de Fong, sortit des clés de sa poche et les jeta sur la dalle en ciment, entre son prisonnier et la mallette.

— Le deal est le suivant, poursuivit-il. J'ai posé une mallette remplie de dollars à côté de toi. Je te laisse aussi les clés d'une Mercedes. Prends cette valise, ainsi que les deux autres qui sont dans le coffre, et apporte le tout à Chiun. Donne-lui le fric et la bagnole, avec nos compliments. Dis-lui de considérer ça comme un dédommagement.

— Un dédommagement ? s'étonna Fong. Pour quoi ?

— Je vais causer un paquet de dégâts à son petit business. Mais je ne veux pas qu'il m'en tienne rigueur.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de l'entrepôt.

— Explique-moi encore une fois pourquoi c'est une bonne idée, s'enquit Grimaldi.

Bolan opina. Une main sur le volant, il jetait de temps en temps un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Je veux juste qu'ils gambergent un peu, répondit l'Exécuteur. Jusqu'ici, ils pouvaient se concentrer sur la façon de contrer mes attaques ou d'introduire secrètement Firestorm en Chine. Mais à présent, ils ont un autre problème sur les bras. Et ça ne peut que jouer en ma faveur. Vu la situation, j'ai tout intérêt à ce qu'ils se battent entre eux. Plus je créerai de conflits internes, plus il nous sera facile d'éclaircir leurs rangs.

Jack hocha lentement la tête.

— Mais pourquoi leur donner le fric et la voiture ?

— Ça leur fait un autre sujet de gamberge, dit Bolan. Je veux les foutre en rogne, mais je veux aussi influencer leur raisonnement. Sinon, Chiun se sentirait insulté. Comme si on pouvait l'acheter avec quelques millions de dollars et une voiture ! Il accusera Bly de les avoir mis dans ce pétrin.

— T'es drôlement futé, commenta Grimaldi. Et sournois.

— Prends-en de la graine, répliqua Bolan en hochant la tête.

CHAPITRE XVIII

Fong entra dans la pièce, flanqué de deux gardes du corps de Chiun. Le chef de la triade était assis à une table en compagnie de son frère et d'une belle Asiatique en tailleur bleu marine.

Chiun lança un regard à son frère et à la jeune femme, puis :

— Barrez-vous.

Son frère lui adressa un juron mais se leva quand même. Il rassembla ses documents et quitta la pièce. La jeune femme se leva à son tour, ferma son ordinateur portable et le glissa dans une housse en Nylon noir avant de sortir.

Chiun fit pivoter sa chaise de manière à faire face à son lieutenant.

Fong resta debout sans mot dire pendant quelques secondes, attendant visiblement que son patron prenne la parole. Finalement, il se décida à rompre le silence.

— Il m'a relâché, déclara-t-il. Je prendrais bien un verre, bordel !

Chiun désigna le bar du doigt. Fong traversa la pièce et se servit un cocktail.

— Qui t'a relâché ? demanda le chef de triade.

— Le type qui a détruit mon équipe. Il a tué tout le monde, sauf moi.

— Veinard.

Fong fit volte-face et fixa son patron avec des yeux brillant de colère.

— Qu'est-ce que tu insinues ? Que je suis de mèche avec ce sac à merde ? J'ai perdu tous mes gars, j'ai failli y passer moi-même. Et tu te figures que je t'ai doublé ?

— Tu es toujours vivant, non ? Je suis obligé de me poser des questions. Et le fait que tu t'amènes dans une Mercedes bourrée de fric n'arrange rien.

Le rescapé saisit son verre, fit quelques pas vers Chiun, puis s'arrêta. Il lampa une grande rasade d'alcool et s'affala dans un

fauteuil.

— Toi et moi, on n'a pas de problème, assura Fong.

— Explique-toi.

— Ton problème, c'est Bly. Il nous a monté une arnaque.

Chiun se redressa sur son siège.

— Quel genre d'arnaque ?

Vêtu d'un costume de marque, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil, Ali Salem se fraya un chemin à travers la foule compacte du night-club. Ses gardes du corps, deux devant et deux derrière, formaient un carré autour de lui. Dissimulé sous sa veste, il portait à la ceinture un pistolet Glock calibre .40, ainsi que deux chargeurs supplémentaires dans la poche gauche de son pantalon.

Tout à coup, ses hommes resserrèrent les rangs autour de lui. Cette tension soudaine lui rappela qu'il avait une main menottée à la poignée d'un attaché-case en cuir noir. Il suivit le regard de ses gorilles et repéra le danger. Deux hommes, l'un en costume, l'autre en pantalon kaki et chemise sombre, fendaient la foule en direction des tables sans se donner la peine d'être discrets. Un des quatre gardes lança un bref regard à Salem, lequel hocha la tête. L'un des inconnus tenait sa veste pliée sur son avant-bras. Le vêtement cachait son estomac et ses mains. Il était donc impossible de voir s'il était armé ou non.

Salem sentit la sueur perler sur la paume de sa main et serra un peu plus fort la poignée de la mallette. Ses lèvres pincées étaient sèches.

Bien qu'il fût de nationalité libanaise, Salem travaillait depuis des années comme passeur pour les services de renseignements iraniens. Ce soir-là, la cargaison était des diamants bruts achetés au Sierra Leone par des membres du Hezbollah. Sa mission consistait à échanger les pierres contre des espèces, puis à livrer l'argent à ses frères islamistes.

Quand les deux hommes furent à quelques mètres de Salem et de son groupe, ils changèrent de direction. Tout en discutant avec animation, ils s'approchèrent d'une table occupée par deux jeunes femmes et prirent place à côté d'elles.

Le Libanais et ses gorilles grimpèrent l'escalier qui menait à la mezzanine et se dirigèrent vers une porte gardée par deux des sbires de Chiun. L'un d'eux guida Salem jusqu'à un scanner rétinien. Le passeur plaça son œil devant l'appareil, attendit quelques secondes, puis entendit claquer le loquet de la porte.

La sentinelle lui fit signe d'entrer. Salem laissa ses hommes à l'extérieur et poussa la porte. Il entra dans un bureau luxueusement meublé. En plus de la femme avec laquelle il avait rendez-vous, deux autres triadistes l'attendaient. Un jeune type longiligne, vêtu d'un complet bleu très classique, était assis devant un secrétaire, un ordinateur portable à portée de main.

La jeune femme, cheveux noirs émaillés de mèches blondes, prit Salem par le coude et le guida jusqu'à une chaise.

— Ici, fit-elle laconiquement.

Le Libanais s'assit et posa la mallette sur ses genoux, serrures tournées vers l'extérieur. Elle s'agenouilla à côté de lui, lui adressa un sourire rassurant et se mit au travail.

Les sourcils froncés, elle fit tourner les molettes de la serrure à combinaison avec son ongle laqué de rouge. La serrure était directement reliée à un pain de C-4. La jeune femme devait non seulement afficher les bons numéros, mais aussi les faire apparaître dans un ordre préétabli. Faute de quoi, l'attaché-case exploserait, tuant toutes les personnes présentes dans la pièce.

La fille sélectionna le dernier numéro. Salem retint son souffle quand elle actionna simultanément les deux loquets et ouvrit la mallette. Puis, voyant que rien ne se passait, il poussa un long soupir de soulagement.

Elle tira une petite clé de la poche de son jean et ouvrit le bracelet métallique qui enserrait le poignet du passeur. Elle tendit ensuite la mallette à un homme en complet gris. Celui-ci prit la précieuse cargaison à deux mains et la posa délicatement sur une chaise.

Il sortit de l'attaché-case un sac en velours noir, puis en versa le contenu sur une table toute proche. Satisfait de son inspection, il se tourna vers l'homme à l'ordinateur et lui fit un bref signe de tête.

L'homme au complet bleu acquiesça et se mit à pianoter à toute allure sur le clavier. Il transféra deux millions de dollars sur le compte de Salem et douze autres millions sur les comptes d'une dizaine de sociétés-écrans gérées par le Hezbollah.

Salem poussait un soupir de soulagement quand le cauchemar commença.

La mine sévère, Bolan traversa la boîte de nuit en pensant à la phase suivante des opérations. Il passa près de trois jeunes femmes attroupées autour d'un distributeur de cigarettes. Serrées l'une contre l'autre, il leur fallait crier pour s'entendre au milieu du brouhaha.

Le téléphone mobile de l'Exécuteur vibra dans sa poche.

Il le porta à son oreille droite et se boucha l'autre avec l'index de manière à entendre son correspondant.

— Je t'écoute.

— Ils sont montés il y a une dizaine de minutes, annonça Grimaldi. Si notre tuyau est bon, ils ont dû procéder à l'échange. On n'a plus qu'à ramasser le tout et à se tirer.

— J'ai compté cinq hommes, dit Bolan.

— Oui, ils sont bien cinq. Salem et ses quatre gorilles. Et il y a au moins deux autres gus à Chiun dans la mezzanine. J'ai pris des photos avec mon mobile, je te les envoie.

— Très bien, répondit le Guerrier. Dès que je grimpe les marches, tu sais ce que tu as à faire.

Il fit quelques détours avant d'arriver à l'escalier. En montant les premières marches, il étudia les clichés que Jack lui avait envoyés. Puis il colla le téléphone contre son oreille et se mit à converser avec un correspondant imaginaire. Arrivé à la dernière marche, il tenait le Beretta dans la main droite, discrètement pressé contre sa cuisse.

Six hommes montaient la garde au fond de la mezzanine. Bolan reconnut les deux types photographiés à leur insu par Grimaldi. Les autres constituaient l'escorte de Salem. Comme il se dirigeait vers le bureau, un malabar à la tête rasée vint à sa rencontre.

— Je me fous de ce que je t'ai dit hier soir ! cria Bolan au téléphone. Toi et moi, c'est fini. Ne m'appelle plus !

Il leva les yeux et fit mine de voir le garde pour la première fois. Il le regarda dans les yeux, força une grimace embarrassée et tourna de nouveau son attention vers son téléphone. Le colosse marchait vers lui d'un air furieux.

— Où je suis ? Mais ça ne te regarde pas ! hurla le Guerrier dans le combiné.

Du coin de l'œil, il aperçut une grosse main prête à l'empoigner. Il leva le Beretta en une fraction de seconde et expédia une rafale de trois dans l'estomac de son adversaire. Celui-ci avait une telle force d'inertie que son corps courut encore deux bons mètres avant de s'écrouler définitivement.

Bolan lâcha le téléphone avant même que le garde ait touché le sol. Il ajusta le groupe de flingueurs et tira une autre rafale de 9 mm. Deux hommes tombèrent aussitôt à terre, tandis que deux des gorilles de Salem filaient dans des directions opposées. À présent, l'Exécuteur avait le second Beretta en main. Les deux automatiques crachèrent leurs ogives mortelles et fauchèrent les gardes du corps avant qu'ils n'aient le temps de riposter.

Les sens en alerte, Bolan fit volte-face et aperçut deux des sbires de Chiun qui grimpaient en courant les dernières marches de l'escalier, arme au poing. Pratiquement à l'unisson, ils déclenchèrent un déluge de feu et d'acier et les balles sifflèrent tous azimuts autour du Guerrier. Celui-ci fit un bond de côté et vida le reste de ses chargeurs sur ses assaillants. Puis il se glissa dans l'embrasure de la porte, un abri précaire, rengaina un Beretta et rechargea l'autre.

Le staccato des armes à feu couvrait à présent le vacarme de la *dance music*. Les haut-parleurs continuaient à cracher leurs décibels, mais Bolan savait que la panique n'allait pas tarder à gagner les clients du night-club.

Grimaldi entra en action dès qu'il vit les deux flingueurs chinois grimper les marches pour prendre Mack à revers. Il posa son verre sur la table et se fraya rapidement un chemin dans la foule des danseurs. Il lui fallait atteindre l'escalier avant que les deux pourris ne canardent son ami.

Au moment où le pilote posa le pied sur la première marche, des coups de feu claquèrent à l'étage. Il leva les yeux et vit des flammes de bouche jaunâtres se refléter sur les murs de la mezzanine.

Il grimpa les marches deux par deux, empoigna son Beretta 92-F et déboula en courant sur le palier. Un des deux porte-flingues qu'il avait suivis dans l'escalier sentit sa présence et pivota sur lui-même. Le Beretta tonna deux fois, projetant deux pastilles de 9 mm dans l'abdomen de son adversaire. Le deuxième garde fit un pas sur la droite, puis se tourna vers le pilote. Celui-ci tira encore trois fois. Deux balles transpercèrent la gorge du type et la troisième se logea dans un mur.

En position accroupie, un autre pourri commença à arroser la mezzanine d'une longue rafale tirée de droite à gauche. Jack pivota pour tenter d'ajuster son tir, mais comprit aussitôt qu'il ne s'en sortirait pas.

La tête du tireur explosa dans une brume rougeâtre et son pistolet-mitrailleur se tut. Ses genoux cédèrent sous son poids et il s'écroula comme un pantin désarticulé. La haute silhouette de l'Exécuteur apparut derrière lui, son Beretta encore fumant.

Grimaldi se releva prestement, prit son arme à deux mains et rejoignit son compagnon en quelques enjambées. Pendant ce temps, Bolan claqua un autre chargeur dans son propre pistolet. Il désigna la porte du doigt et fit signe au pilote qu'il entrerait le premier. Jack lui emboîta le pas.

Bolan savait que l'entrée serait un véritable enfer.

Ils devaient enfoncer la porte, se ruer dans la pièce et tuer tout individu armé sans prendre de bastos eux-mêmes. Rien de nouveau.

Grimaldi expédia une demi-douzaine de balles dans la poignée, donna un grand coup de pied dans la porte et fit un bond de côté pour se mettre à couvert. Aussitôt, des coups de feu résonnèrent à l'intérieur et une pluie de projectiles fusa dans le couloir.

Bolan sortit une grenade incapacitante de la poche de sa veste, la dégoupilla et la lança dans le bureau. L'engin explosa en produisant un éclair aveuglant et un souffle dévastateur. La fusillade cessa immédiatement. Progressant en position accroupie, le Guerrier franchit le seuil de la porte. Les deux Beretta tendus à hauteur d'épaule, il jeta un coup d'œil circulaire pour évaluer la situation.

Salem était debout au milieu de la pièce, les mains plaquées sur les oreilles. Une jeune femme armée d'un pistolet se retourna en vacillant, sa main libre pressée contre sa tempe. Elle leva son arme et expédia plusieurs balles en direction de Bolan, mais les projectiles passèrent largement au-dessus de sa tête. Le Beretta cracha une giclée d'acier qui faucha net la belle brune. Elle s'effondra sur la moquette, tandis que son arme glissait à travers la pièce.

L'Exécuteur traversa le bureau à grandes enjambées. Il empoigna Salem par l'épaule, le fit pivoter sur lui-même et le força à poser les mains à plat sur la table. Le Libanais n'opposa aucune résistance quand il lui écarta les jambes d'un coup de pied pour le fouiller. Bolan saisit le pistolet de calibre .40 caché sous la veste du pourri et le coinça dans la ceinture de son pantalon.

Grimaldi avait rassemblé ceux qui respiraient encore et les avait fait s'allonger face contre terre. Le Guerrier couvrit son compagnon pendant que celui-ci les fouillait. Puis il prit Salem par le coude et le poussa dans un fauteuil. Le passeur de diamants lui lança un regard noir, mais s'assit sans broncher.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Lambretta, répondit Bolan.

— Qui ?

Le Guerrier ignora sa question. Il prit un sac en tissu posé sur le bureau, l'ouvrit et fit rouler une pierre grise dans la paume de sa main.

— Pour l'instant, ça ne ressemble pas à grand-chose, déclara-t-il, mais je suppose que ça fera un très beau caillou une fois taillé en Belgique. De quoi compenser en partie les ennuis que ton pote Chiun nous a causés.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, renvoya Salem.

Bolan haussa les épaules.

— Je m'en fous.

Sur ces mots, il saisit le sac et le fourra dans la poche de sa veste.

— Lequel d'entre vous est le petit génie de l'informatique ? interrogea-t-il.

Il attendit quelques secondes. Voyant que les pourris allongés par terre restaient muets, il appuya sur la détente du Beretta. Les 9 mm Parabellum tracèrent une ligne pointillée sur le parquet, à quelques centimètres de leurs têtes. Les hommes tressaillirent tous en même temps. L'un d'eux leva les yeux et montra du doigt un jeune maigrichon.

— Lui ! s'écria-t-il. C'est lui !

Grimaldi agrippa le jeune homme par le bras, le releva avec autorité et le poussa jusqu'à l'ordinateur. Le Guerrier s'approcha du secrétaire, sortit un cran d'arrêt de sa poche de pantalon et en exhiba la lame. Le jeune informaticien ouvrit des yeux ronds et avala sa salive.

— Du calme, dit Bolan.

Il se plaça derrière le jeune type et pressa la paume de sa main libre entre ses omoplates. Puis il glissa la lame entre les poignets de l'homme et les menottes en plastique et tira d'un coup sec. Les menottes tombèrent sur le plancher.

L'Exécuteur pointa son couteau vers l'ordinateur.

— Mains sur le clavier, ordonna-t-il.

Le jeune homme obéit docilement.

Bolan tira une feuille de papier de sa poche, la déplia, puis la posa sur la tablette.

— Je sais comment marche votre combine. Salem apporte les diamants, vous payez sa part au Hezbollah, Salem prend la sienne. Et tout se fait par transfert électronique.

Le type le fixa du regard mais garda le silence.

— Voilà ce que je veux que tu fasses, poursuivit Bolan. Tu vas reprendre l'argent que tu viens de transférer et le verser sur ce compte.

Le jeune homme s'humecta les lèvres et finit par articuler :

— Quoi ?

— Fais ce que je te dis, ordonna Bolan. Et ne te fatigue pas à essayer de récupérer l'argent après coup. Une fois qu'il sera sur mon compte, il sera automatiquement reversé sur une douzaine d'autres comptes. Tu ne remettras jamais la main dessus.

— Vous ne pouvez pas faire ça, grommela Salem.

— Merci de m'en avertir, répliqua le Guerrier sans prendre la peine de regarder le passeur.

Il pressa lentement la lame contre la tempe de l'informaticien, qui dégoulinait maintenant de sueur.

— Tu as raison, Salem, reprit Bolan. Je ne peux pas le faire, mais notre ami ici présent en est capable.

Il appuya un peu plus fort sur la lame, au point que l'ami en question dut incliner la tête de l'autre côté.

— Fais-le, dit l'Exécuteur, les mâchoires serrées.

Les doigts du maigrichon se mirent à pianoter frénétiquement sur le clavier. Bolan observait l'écran avec attention, acquiesçant de temps en temps, comme s'il comprenait ce que l'autre faisait. Finalement, l'informaticien saisit le numéro de compte que Bolan lui avait donné et appuya sur la touche « Entrée ». Un message apparut à l'écran, confirmant que la transaction avait été effectuée avec succès.

Bolan rattacha les mains du jeune homme et lui ordonna de s'allonger près de ses acolytes. Puis il marcha jusqu'à Salem, l'agrippa par le col de sa veste et le releva sans ménagement.

— Amuse-toi bien quand tu rentreras chez toi, rétorqua-t-il. Je suis sûr que tes amis auront à cœur d'entendre comment tu as fait pour perdre leurs diamants et leurs millions. Sans que Chiun puisse protéger leurs intérêts.

— Enfoiré !

Bolan empoigna l'avant-bras du passeur, le fit pivoter sur lui-même et lui donna un coup de pied derrière le genou pour l'obliger à se baisser. Puis il tendit l'ordinateur à Grimaldi et tira de sa poche un téléphone mobile qu'il avait acheté à un vendeur de rue. Il lança l'appareil sur l'épaule de Salem.

— Dis à ce fils de pute que je veux lui parler, grinça-t-il. Le numéro est à la mémoire. J'attends son appel.

CHAPITRE XIX

Bly arpentait la pièce en fulminant. Il n'aimait pas qu'on le fasse attendre, surtout quand il s'agissait d'une petite frappe comme Chiun.

Une jeune femme gloussa derrière lui. Il se retourna et observa avec dédain les hommes affalés dans les larges fauteuils du bureau de Chiun. Ils fumaient des cigares cubains et bavardaient avec trois Chinoises fort séduisantes, sans doute « importées » par les passeurs du caïd. L'Américain sentit la colère monter en lui en voyant les filles accaparer l'attention de ses assistants. Toutes trois de petite taille, elles étaient vêtues de fines robes d'été qui faisaient ressortir leur peau brunie par le soleil du Brésil.

Bly savait qu'il devait rester calme. Ses imprudences l'avaient mis dans une situation délicate. Mais il était bien décidé à retourner les événements en sa faveur et même à en toucher les dividendes.

Il avait perdu ses principaux partenaires et ne savait plus à qui il pouvait encore se fier. Il regrettait d'avoir tué Marc Haley trop tôt. Celui-ci lui aurait été utile, alors que les choses semblaient déraper dangereusement. La base secrète, située aux environs de Bogotá, avait été en partie détruite et Maria Serrano s'était volatilisée. Il ignorait où et quand elle allait refaire surface, mais d'une manière ou d'une autre, ce ne serait pas une bonne nouvelle pour lui. Il lui fallait tenter quelque chose avant de tout perdre.

L'ensemble du système qu'il avait mis en place s'écroulait autour de lui, et Krotnic n'avait pas donné signe de vie depuis l'attaque de la base. Sa seule alternative était de bluffer en espérant qu'il ne serait pas démasqué avant de se faire la belle. À sa connaissance, Chiun ne savait pas qu'il jouait double jeu. Il lui suffisait de tenir encore quelque temps...

Le Chinois entra enfin dans la pièce et adressa un simple hochement de tête à Bly. Ce dernier constata que le chef de la triade n'était accompagné que de trois de ses gardes du corps.

— Où est le colonel ? demanda Bly.

— Il n'a pas pu venir. Il avait d'autres affaires à régler.

Chiun s'arrêta à un mètre de l'Américain, croisa les bras sur la

poitrine et dévisagea son visiteur.

— Quelles affaires ? insista Bly.

— Je ne tiens pas son carnet de rendez-vous. Vous devriez l'appeler et lui poser la question. Il vous faxera peut-être son itinéraire jusqu'à Langley pour que vous puissiez l'approuver.

Bly sentit un fourmillement dans la nuque et les épaules.

— Si c'est un piège...

— Vous ferez quoi ? coupa Chiun en faisant un pas en avant. Vous tuerez Deng ? Vous me tuerez, moi ?

— Peut-être.

Un silence de plomb envahit la pièce.

Puis le boss partit d'un rire sonore.

— Vous croyez vraiment pouvoir me tuer ?

— Votre belle assurance ne vous protégera pas de tout, rétorqua l'ancien de la C.I.A. Les Balkans et la Colombie sont jonchés de tombes où reposent des types qui se croyaient plus malins et plus coriaces que vous.

— Possible, fit Chiun. Mais un homme avec vos... penchants particuliers devrait comprendre que ma mort engendrerait pour lui plus de problèmes qu'elle n'en résoudrait.

Bly avait à présent les joues rouges de colère.

— Je veux savoir où est ce vieux salopard. Vous oubliez qu'à cause de vous, je n'ai plus grand-chose à perdre. Être exécuté pour haute trahison serait pour moi un soulagement.

Il attendit quelques secondes la réaction du Chinois. Celui-ci le regardait fixement, comme pour tenter de voir s'il bluffait.

— Il est à Pékin, affirma Chiun. Il était censé se joindre à nous, mais il a été rappelé en urgence.

— Pour quelle raison ?

— Aucune idée. C'est la stricte vérité. Peut-être pourrions-nous passer à présent à un sujet plus productif.

— Très bien.

Chiun claqua des doigts et désigna la porte sans même regarder ses sbires. Ceux-ci se dirigèrent vers la porte, l'ouvrirent et firent sortir les filles, puis le barman. Il marquèrent une pause sur le seuil pour attendre les hommes de Bly. Bien que conscients de la situation, les deux gorilles restèrent assis sans bouger.

— Allez-y, ordonna finalement l'Américain.

Une fois seul avec son invité, Chiun fit le tour du comptoir, se

servit un soda avec de la glace et posa le verre sur le bar.

— C'est quoi, votre problème ? grommela-t-il.

— Le colonel, répondit Bly.

— Oubliez-le. Ce vieux fou n'a aucune importance. Il fournit les capitaux, c'est tout.

— Où est-il ?

— À Pékin, comme je vous l'ai dit. Je n'en sais pas plus. Si ça vous tracasse à ce point, appelez-le et posez-lui la question. Quand il n'est pas là, je ne pense pas à lui.

— Foutaises.

Chiun remplit un second verre de whisky, le posa sur le bar et le fit glisser vers Bly. Celui-ci prit le verre, mais attendit que les glaçons commencent à fondre pour le porter à ses lèvres.

— Vous feriez mieux de surveiller le colonel, reprit l'ex-agent de la C.I.A. Il m'a roulé. Et je suis sûr qu'il tentera de vous piéger aussi.

— Votre sollicitude me touche, dit Chiun.

— Allez au diable. Je me fous de ce qui peut vous arriver, et vous le savez. Mais je ne veux pas voir tous nos efforts réduits à néant simplement parce que Deng a décidé de nous entuber. Ma réputation est enjeu. Ma vie est enjeu. J'ai trahi mon pays. Si cette opération tourne court, je perds tout.

— Vous doutez qu'on puisse la mener à bien ?

Bly secoua la tête.

— Je n'ai aucun doute en ce qui me concerne. Mais je me demande si le colonel est à la hauteur de la tâche.

— Je me charge de lui, assura Chiun.

— Pourquoi vous ?

— Parce que je sais ce que je fais.

Bly sourit intérieurement. Il savait qu'il avait offensé le chef de la triade en lui disant ce qu'il devait faire.

— Si je pensais qu'il nous a trahis, il serait déjà mort, dit Chiun. Et cela vaut aussi pour vous.

Il coupa le bout du cigare qu'il tenait entre les doigts et l'alluma lentement.

— Je garderai un œil sur lui, déclara-t-il entre deux bouffées. Ne me regardez pas comme ça. Je vérifierai qu'il est bien celui qu'il prétend être.

— Entendu.

Chiun referma son briquet en inox et le posa sur le bar.

— Et la cargaison ? demanda-t-il.

— Elle est à l'heure. Et vous ?

— Idem. Le bateau arrive ce soir. Vous aurez votre main-d'œuvre d'ici vingt-quatre heures. Il faudra des semaines pour les former, mais ils vous obéiront au doigt et à l'œil. Ce sont de pauvres paysans ignorants. Trop contents de quitter la Chine.

Bly accueillit la nouvelle d'un signe de tête et lampa une gorgée de whisky. Les deux hommes gardèrent le silence pendant quelques secondes. L'Américain se coula dans un fauteuil et regarda son hôte arpenter la pièce.

— La femme vous a-t-elle livré des informations ? s'enquit Chiun.

— Je ne l'ai pas interrogée personnellement, répondit Bly, le cœur battant. Mais d'après mes hommes, elle n'a pas ouvert la bouche depuis qu'elle s'est réveillée.

— Vous devriez me l'amener, dit le triadiste. Je saurai la faire parler.

— Je n'ai pas besoin de votre aide.

— Qu'en est-il de l'ordinateur volé ?

Bly haussa les épaules et poussa un soupir.

— Toujours rien. Maria Serrano est un agent de la C.I.A. Le haut du panier. Elle est entraînée à résister aux interrogatoires musclés et à la torture. On ne peut pas la faire craquer en un jour.

— Vous ne pouvez pas, ou ne voulez pas ?

— Ça suffit ! répondit Bly en haussant le ton.

Chiun lui lança un sourire moqueur.

— C'est bien ce que je pensais. Serrano est un espion américain, tout comme vous. Ça m'inquiète. Peut-être manquez-vous de détermination. Peut-être hésitez-vous à employer les grands moyens pour la faire parler.

— Assez joué, répliqua Bly. Concentrez-vous sur la livraison. Concentrez-vous sur Hong Kong. Voilà vos priorités.

— Plus elle restera longtemps en vie, plus elle sera un danger pour nous.

— Plus je la garderai longtemps, plus son pouvoir de nuisance diminuera, affirma l'Américain.

Il croyait presque à ce qu'il disait.

— Dans deux jours, elle nous suppliera de l'achever, croyez-moi.

— S'ils savent qu'elle est en vie, ils feront tout pour la retrouver, avertit Chiun. S'ils estiment qu'ils ont une chance de la retrouver vivante, ils ne nous lâcheront pas.

— Ils n'ont pas la moindre chance, répondit calmement Bly, priant Dieu pour que la nouvelle de l'évasion de Serrano ne soit pas parvenue aux oreilles du triadiste.

CHAPITRE XX

Cela faisait une demi-heure qu'ils avaient quitté le night-club. Grimaldi occupait le siège passager. Il fumait une cigarette et agitait nerveusement la jambe gauche. Les deux mains sur le volant, Bolan attendit que le feu passe au vert et tourna à gauche. Une fois arrivé sur une route dégagée, il accéléra franchement.

Son mobile sonna et il tendit la main pour l'attraper.

— Quoi ? répondit-il.

— C'est quoi, ce bordel ? éructa une voix d'homme à l'autre bout du fil. Tu débarques ici, tu descends mes gars et tu me piques mon pognon ? Tu veux la guerre ? Tu vas l'avoir, connard !

Bolan coupa la communication. Le téléphone tinta de nouveau. Il attendit la deuxième sonnerie avant de répondre.

— Tu déconnes ou quoi ? brailla son interlocuteur. Tu oses me raccrocher au nez ? Personne ne me raccroche au nez ! Qu'est-ce que tu me fais, là ?

— Je t'apprends une leçon, grogna Bolan. Fais gaffe à qui tu arnaques. Ça vaut aussi pour Bly. Ce fils de pute s'est servi de notre fric pour développer Garrison Industries et maintenant, il veut rafler le pactole en fourguant la boîte à une ordure comme toi. Mes patrons sont furax. Je t'ai offert plusieurs millions de dollars pour que tu te barres comme un gentil garçon. Tu ne l'as pas fait. Tu t'es cru trop balèze. J'espère que tu apprécieras ce qui va te tomber dessus.

Sur ces mots, il coupa la ligne. Le mobile sonna de nouveau. Bolan abaissa la vitre électrique et jeta l'appareil par la fenêtre.

— Ce que tu peux être désagréable, railla Grimaldi.

Chiun se leva de sa chaise pivotante et fracassa le téléphone sur le bureau. Il donna un coup de pied rageur dans la chaise qui roula à travers la pièce et heurta un petit meuble de rangement. Il fit le tour du bureau, marcha jusqu'au meuble et sortit un trousseau de clés d'un tiroir. Il quitta le bureau en trombe et donna au passage une bourrade dans l'épaule de son garde du corps. Celui-ci fit un pas en arrière mais

ne broncha pas.

Ce salopard de Lambretta foutait tout en l'air. Il lui volait ce qu'il avait mis des années de labeur à obtenir. Fric, contacts, affaires. Ce type le dépouillait et en plus, il se payait sa poire.

À la limite, le triadiste pouvait supporter de perdre tout ça. Mais il sentait que l'autre n'avait nullement peur de lui, et c'était bien ça qui le faisait enrager. Chiun avait appris que la peur était une arme puissante. Pendant sa jeunesse à Hong Kong – père absent et mère trimant pour nourrir la famille – il avait passé ses journées à arpenter les rues des quartiers malfamés en quête d'un adversaire à battre. Il avait parfois gagné, parfois perdu, mais jamais il n'avait reculé devant un challenger.

Il s'était rendu compte que l'argent que l'affaire Firestorm lui rapporterait était en fait secondaire. Chiun devait fournir à la Chine une technologie précieuse, mais, en réalité, il ne se souciait guère des intérêts de son pays. En revanche, il savait que cette machine lui conférerait un pouvoir phénoménal.

Cette idée le rendait euphorique, et il était tout excité en pensant à ce qui allait se passer au cours des vingt-quatre heures à venir.

Puis il aperçut du coin de l'œil le téléphone qu'il avait jeté et fut de nouveau pris d'une rage incontrôlable. Quel fils de pute ! Il se prenait pour qui en venant foutre le bordel dans sa propre ville ? Il allait l'étriper, ce fumier ! Lui et tous ces connards de Chicago qui voulaient lui piquer son business.

Assis dans sa cellule, Doyle se demanda pour la énième fois combien de temps il allait encore devoir moisir dans ce trou à rats.

Il savait que Bly se fichait pas mal qu'il croupisse en prison. Mais il était surpris que l'ancien de la C.I.A. le laisse aux mains des Américains, à qui il pourrait très bien cracher le morceau.

Et plus il restait assis là, plus il avait envie de se mettre à table. Les Yankees s'étaient bien gardés de lui dire ce qu'ils savaient ou pas. Ils n'avaient pas mentionné Firestorm, ce qui laissait penser qu'ils n'étaient au courant de rien. Ils voulaient juste retrouver leur agent et le sortir du guêpier où il se trouvait. Doyle lui-même ne savait pas grand-chose de l'arme en question. Dans le temps, il avait vendu toutes sortes d'équipements, mais jamais rien d'aussi sophistiqué. Il ne tenait pas à faire foirer l'opération, d'autant que Bly lui avait promis une part du gâteau.

Cela dit, encore quelques heures en cage et il se mettrait à causer.

L'occasion n'allait sûrement pas tarder à se présenter, et il espérait

être interrogé par la femme qui avait menacé de tuer ses enfants. Il avait eu le temps de réfléchir à tête reposée et avait réalisé qu'elle le menait en bateau. Elle n'allait pas liquider ses gosses. Pour autant, il ne voulait pas courir le risque. Il avait donc décidé de jouer le jeu de la fille.

Il ruminait la question depuis quelques minutes quand la porte de la cellule s'ouvrit.

Un sergent de la police colombienne apparut sur le seuil.

— Levez-vous, dit l'officier. Vous êtes libre.

— Comment ça ? protesta Doyle. Je n'ai pas encore été inculpé, ni présenté au juge. Ce qui veut dire que la caution n'a pas encore été fixée. Alors, comment se fait-il qu'on nie libère ? Vous me baratinez, ou quoi ?

Le sergent le fixa d'un air sévère.

— Vous pouvez rester ou partir, mais décidez-vous tout de suite.

Doyle opta pour la seconde solution.

Une fois franchie la grille du poste de police, il vit une Mercedes noire garée de l'autre côté de la rue. Son moteur ronronnait et ses projecteurs jetaient une lumière blanche sur le macadam. Au moment où il s'engagea sur le trottoir, le conducteur fit un appel de phares. Personne alentour. Il en conclut que le signal lui était adressé.

Il avait un besoin urgent de boire une bière. Plusieurs, en fait. Et de griller une clope. Quand il arriva à la voiture, la portière arrière s'ouvrit avant qu'il ait touché la poignée. Il se pencha en avant et passa la tête dans l'habitacle.

Ce qu'il vit alors lui noua l'estomac. Assis sur la banquette arrière, un Asiatique le regardait fixement. L'homme avait de longs cheveux noirs coiffés en queue-de-cheval, et un bras dans le plâtre. Ses lunettes noires et son visage anguleux le faisaient ressembler à un gros insecte. De son bras valide, il désigna la banquette.

— Je vous en prie, monsieur Doyle, montez.

L'Irlandais hésita un instant et examina de plus près l'intérieur du véhicule. Deux banquettes en cuir brun clair étaient disposées face à face, et une vitre teintée séparait l'espace arrière du compartiment conducteur. Le renflement sous sa veste indiquait que l'homme était armé.

— Vous êtes un des guignols de Chiun ? attaqua Doyle.

L'autre opina du chef.

— Nous sommes associés.

— Ça me fait une belle jambe, renvoya l'ancien de l'I.R.A. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je ne tiens pas à discuter de mes affaires en public, surtout devant le siège de la police. Si vous voulez bien monter...

Doyle monta dans la Mercedes, s'installa sur la banquette et claqua la portière.

L'homme au bras plâtré ouvrit un petit réfrigérateur placé sous le siège et en sortit une bouteille de bière qu'il tendit à Doyle.

Celui-ci dévissa le bouchon et le jeta sur la moquette. Il porta la bière à ses lèvres et la siffla goulûment. Puis il émit un « Ah ! » de contentement et rendit la bouteille vide à son hôte.

— Une autre, dit-il.

L'homme lui tendit une autre bière. À l'instant où l'irlandais empoignait la bouteille, la voiture démarra. Il lança un regard inquiet à l'inconnu, qui leva la main pour le tranquilliser.

— On va juste faire un petit tour, déclara l'Asiatique. Rassurez-vous, on ne vous veut aucun mal.

Doyle but la deuxième bière, lentement cette fois.

— C'est M. Chiun qui m'envoie, continua l'homme. Il a un service à vous demander.

— C'est vous qui m'avez sorti de taule ?

— Oui. Disons que nous avons fait jouer nos relations.

Doyle fixa sa bouteille de bière en se demandant si le type voulait qu'il balance Bly. Dans ce cas, le marché serait vite conclu. Sans l'intervention de Chiun, le mercenaire moisirait encore en cellule.

— Je vais peut-être pouvoir vous rendre service, déclara-t-il. De quoi s'agit-il ?

L'homme aux lunettes noires lui expliqua ce qu'il attendait de lui et Doyle acquiesça en souriant.

Cho regarda l'irlandais descendre de voiture, claquer la portière et se diriger vers sa maison.

L'ancien comptable ouvrit la boîte à gants, en sortit un téléphone cellulaire et composa le numéro que Bolan lui avait donné.

Une voix bourrue retentit dans l'écouteur.

— Ouais ?

— Je suis un ami de Cooper.

— Youpi !

— Comment vont mes filles ? demanda Cho.

— Très bien. Bon sang, ce sont des gosses ! On ne leur fera aucun mal. Ne vous inquiétez pas.

- Bon, je ne m'inquiète pas.
- Tant mieux, dit la voix. Verdict ?
- Il est d'accord.
- Bien. Vous lui avez donné ce numéro ?
- Comme vous me l'avez demandé, répondit Cho.
- Dites au chauffeur de vous ramener chez vous.

Le Falcon 2000 atterrit sur un petit aéroport privé des environs de Hong Kong. Dès que l'appareil s'immobilisa, Bly déboucla sa ceinture et rangea son ordinateur portable dans une housse en Nylon. Quand la porte s'ouvrit, il était prêt à descendre.

Deux de ses gardes du corps se tenaient devant la sortie. L'un d'eux glissa la tête à l'extérieur, regarda à droite et à gauche, puis fit un pas à l'intérieur. Il signala à son équipier que la voie était libre et lui emboîta le pas. Chet James, le chef de la sécurité de Bly, se tenait à présent derrière son patron, accompagné de trois autres porte-flingues.

- Vous pouvez y aller, monsieur, assura James.

Bly hocha la tête et descendit lentement la passerelle. Il avait gardé sa veste ouverte de manière à pouvoir dégainer rapidement le Glock fixé à sa ceinture. Il avait reçu une série de courriels de Chiun, tous plus énigmatiques les uns que les autres. Il ne savait donc pas trop à quel genre d'accueil s'attendre.

La zone des arrivées grouillait de monde. Les gorilles de Bly formèrent un carré autour de lui et se frayèrent sans ménagement un chemin dans la foule des voyageurs. Quand ils atteignirent la sortie, Bly vit un jeune Chinois se diriger vers eux. Le type portait un costume rayé bleu marine et une cravate d'un jaune criard. Il s'arrêta à quelques pas du groupe, mains jointes devant lui, et sourit.

- Bienvenue à Hong Kong. C'est Chiun qui m'envoie.

- Où est-il ? demanda Bly d'un ton abrupt.

L'homme balaya le terminal du regard, puis :

- Il n'aime pas la foule.

— Je comprends, répondit l'Américain, qui s'en souciait comme d'une guigne.

Le groupe suivit l'émissaire de Chiun jusqu'au parking de l'aérogare. Au deuxième niveau, ils virent une limousine garée près de l'ascenseur, moteur en marche. Deux gros 4x4 noirs escortaient le véhicule, un devant, l'autre derrière. Leurs moteurs tournaient. Bly compta quatre autres gorilles autour du convoi.

En prenant conscience de la situation, Bly sentit son estomac se

nouer. Son instinct lui disait que quelque chose ne tournait pas rond. Le plus inquiétant n'était pas tant cette démonstration de force – il n'en attendait pas moins d'un gangster comme Chiun – mais plutôt les regards noirs que les hommes lançaient à Bly et à son groupe.

L'émissaire du caïd trotta jusqu'à la limousine et ouvrit la portière arrière. Il fit signe à Bly de monter, mais l'Américain hésita.

— Je vous en prie, insista l'homme au complet rayé.

L'ancien de la C.I.A. sentit le sang affluer à ses tempes et fut pris d'une irrépressible envie de filer à toutes jambes. Il se contrôla et avança entre ses gardes du corps. Il grimpa à l'arrière, adressa un hochement de tête à Chiun et s'installa sur la banquette en face de lui. Le Chinois, immobile, le toisa d'un air dédaigneux.

La portière se referma en claquant.

Bly garda la main sur son pistolet. Il bougea légèrement la cuisse de façon à pouvoir faire mouche si l'entretien tournait au vinaigre.

— Pourquoi nous rencontrons-nous ici ? demanda-t-il. Au milieu d'un parking. Je veux voir cette foutue usine.

— Tommy Vallachi, dit Chiun. Ce nom vous dit quelque chose ?

Bly hocha lentement la tête, puis :

— Les Vallachi possèdent un joli paquet d'actions Garrison, mais moins de cinq pour cent. Ils ont acquis ces parts lors de l'introduction de l'entreprise sur le marché, il y a quelques années.

— Donc, vous les connaissez.

— Je connais beaucoup de monde. Un grand nombre d'actionnaires se partagent le capital de l'entreprise. Je ne vérifie pas qui possède quoi. D'ailleurs, au rythme où vous rachetez les parts, peu importe combien les Vallachi en ont, vous en avez plus qu'eux.

— Foutaises ! cracha le chef de la triade.

Bly ne broncha pas. La peur avait laissé la place à l'irritation. Si les deux hommes avaient été seuls, il se serait fait une joie d'appuyer sur la détente pour se débarrasser de cette nuisance.

— Vous voulez bien vous expliquer ? demanda-t-il.

Les mâchoires serrées, Chiun répondit :

— Ne vous foutez pas de ma gueule. Dites-moi ce que vous avez promis à ces enfoirés, et quand.

— Comme je vous l'ai dit, ils ont acheté des titres il y a quelques années. Ils connaissaient des gens qui nous intéressaient. Nous avons conclu un marché avec eux. Je leur ai fourni des actions par l'intermédiaire d'un tiers. En échange, ils me donnaient des informations, et à l'occasion, me présentaient quelqu'un.

— Vous leur avez promis un pourcentage ? interrogea le Chinois.

— De ce que vous gagnez ? Ne soyez pas idiot. Je ne leur ai jamais parlé de tout ceci. Maintenant, soit vous vous expliquez, soit je m'en vais.

Chiun lui parla de l'homme de Chicago qui avait réduit à néant une partie de ses activités.

— Je ne sais absolument rien de toute cette histoire, déclara Bly, impassible.

— Et Deng ? Il vous verse de l'argent depuis quelque temps déjà. Plus précisément, sur un compte à Zurich. Nous en avons la preuve.

L'Américain commençait à perdre patience. Il se pencha en avant et posa les coudes sur les genoux.

— Je ne comprends rien à vos salades à la con, renvoya-t-il. Si c'est encore votre ami de Chicago qui vous a raconté ça, c'est des conneries. On pourrait appeler les Vallachi, mais il faudrait tout leur expliquer, ce qui risquerait de compromettre l'ensemble de l'opération. Et même dans ce cas, je ne garantis pas qu'ils confirmeraient quoi que ce soit par téléphone. Alors, avant que je me ridiculise à les appeler, je veux voir les preuves de ce que vous avancez.

Chiun saisit un épais listing et le tendit à son interlocuteur. Bly le feuilleta, vit qu'il s'agissait d'une sorte de registre financier, mais à part ça, ces documents ne signifiaient pas grand-chose à ses yeux.

— La voilà, votre preuve, déclara le triadiste. Ces papiers montrent que Deng a viré des millions de dollars sur ces comptes, des comptes dont vous êtes en fait l'heureux titulaire. Et les dates des dépôts correspondent à celles de nos entretiens en Malaisie et en Indonésie.

Bly sentit comme une brûlure dans la nuque. Il mourait d'envie d'expédier son poing dans la figure du Chinois.

— Vous voulez parler des entretiens où Deng m'a fait chanter pour que j'accepte de travailler avec vous deux ? Où il m'a collé sous le nez des photos de moi en Thaïlande ? Ces entretiens-là ? Je tuerais ce salopard plutôt que d'accepter un centime de lui. Vous le savez aussi bien que moi.

— Qu'est-ce que vous mijotez, tous les deux ? interrogea Chiun. C'est un agent double ? Vous me tendez un piège ?

— Je ne sais rien de ces transferts d'argent, affirma Bly. Quelqu'un a monté cette histoire de toute pièce. C'est le B.A. BA du contre-espionnage, et vous êtes tombé dans le panneau. Vous n'êtes qu'un putain d'abruti.

Il lança un regard furieux au triadiste et attendit que ses paroles fassent leur effet.

CHAPITRE XXI

Maria Serrano approcha son visage du miroir de la salle de bains et examina l'ecchymose pourpre sous son œil droit, une des séquelles de sa captivité. Elle se redressa, saisit la brosse à cheveux qu'on lui avait apportée. Quand elle eut fini de se coiffer, elle posa la brosse, défit la ceinture de son peignoir et ouvrit le vêtement. Elle avait un hématome de la taille d'un poing sous le sein droit et une plaie ouverte au niveau des côtes.

Assise sur le bord du lit, elle appliqua un bandage serré autour de sa cage thoracique, puis enfila les habits – sous-vêtements, jean et T-shirt – que l'équipe avait pris soin de lui procurer. Le tissu propre était agréable au toucher. C'était la première fois qu'elle se changeait depuis des jours.

Elle enfila ses socquettes et chaussa des tennis en toile. Puis elle se leva et traversa la chambre à grandes enjambées. Une fois devant la commode, elle saisit le pistolet rangé dans son holster et fixa l'étui à sa ceinture.

La présence du SIG-Sauer semblait atténuer l'appréhension qui lui nouait l'estomac. Elle tenta deux ou trois dégainés. Le geste lui faisait mal aux côtes, mais pas assez pour la ralentir. Elle prit un chargeur sur la commode, le glissa dans la poignée du pistolet, introduisit une balle dans la chambre, mit le cran de sûreté et rengaina l'arme.

Quelqu'un frappa à la porte. Elle porta la main à son arme sans réfléchir.

— Qui est-ce ?

— Cooper.

La porte s'ouvrit et Bolan passa la tête à l'intérieur.

— En route, déclara-t-il.

— Vous avez besoin que je vous guide ? demanda Serrano.

— Non, répondit Bolan.

— Parce que vous êtes un homme, ou parce que vous savez vraiment où vous allez ?

Il s'autorisa un petit sourire.

— Peut-être les deux. Nous sommes déjà allés chez vous.

— Qu'avez-vous découvert ?

— Que les gars de la C.I.A. sont très méticuleux.

— Ça signifie que mon canapé et mon fauteuil sont bons à jeter aux ordures, je suppose.

— Ils ont emporté la plupart de vos affaires et ont mis le reste en pièces.

— Pour ce que ça leur a servi ! s'exclama-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— S'ils ont fouillé mon appartement, ils sont repartis bredouilles. Je vous le garantis. Quel est le dernier endroit où vous cacheriez quelque chose ?

Bolan réfléchit à la question.

— Le premier endroit où quelqu'un chercherait.

— Comme mon appartement.

— On devrait aller autre part ?

Elle secoua la tête.

L'Exécuteur guida le véhicule sur un territoire qui lui était devenu familier. Il gara la jeep Cherokee sur le parking attenant à la résidence de Maria Serrano, coupa le moteur et empocha les clés. En arrivant devant l'entrée de l'immeuble, il sentit une douce pression sur son bras. Il regarda la jeune femme qui pointait le menton en direction du parc arboré situé de l'autre côté de la rue.

Ils traversèrent la chaussée et s'engagèrent sur le chemin qui menait en serpentant à l'intérieur du parc.

Suivie de près par Bolan, la jeune femme quitta le sentier et marcha jusqu'à une fontaine qui trônait au milieu d'une petite clairière. Elle s'assit sur le rebord du bassin, ôta ses tennnis et ses chaussettes et retroussa les jambes de son pantalon jusqu'aux genoux. Elle entra dans l'eau et approcha à pas mesurés de la fontaine, un ange en ciment tenant un grand vase.

Maria sortit un couteau suisse de la poche arrière de son jean et retira les vis qui tenaient une plaque en bronze fixée sur le socle de la statue. Une fois la plaque descellée, elle la jeta dans le bassin. Elle plongea la main dans une cavité ovale creusée dans le ciment et en retira un petit sac en plastique.

— Une cache, dit-elle. Du moins, une des caches.

— Pour votre équipe ? s'enquit l'Exécuteur.

— Non, pour moi. C'était mon atout en réserve, si je puis dire, au

cas où les choses auraient mal tourné.

Elle leva le sac étanche à hauteur d'épaule. Bolan vit qu'il contenait de l'argent liquide et un document ressemblant à un passeport.

L'agent de la C.I.A. sortit du bassin, les jambes ruisselantes, tendit le poing vers le Guerrier et déposa dans sa main un objet en plastique d'une dizaine de centimètres de long. Bolan reconnut immédiatement une carte mémoire d'ordinateur.

— Je pensais que vous aviez volé un ordinateur portable.

— C'est vrai, répondit-elle. J'ai copié ce qui m'intéressait sur cette carte mémoire et je me suis débarrassée du portable. En voyant que mes collègues disparaissaient l'un après l'autre, j'ai imaginé le pire. Je suis venue ici et j'ai planqué la carte. Si on nous avait identifiés, il y avait forcément eu une fuite. Quelqu'un avait révélé nos noms à Bly. Et je voulais m'assurer que ce fumier ne pourrait pas mettre la main sur les informations contenues dans cette carte.

Tout en parlant, elle avait remis ses chaussettes et ses tennis. Elle se releva, croisa les bras sur la poitrine et pointa le menton vers la main de Bolan.

— Beaucoup de gens sont morts pour ce morceau de plastique, dit-elle d'un ton solennel.

Le Guerrier acquiesça, puis :

— Compris. Ils ne sont pas morts en vain. Croyez-moi.

CHAPITRE XXII

Hong Kong

Donald Major grimpa les marches qui menaient à son appartement. L'ancien inspecteur de Scotland Yard dut se forcer à ralentir l'allure. Dopé à la caféine et à l'énergie pure, le sexagénaire à la silhouette longiligne déployait sans cesse une activité frénétique. Son esprit avait souvent plusieurs longueurs d'avance sur la conversation en cours, et il était sujet à des mouvements soudains, comme de se lever brusquement de sa chaise pour faire les cent pas dans la pièce.

La mine soucieuse, le portier de l'immeuble l'avait pris à part en le voyant entrer.

— Il y a des gens qui vous cherchent, avait-il prévenu. Ils sont montés à votre appartement mais ne sont pas redescendus.

— Vous leur avez indiqué le numéro de ma porte ?

Le type secoua la tête énergiquement.

— Non, répondit-il en montrant du pouce le réceptionniste. C'est lui. Ils lui ont donné de l'argent.

— Des Asiatiques ?

— L'homme est de race blanche. La femme a l'air hispanique.

— Je les connais ?

— C'est la première fois que je les vois, répondit le portier.

Major tira quelques billets de sa poche. « Adieu mon dîner au restaurant », songea-t-il. L'homme fourra aussitôt l'argent dans la poche de son pantalon et s'éloigna.

En attaquant la dernière volée de marches, Major tira le Glock 21 de son holster de hanche. Il sentit sa poitrine se comprimer, une sensation qu'il attribua à l'effort qu'il venait de fournir. Il avait coutume de prendre l'ascenseur et fumait trois paquets de cigarettes par jour. Monter à pied au huitième étage n'était donc pas une promenade de santé pour l'ex-policier. Mais ses visiteurs savaient

peut-être qu'il avait l'habitude de prendre l'ascenseur. S'ils étaient là pour le tuer, c'était une précaution qui pouvait lui sauver la mise.

Quand il arriva sur son palier, il avait déjà la nuque et les aisselles trempées de sueur. Il longea le couloir à pas de loup. À chaque enjambée, il réprima une terrible envie de se ruer en avant, d'enfoncer la porte et d'affronter ses mystérieux visiteurs. Comme il approchait de son appartement, il entendit le murmure de la télévision à l'intérieur. Ils avaient laissé la porte entrouverte.

« Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? » se demanda-t-il.

S'ils voulaient le surprendre, ils se débrouillaient comme des manches.

Il ouvrit lentement la porte de la pointe du pied, les deux mains crispées sur la poignée du Glock. Ses yeux balayèrent la pièce à la recherche d'une cible. C'était maintenant la peur, plus que l'essoufflement, qui pesait sur sa poitrine.

Il trouva les deux intrus assis dans le living-room. Un grand type aux yeux bleus d'acier était installé sur le canapé, les coudes sur les genoux. La jeune femme était assise dans un fauteuil. Tous deux lui adressèrent un sourire affable.

— Bienvenue chez vous, inspecteur, dit le grand type. Asseyez-vous. J'aimerais vous parler.

En quelques secondes, le visage du Britannique passa de la confusion à la colère. Sans baisser son arme, il fixa Bolan, puis Serrano, puis de nouveau Bolan.

— On ne vous veut aucun mal, déclara la jeune femme.

— C'est à moi d'en juger, répliqua Major.

Le Guerrier tenait ouvert sur son genou droit le marocain qui contenait sa fausse carte du *Justice Department*. L'ex-policier lança un regard perplexe vers le portefeuille.

— Montrez-moi ça, ordonna-t-il. Je veux savoir à qui je m'adresse. Ça vaut aussi pour vous, mademoiselle. Si vous avez une carte d'identité, j'aimerais la voir.

Bolan obtempéra. Maria jeta sa fausse carte du Département d'État aux pieds du Britannique.

Sans quitter les intrus des yeux, celui-ci s'agenouilla et ramassa les deux documents avec sa main libre. Il examina d'abord la carte de Serrano, puis le portefeuille de l'Exécuteur.

— Matt Cooper, commenta-t-il. Ça sonne comme un nom de figurant dans un western. Ou un nom de guerre. Quant à vous, Mlle Gina Lopez, c'est votre vrai patronyme, bien sûr.

— C'est Hal Brognola qui m'envoie, fit Bolan.

— Ah ! Maintenant, je comprends mieux. Comment va ce vieux salopard ?

— Il ne dort jamais, répondit Bolan. Son estomac lui fait des misères. Mais il affirme être toujours plus grand que vous.

Major s'autorisa un bref sourire, puis s'affala dans un des fauteuils du living. Il posa son arme sur l'accoudoir, retira son doigt du pontet et restitua d'une pichenette les cartes à leurs propriétaires.

— Eh bien, monsieur Cooper, qu'est-ce qui vous amène à Hong Kong ?

— Une triade.

— Vaste sujet. Vous voulez bien préciser ?

— Chiun.

— Ah ! Un cas intéressant. Dans quel mauvais coup mon ami s'est-il encore fourré ?

— Des armes, répondit Bolan.

— Contrebande ?

— Fabrication.

— Nom de Dieu ! Ça me paraît fichtrement ambitieux de la part de ce petit psychopathe. L'affaire doit être drôlement juteuse pour qu'il sorte ainsi de ses combines habituelles. Quelle est votre question ?

— Avez-vous entendu des rumeurs ? demanda Serrano.

Major secoua la tête négativement.

— Très peu de choses. En tout cas, rien de précis sur cette histoire.

La jeune femme insista.

— A-t-il acheté des locaux ? Quelque chose d'assez grand pour y fabriquer des armes ?

— Ce sont des armes de quelle taille ?

— De grande taille, répliqua-t-elle.

— Soyez plus précise.

— Désolée, c'est top secret.

Major poussa un long soupir, puis :

— Comme toujours, n'est-ce pas ? Attendez, je vais passer quelques coups de fil.

CHAPITRE XXIII

Pékin, Chine

Doyle était voûté sur une table à la terrasse d'un café. Des lunettes de soleil masquaient ses yeux et une casquette de base-ball était vissée sur son crâne fraîchement rasé. Il observait la foule des passants qui défilaient devant le patio. Les plus jeunes étaient habillés à l'occidentale. Ils portaient des jeans et des chemises de marque, probablement fabriqués dans leur propre pays. D'autres affichaient des mines austères, soucieuses.

L'Irlandais sourit. « Je les laisse à leurs soucis, songea-t-il. Quand j'en aurai fini ici, à moi la belle vie ! Je dirai à Bly d'aller se faire foutre. Avec le fric que cet enfoiré de Chinois m'a promis, j'aurai de quoi racheter un club. Je pourrai recommencer à me soûler la gueule et à tripoter les gonzesses. »

Il jeta quelques pièces sur la table et quitta le patio. Sa large carrure se fraya aisément un chemin dans la marée humaine qui déferlait sur le trottoir.

D'après les informations fournies par l'émissaire de Chiun, le colonel quittait le ministère de la Défense tous les jours à 17 heures précises.

Son chauffeur le déposait à son domicile entre 17 h 21 et 17 h 25, selon l'itinéraire emprunté.

Généralement suivi d'au moins un de ses gardes du corps, Deng se retirait dans son appartement après dîner, travaillait encore quelques heures, puis terminait la soirée avec un cognac et une dernière cigarette. Trois fois par semaine, davantage s'il était stressé, il faisait venir des prostituées.

Arrivé à proximité de l'immeuble du colonel, Doyle changea de trottoir et inspecta l'entrée depuis l'autre côté de la rue. Le plan conçu par les hommes de Chiun était simple. L'Irlandais avait un double des clés de l'appartement. La bonne, à la solde de Chiun, mettrait un somnifère dans le repas du garde posté à l'intérieur. Doyle se glisserait

dans l'appartement, tuerait Deng et repartirait sans encombre.

L'ancien de l'I.R.A. poussa la porte à tambour et entra dans le hall. Il passa d'un pas décidé devant l'accueil et adressa un petit signe de tête au préposé assis derrière le bureau. Il longea un large corridor qui donnait sur deux autres couloirs perpendiculaires, tourna à gauche et continua à marcher jusqu'à un ascenseur de service. Il ouvrit les deux portes de bois, entra dans l'ascenseur et referma les battants.

Le monte-charge s'immobilisa dans un soubresaut au onzième étage. Doyle sortit de l'ascenseur, découvrit un nouveau couloir et se dirigea vers l'appartement de Deng. Voyant que la porte n'était pas gardée de l'extérieur, il accéléra l'allure.

Une fois sur le seuil, il dégaina son Ruger avec silencieux, ouvrit la porte à l'aide de son double et se coula à l'intérieur. Le garde qui se tenait debout dans le vestibule fit volte-face, l'air ahuri. Le Ruger miaula une fois. Un petit trou sombre apparut sur le front du type et la balle à tête creuse lui arracha tout l'arrière du crâne. Le soldat s'écroula comme une masse sur le sol.

Doyle enjamba le corps et s'engouffra dans le couloir. Il vit deux portes sur sa gauche et une sur sa droite. Un rai de lumière filtrait sous le seuil de la porte de droite.

En approchant de la pièce, l'irlandais perçut une odeur de tabac et entendit un petit gloussement féminin.

Il sourit. « Espèce de vieux salopard, tu vas crever les bottes aux pieds. »

Il colla son oreille contre la porte et écouta un instant. Une femme prononça quelques mots en chinois, puis gloussa de nouveau. Quelques secondes plus tard, il entendit une porte se fermer.

Il tenta de tourner doucement la poignée, mais la porte était verrouillée de l'intérieur. Il prit un pas d'élan et donna un grand coup d'épaule. La porte céda sous le choc et il se retrouva au milieu de la pièce. Le colonel était assis sur son lit, une cigarette à la main. Il se retourna brusquement vers le mercenaire et resta bouche bée. Sa cigarette tomba sur l'épaisse moquette.

Doyle lui logea deux balles dans la poitrine et le vieil homme roula par terre sous la force de l'impact. L'Irlandais entendit un cri étouffé dans son dos et pivota sur lui-même. Les deux mains sur la bouche, une jeune Chinoise le fixait avec des yeux terrifiés.

Doyle leva son arme et la pointa sur la fille.

Son doigt commença à presser la détente.

Soudain, il perçut un mouvement du coin de l'œil. Il se tourna brusquement et vit un soldat planté sur le seuil, son arme braqué sur

lui.

L'Irlandais se figea sur place. La relève ne devait avoir lieu que dans une heure. C'était ce que les hommes de Chiun lui avaient dit. Il tourna son arme sur le garde, prêt à ouvrir le feu. Mais avant qu'il ait le temps d'appuyer sur la détente, le soldat lui expédia une longue rafale avec son fusil d'assaut. L'intense douleur qui envahit soudain le corps de Doyle lui coupa le souffle. Il s'effondra sur la moquette et lâcha son pistolet. Il regarda fixement le plafond en se demandant un instant ce qui avait bien pu se passer, avant que tout ne bascule dans le froid et l'obscurité.

CHAPITRE XXIV

Hong Kong

La limousine franchit les grilles et pénétra dans l'enceinte de l'usine. Assis à l'arrière, Chiun vérifia que son pistolet Heckler & Koch Mk-23 était bien chargé et le glissa dans le holster d'épaule dissimulé sous son costume de marque. Il songea à la nouvelle qu'il venait de recevoir, et ses lèvres se pincèrent pour ne plus laisser apparaître qu'un mince trait blanc. Son talon droit martelait nerveusement le plancher du véhicule.

Il avait appris une heure plus tôt que Deng était mort. Tué par Doyle. La nouvelle l'avait plongé dans une fureur sans nom. Le sort du vieil homme n'avait aucune importance en soi. Avec le temps, il aurait fini par lui coller lui-même une balle dans la tête. Deng parlait trop et ne réfléchissait pas assez. La Chine changeait, mais le colonel ne l'avait pas compris. Un jour ou l'autre, il aurait fait une connerie qui aurait obligé Chiun à le supprimer.

Mais le triadiste avait besoin de cette précieuse connexion avec le gouvernement, et la mort de Deng le laissait le bec dans l'eau.

Il était convaincu que Bly avait orchestré l'assassinat en coulisse. Mais cette histoire n'avait aucun sens. Tout le monde doublait tout le monde. Chiun se jura qu'il finirait par gagner la partie et que Bly paierait pour sa trahison.

La voiture s'immobilisa. Il ouvrit la portière et s'extirpa du siège arrière sans attendre que ses gardes du corps prennent position autour de lui. Il balaya du regard la vaste zone de chargement et vit les trois prototypes Firestorm stockés contre un mur. Quatre chariots élévateurs étaient alignés le long d'un autre mur.

Que se passait-il ?

Avant de pouvoir prononcer un mot, il vit un de ses sbires courir dans sa direction, la mine défaite. Les deux hommes se regardèrent et le type ouvrit la bouche pour parler. Chiun le coupa d'un geste de la main.

— Où sont mes camions ? aboya le boss.

L'homme s'arrêta net, l'air surpris.

— Vos camions ? Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Quelqu'un les a fait sauter sur le quai.

L'espace d'une seconde, Chiun sembla se figer, comme s'il était en état de choc.

Il saisit le pistolet blotti sous son aisselle. Son subalterne le regarda avec des yeux exorbités et leva les bras en signe de protestation. Mais avant qu'il ait terminé son geste, le Mk-23 aboya deux fois et l'homme s'effondra sur le ciment comme un pantin désarticulé. Le triadiste prêta à peine attention aux coups de feu qui continuaient à résonner dans l'immense entrepôt. Le sang tambourinait furieusement dans ses oreilles. Son cœur dopé à l'adrénaline battait à tout rompre. Il se mit à agiter son arme en l'air et à la braquer au hasard sur ses hommes.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bordel ? hurla-t-il. Vous essayez de me rendre dingue ? Vous voulez me foutre sur la paille ?

Un malabar nommé Phan s'avança vers lui.

— Personne n'essaie de vous causer des ennuis, assura-t-il. C'est Bly. C'est cet enfoiré qui est responsable de tout ça. Vous le savez bien.

Chiun s'humecta les lèvres en s'efforçant de retrouver ses esprits. Finalement, il hocha la tête.

— Oui, confirma-t-il. C'est Bly.

— C'est lui qui a expédié Doyle à Pékin pour qu'il tue le vieux, renchérit Phan.

— Il détestait le colonel.

— C'est sûr, mais il ne s'est pas contenté d'envoyer Doyle faire le boulot. Il a tout fait pour vous mettre l'affaire sur le dos. On a vérifié. Quelqu'un est venu chercher Doyle au commissariat de Bogotá. Un Chinois. Il a signé les papiers de sortie de l'irlandais. Les flics de l'accueil sont témoins. Ne me regardez pas comme ça. Je sais ce que je dis.

— Comment ce fumier de Doyle a pu sortir de prison ? demanda Chiun d'une voix plus calme. Il n'aurait jamais dû quitter sa cellule, sauf pour être extradé vers les États-Unis.

— Oui, mais l'accord est venu d'un type haut placé au gouvernement. Vous croyez que Bly a le bras assez long pour obtenir ce genre de faveur ? Je parie que oui.

Chiun retourna dans sa tête ce que Phan venait de dire. Sa gorge se serra et il fut pris de violentes nausées. Cet enfoiré de Bly le faisait passer pour un crétin ! Il voulait faire croire aux Chinois que Chiun était responsable de l'assassinat de Deng. Il voulait lui faire porter le chapeau. C'était la seule explication possible.

CHAPITRE XXV

Hong Kong

— Striker, tu es là ?

— Je te reçois, répondit Bolan.

Il portait une oreillette sans fil et un micro-laryngo.

— On vient de l'apprendre, dit Brognola. Doyle a tué Deng, puis s'est fait descendre par un garde.

— Cho a fait du bon boulot.

— Ça mérite récompense, ajouta le grand Fédéral. Ses filles et lui sont en ce moment même dans un avion pour Washington. Là-bas, ils seront pris en charge par la police fédérale dès que nous aurons fini son débriefing.

— Parfait, dit Bolan. Je lui ai promis de les faire sortir de Colombie en toute sécurité. Je suis content que ça se passe bien.

— J'ai d'autres nouvelles. Un de nos gars à l'aéroport de Bogotá a vu Bly et ses hommes monter dans un petit jet privé. Nous avons suivi son parcours. L'appareil a effectué deux ou trois arrêts pour refaire le plein de kérosène et a atterri à Hong Kong il y a environ deux heures.

— Quelqu'un a vu Bly descendre de l'avion ?

— On n'en sait rien. J'ai quelques agents dans les aéroports locaux qui montrent le portrait de Bly à qui veut bien la regarder. Pas de résultat pour l'instant. Je te tiens au courant s'il y a du nouveau.

— Je compte sur toi, répondit l'Exécuteur.

Appuyé contre l'encadrement de la fenêtre, des jumelles dans la main gauche, Bolan surveillait attentivement la vaste usine en contrebas. Le complexe était composé de deux immenses structures de plain-pied d'une dizaine de mètres de hauteur chacune, d'un bâtiment administratif de six étages et de quelques annexes de taille plus modeste.

Le Guerrier lâcha les lourdes jumelles. Une escouade d'hommes armés de fusils d'assaut patrouillait le complexe à pied, d'autres à bord de véhicules tout-terrain ou de voiturettes électriques. Plusieurs camions citernes stationnaient l'un derrière l'autre le long de la haute clôture.

Bolan eut soudain la sensation qu'on l'observait. Il jeta un regard vers Serrano. La jeune femme était accroupie dans l'obscurité, presque invisible dans sa combinaison de combat anthracite. Malgré la lumière qui filtrait des fenêtres, on distinguait à peine son visage enduit de crème de camouflage noire.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Le complexe correspond bien aux photos aériennes, répondit Bolan. Pas de surprise de ce côté-là.

— L'usine n'appartient pas à Garrison Industries.

Il secoua la tête négativement, puis :

— Autrefois, elle était exploitée par les Britanniques. Ils y ont construit des voitures pendant une vingtaine d'années, mais le site a fermé il y a dix ans.

— On dirait que les affaires ont repris.

L'Exécuteur jeta un autre coup d'œil par la fenêtre.

— Oui, dit-il. Le tuyau de Major était bon. Il connaît bien son boulot.

La voix d'Herman « Gadgets » Schwarz retentit dans son oreillette.

— Striker ?

— Je te reçois.

— Un convoi de V.I.P. approche de l'usine. D'après les plaques d'immatriculation, deux des véhicules appartiennent à Chiun. Mais ça ne signifie rien, puisqu'il les a peut-être envoyés à la recherche de Bly.

— Compris.

Grimaldi intervint.

— Ce sont bien les gars de Chiun. Les avions AWACS interceptent une liaison téléphonique émanant d'un des véhicules. Apparemment, le type qui parle est super furax.

— Pour quelle raison ? interrogea Bolan.

— Un commando du genre Navy SEAL a arraisonné un de ses bateaux. Il a perdu un paquet de fric sur ce coup.

Le Guerrier esquissa un sourire.

— Repos, vous deux. Il n'est pas encore battu. On n'a toujours pas la position de Bly ?

— Les AWACS surveillent l'activité de son cellulaire, répondit Jack. Dommage qu'on n'ait pas pu installer un GPS sur sa voiture.

— Préviens-moi quand tu en sauras davantage.

— Si Bly pointe son nez par ici, on l'intercepte ? demanda Gadgets.

— Négatif. Je veux voir comment la situation évolue.

— Bien reçu.

Bolan vit une lueur de phares éclairer le périmètre en contrebas. Il leva les yeux et aperçut au bout de la rue un convoi qui filait vers la grille d'entrée.

— Ils arrivent, signala-t-il.

Maria hocha la tête.

Le Guerrier saisit de nouveau ses jumelles. Le véhicule de tête stoppa devant le portail, imité par le reste du convoi.

Une sentinelle sortit d'une petite guérite et s'approcha de la première voiture. L'homme s'accouda à la portière conducteur et échangea quelques mots avec l'un des occupants du véhicule. Bolan observa attentivement le visage du garde durant leur brève conversation. Quelques instants plus tard, le soldat se redressa, fit deux pas en arrière et donna un ordre dans le micro fixé à sa chemise.

Tandis que les grilles commençaient à s'ouvrir, il fit signe aux véhicules de passer. L'Exécuteur observa la progression du convoi à l'intérieur du complexe. Les véhicules longèrent la façade du premier grand bâtiment, puis s'immobilisèrent. Tous leurs occupants en descendirent presque simultanément.

— Bly n'est pas parmi eux, nota Serrano.

— Non, dit Bolan.

Elle évita son regard, tripotant d'une main la poche de munitions accrochée à son gilet de combat.

— Il viendra, ajouta-t-il. Ça va poser un problème ?

Maria lui lança un regard noir.

— Il n'y a aucun problème. Je suis une pro.

— Je ne mets pas en doute vos compétences, mais vous voulez qu'il crève.

— Pas vous ?

— Pas pour les mêmes raisons, répliqua Bolan. Je veux qu'il meure parce que c'est un traître et un assassin. Je veux qu'il meure avant de faire d'autres victimes. Mais il y a probablement des centaines de types dans sa catégorie. Alors, je n'éprouverais ni regrets ni satisfaction si je devais le tuer.

Elle haussa légèrement les sourcils, puis :

— Et ça fait de vous quelqu'un de plus respectable que moi ?

— Non.

— Dans ce cas, où est le problème ?

— Je veux être certain que ça tourne rond dans votre tête.

— Espèce de conn...

— Répondez-moi, dit-il calmement.

— Oui, grogna-t-elle, les mâchoires serrées. Ma tête va très bien. Je veux le tuer, ça ne fait aucun doute, mais je ne me laisse pas guider par mes émotions. Je suis une pro. Je ne compromettrai pas la mission juste pour être sûre de le descendre.

— Tant mieux.

— Ils arrivent, avertit Gadgets.

— Compris, répondit Bolan.

Il se tourna vers Maria, perdue dans ses pensées.

— Ils arrivent, dit-il. En piste !

Le temps qu'elle rassemble son équipement, il avait déjà la main sur la poignée de la porte.

Ils regagnèrent le rez-de-chaussée par l'ascenseur, traversèrent un grand bureau divisé en espaces de travail vitrés et atteignirent la porte de service. Grâce aux indications fournies par Kurtzman, le Guerrier avait neutralisé l'alarme de la porte, si bien que le tandem pouvait entrer et sortir à sa guise.

Bolan fit un pas dehors et sentit les premières gouttes de l'orage qui grondait.

Il empoigna le M-4 qu'il portait en bandoulière, chargea une grenade offensive dans le lanceur se mit à sprinter dans la ruelle. Grâce à la surveillance de Grimaldi et de Gadgets, il savait que le convoi de Bly n'allait pas tarder à arriver.

La sentinelle de l'entrée avait réintégré sa guérite, probablement pour s'abriter de la pluie. Un pick-up stationnait, phares allumés, à une vingtaine de mètres de là. Bolan compta deux gardes dans le véhicule.

Il activa son micro.

— Jack ?

— Je te reçois, Striker.

— Fais-moi un rapport.

— Si on a correctement évalué leur vitesse, répondit le pilote, ils

devraient être là dans deux minutes.

— Herman ? poursuivit Bolan.

— Convoi de trois véhicules en approche. Ça correspond à ce que les guetteurs de l'hôtel ont vu. Je te préviens dès que je les ai en visuel.

La radio se tut. Bolan attendit.

— Ils vont laisser Bly arriver jusqu'ici, n'est-ce pas ?

Le Guerrier se retourna vers Maria.

— C'est le plan prévu. Ça ne signifie pas qu'il fonctionnera.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

La voix de Gadgets brisa le silence.

— Cibles confirmées.

— On y va ! lança l'Exécuteur.

Grimaldi répondit instantanément à l'ordre de Bolan. Il se leva d'un bond, agrippa la poignée de la valise noire posée à côté de lui et fôna vers la porte.

Il quitta l'immeuble par-derrière, huma l'air moite et pollué de Hong Kong et gagna au petit trot l'extrémité de la ruelle. Là, il posa la grosse mallette à plat sur le trottoir et s'agenouilla. Il fit claquer les serrures, ouvrit la valise. Deux lance-roquettes LAW étaient rangés côte à côte. Il souleva le premier lanceur, dépla le tube télescopique et le cala sur son épaule.

Des phares éclairèrent le sommet de la colline. La pluie avait redoublé d'intensité. Elle ruisselait sur le visage du pilote. Il cligna des yeux et commença à régler son tir.

— Je vois un véhicule, dit-il. Je répète, un seul véhicule.

— Deux voitures isolées arrivent à environ une minute d'intervalle, annonça la voix de Gadgets. Suivies du groupe de Bly. Vous me recevez ?

— Bien reçu, confirma Grimaldi.

Un deuxième véhicule apparut sous la pluie battante. Il ajusta légèrement sa position de tir et compta les secondes. Une minute passa.

Rien.

Il attendit encore trente secondes, mais ne vit aucun véhicule à l'horizon.

Le pilote fronça les sourcils.

— Gadgets ?

— Oui ? répondit Schwarz.

— Je ne vois rien.

— Quoi ?

— Que dalle. Notre cible a disparu.

— Ils se sont peut-être arrêtés pour une raison quelconque.

— Laquelle ? Ils sont à moins de quinze cents mètres de leur destination.

— D'accord, je leur file le train. Je vais voir s'ils se sont arrêtés en route. C'est peut-être une panne moteur.

— Peut-être, fit Grimaldi sans enthousiasme.

Comme il voyait les choses, s'ils étaient tombés en panne, ils auraient probablement fait monter Bly dans une autre voiture et auraient continué leur chemin.

Quelques minutes plus tard, Jack entendit un ronflement de moteur. Il jeta un coup d'œil sur sa droite et vit apparaître un véhicule. La lueur des phares d'une seconde voiture était visible derrière la première. Celle-ci accéléra soudain et dévala la colline à tombeau ouvert.

Grimaldi aligna la grosse limousine dans son viseur et appuya sur la détente. La roquette jaillit de son tube en sifflant, fendit l'obscurité et perfora le bloc-moteur du véhicule de tête.

Un coup de tonnerre claqua. Des flammes jaune orangé embrasèrent la limousine dont toutes les vitres explosèrent. La voiture partit en dérapage et s'encastra dans un véhicule en stationnement. Une seconde explosion – le réservoir d'essence – acheva de déchiqueter l'amas de tôle chauffée à blanc.

Le pilote se débarrassa du lanceur vide et empoigna le MP-9 qu'il portait à la bretelle. Il fila sur le côté pour s'éloigner le plus rapidement possible de son point de tir.

Le moteur de la seconde limousine poussa un rugissement au moment où le chauffeur écrasa l'accélérateur. Le véhicule passa en trombe devant Grimaldi. Des flammèches jaunes jaillirent des vitres ouvertes. Jack s'accroupit aussitôt et ouvrit le feu avec son Ruger. Les balles tirées au jugé par les pourris miaulèrent tout autour de lui.

La voiture s'éloigna à grande vitesse. Il se redressa et regarda les feux arrière disparaître peu à peu dans l'obscurité, tandis que la limousine continuait sa course folle.

Grimaldi ouvrit son micro.

— Striker ?

— Je t'écoute, répondit Bolan.

— La cible est en chemin. Mais un véhicule manque à l'appel.

Une pause.

— Gadgets ? dit l'Exécuteur.

Plusieurs secondes passèrent. Grimaldi s'apprêtait à foncer vers la position de Schwarz quand sa voix retentit dans son oreillette.

— Je suis pris sous leur feu ! J'abandonne mon véhicule !

Herman « Gadgets » Schwarz quitta la ruelle où il avait garé sa berline et s'engagea sur la rue principale. Il appuya sur l'accélérateur et suivit la direction qu'avait prise le convoi de Bly. Ses yeux sondaient les rues obscures à la recherche du troisième véhicule. Tout à coup, dans un crissement de pneus, une voiture déboula entre deux immeubles et le prit en chasse.

Il vit grossir la calandre de la limousine dans son rétroviseur. Ses phares illuminaient à présent l'intérieur de la berline. Il écrasa la pédale de gaz et franchit un carrefour à toute allure.

Ses poursuivants collaient toujours à son pare-chocs.

Malgré le mugissement des moteurs, il entendit une série de claquements métalliques. Aussitôt, des balles perforèrent la lunette arrière et fusèrent à travers l'habitacle. Les projectiles mortels sifflaient aux oreilles de Gadgets qui s'enfonça instinctivement dans son siège.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit la limousine foncer sur lui. Avant qu'il ait le temps de réagir, le gros véhicule emboutit son pare-chocs arrière. L'impact le projeta en avant, mais la ceinture de sécurité empêcha sa tête de heurter le volant. La calandre de la voiture de chasse donna un nouveau coup de boutoir. Cette fois, la berline partit en tête-à-queue sur le bitume mouillé. Gadgets contrebraqua et reprit le contrôle du véhicule.

Ses poursuivants continuaient à le canarder copieusement. Il sauta à pieds joints sur les freins et se prépara à l'impact. Des pneus hurlèrent derrière lui. La limousine percuta violemment l'arrière de sa voiture. Il serra les dents et agrippa le volant de toutes ses forces. La berline fit une embardée sur la droite, sauta un trottoir et s'encastra dans un mur.

Gadgets avait l'impression d'avoir reçu un grand coup de massue sur la tête. Il s'efforça de reprendre ses esprits. D'une main, il parvint à saisir son Colt Airweight, de l'autre, il déboucla sa ceinture. La voiture de ses poursuivants s'était immobilisée. Des portes claquèrent. Il tendit la main, enroula ses doigts autour de la poignée et ouvrit brusquement la portière. Au même instant, des coups de feu éclatèrent.

CHAPITRE XXVI

La dernière Lincoln Town Car approcha à grande vitesse des grilles de l'usine. Le conducteur klaxonna et fit des appels de phares pour attirer l'attention du factionnaire. Celui-ci sortit de sa guérite, son AK-47 prêt à faire feu. Le chauffeur lui hurla quelque chose par la vitre. Le garde hésita une seconde, puis leva le bras en l'air pour ordonner l'ouverture du portail. Bolan regarda la Lincoln franchir les grilles et s'engager à l'intérieur du complexe. Le long véhicule accéléra, parcourut quelques dizaines de mètres, tourna à gauche et disparut derrière un bâtiment.

L'Exécuteur se leva, sortit de sa planque et appuya sur la détente du lance-grenades.

L'engin fusa en direction de la guérite, brisa la vitre et explosa à l'intérieur du petit poste de garde. Des flammes mêlées de fumée noire jaillirent par les ouvertures. Deux torches humaines sortirent à la hâte de la guérite en agitant les bras. Bolan ajusta les gardes et leur donna le coup de grâce. Il traversa la rue à toutes jambes et continua à courir jusqu'à ce qu'il repère un des véhicules de Chiun. Tout en s'approchant de l'usine, il chargea une autre grenade offensive dans son lanceur. D'un coup d'œil par-dessus son l'épaule, il constata que Serrano était sur ses talons.

Il pressa la détente du lance-grenades. La première explosion provoqua une colonne de flammes jaune orangé qui monta vers le ciel comme une fusée. Une seconde explosion lui succéda au moment où les flammes atteignirent le réservoir d'essence. L'arrière de la voiture fut projeté en l'air, puis retomba lourdement sur le sol.

Un des sbires de Chiun surgit de derrière le véhicule et lâcha une longue rafale d'arme automatique. Une pluie de balles fendit l'air un peu au hasard.

Bolan appuya sur la détente de son fusil d'assaut. Des flammes rouges jaillirent du museau du M-4, mais ses ogives manquèrent leur cible de quelques centimètres. Conscient qu'il venait de frôler la mort, le pourri s'accroupit derrière l'épave en feu.

Une douzaine de gardes émergèrent d'un des bâtiments

principaux. Des flammes de bouche brillèrent en différents points du site, tandis que les tireurs affolés vidaient leurs chargeurs dans toutes les directions.

La pluie s'était encore intensifiée. Des coups de feu claquèrent sur la droite du Guerrier. Il tourna la tête et vit Maria lâcher une longue rafale de MP-5. Ses balles labourèrent le torse d'un pourri qui avait tenté de les prendre à revers.

Les hommes de Chiun commençaient à s'organiser. Quelques-uns s'accroupirent derrière une rangée de fûts métalliques et ouvrirent le feu sur Bolan.

Sous la violence de l'attaque, le Guerrier dut courir en zigzag pour se replier derrière une voiture en stationnement. Protégé par l'aile arrière du véhicule, il déclencha un tir de riposte avec son M-4. La brève rafale faucha un tireur qui fonçait vers sa position. Voyant son compagnon tomber, un autre flingueur hésita un instant, ne sachant pas s'il devait se mettre à couvert ou riposter à son tour. Bolan récompensa son indécision d'une giclée d'acier qui lui déchiqueta l'estomac.

Les tireurs dissimulés derrière les fûts métalliques répliquèrent en lançant une grêle de projectiles sur la voiture derrière laquelle l'Exécuteur s'était abrité. Les vitres volèrent en mille morceaux et les pneus éclatèrent dans un fracas assourdissant. Bolan rechargea son lance-grenades et se glissa jusqu'à l'arrière du véhicule, puis tira sa grenade sur une citerne de gaz posée à proximité du groupe de soldats.

Un orage de flammes tourbillonnantes s'abattit instantanément sur tout le périmètre. Dans la panique, les tireurs transformés en torches vivantes sortirent de leur abri. Le Guerrier mit fin à leurs souffrances en expédiant à chacun d'eux une courte rafale dans la poitrine.

Le temps qu'il atteigne l'atelier principal, où il espérait trouver Chiun, il avait descendu trois autres triadistes.

Il mit le fusil à la bretelle, dégaina son Desert Eagle et approcha de l'entrée du bâtiment. Il serra la poignée de la porte, mais celle-ci refusa de tourner. Il fit un pas en arrière et appuya sur la détente de l'énorme pistolet. Les balles pulvérisèrent la serrure et il donna un grand coup de pied dans la porte. Il franchit le seuil et se retrouva dans une pièce sombre et vide. Il activa son laryngophone.

— Maria, quelle est ta situation ?

— J'ai descendu une demi-douzaine de gardes. J'approche du bâtiment principal. On dirait que quelqu'un a fait sauter la serrure de l'entrée.

— C'était moi, répliqua Bolan.

— Compris. Je suis juste derrière vous.

Un putain d'amateur. Voilà ce que Gadgets pensait de lui-même.

À travers le pare-brise éclaté, il aperçut deux silhouettes se détacher dans la lumière des phares de la limousine. Les deux types marchaient d'un pas pesant vers sa voiture.

Il bondit hors du véhicule, leva son Colt et leur expédia trois balles de .38 Spécial. L'homme sur la gauche poussa un cri. Il se plia en deux, les mains pressées sur le ventre, et s'écroula sur le bitume.

Le second tireur semblait plus aguerri. Des flammèches jaillirent de son Uzi. Il tira une longue rafale de droite à gauche, et les balles ricochèrent sur le sol en se rapprochant de la position d'Herman.

Il jura entre ses dents, se baissa et vida son chargeur sur son adversaire. La tête du type partit en arrière et son bras armé se relâcha brusquement.

Pendant ce temps, les autres gorilles de Bly continuaient à arroser la berline à l'arme automatique, mais restaient sagement à couvert derrière leur propre véhicule. Gadgets en déduisit qu'ils avaient été surpris de voir leurs acolytes tomber si vite.

Finalement, il vit l'ombre d'un homme se projeter sur le mur derrière lui. La tache noire grossit rapidement et le bruit des tirs s'amplifia. Le type tentait une attaque kamikaze. « Mauvais choix », songea Schwarz.

Toujours en position accroupie, il se coula de l'autre côté de la berline, passa la tête dans l'angle du feu arrière et vit l'homme qui sprintait vers lui. Il cadra la silhouette sombre dans la mire de son Colt et pressa deux fois la détente. Les balles se logèrent dans l'estomac de l'imprudent, stoppé net dans son élan.

La fusillade cessa brusquement. Son Colt pointé en avant, il s'approcha prudemment de la limousine. Le dernier pourri gisait sur le macadam, un pistolet à quelques centimètres de sa main. Gadgets donna un coup de pied dans l'arme et observa l'homme de plus près. Il lui manquait la moitié du crâne. « Celui-ci n'emmerdera plus personne », songea-t-il.

— J'ai failli me faire tuer en arrivant ici ! hurla Bly. C'est quoi, ce cirque ?

Chacun resta muet, les bras le long du corps et les yeux plantés dans ceux de l'Américain.

— Vous avez entendu ? Je vous dis que...

Le poing de Chiun fusa subitement et s'écrasa juste sous le menton de Bly. Sa tête partit en arrière et il poussa un grognement. Il recula d'un pas tout en se massant la mâchoire. L'Asiatique avait de nouveau les bras le long du corps, comme s'il n'avait pas bougé. Les gorilles de Bly réagirent presque comme un seul homme. Mais ceux du Chinois étaient plus nombreux et plusieurs d'entre eux avaient déjà sorti leurs armes avant même que leur chef ne décroche son uppercut.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, dit Bly.

— Vous n'êtes qu'un connard arrogant, renvoya Chiun. J'aurais pu vous tuer de dix façons différentes, là, tout de suite, et vous me menacez ?

— Pourtant, vous ne m'avez pas tué.

— Rien ne presse. Je voulais simplement avoir votre attention.

— Vous l'avez.

— Je veux savoir à quel jeu vous jouez.

— Comment ça ?

— Deng est mort, répondit le chef de triade.

Bly mit quelques secondes à digérer la nouvelle, puis reprit d'une voix neutre :

— Je ne peux pas dire que ça m'attriste, ni que ça me surprenne.

— Non, bien sûr que vous n'êtes pas surpris. Pourquoi le seriez-vous ? C'est vous qui l'avez fait descendre !

L'Américain esquissa un bref sourire.

— Sans blague ? J'aurais aimé être là pour le faire.

Chiun avança d'un pas mais n'esquissa aucun geste menaçant.

— Vous savez très bien que vous l'avez tué, insista-t-il. Ne me prenez pas pour un con. Vous avez envoyé Doyle à Pékin. Vous l'avez fait libérer de prison et lui avez ordonné de tuer Deng. Et maintenant, on va avoir l'armée et les Renseignements chinois sur le râble. Ils raseront cette usine et nous liquideront par la même occasion !

— Vous oubliez de préciser que ce sont vos hommes qui ont sorti Doyle de prison, répliqua Bly. Ce sont eux qui ont payé son voyage en Chine et lui ont fourni les tuyaux pourris qui lui ont valu de se faire descendre.

Chiun secoua la tête d'un air révolté.

— Vous êtes complètement dingue !

— Vraiment ?

L'Américain glissa lentement sa main dans sa veste et produisit une feuille de papier pliée en quatre. Il la tendit à Chiun, qui le regarda un instant avec méfiance, puis lui arracha des mains. Bly

croisa les bras sur la poitrine et regarda son vis-à-vis déplier le document.

— Vous reconnaissez l'homme sur la photo ?

— Non.

— Foutaises ! répliqua Bly. Il a longtemps travaillé pour vous. Vous lui avez coupé le bras et vous avez tué sa femme pour le punir d'avoir détourné des fonds vous appartenant. Son nom est Cho.

Chiun haussa les épaules.

— Et alors ? Peut-être que je le reconnais. Mais beaucoup de gens ont travaillé pour moi. Et ils sont quelques-uns à avoir séjourné au poste de police. Cette photo ne prouve rien.

— Regardez la date inscrite sur le cliché. Il a été pris le jour où Doyle a été relâché. C'est mon contact au commissariat de Bogotá qui m'a envoyé cette photo.

Chiun jeta la photo à terre, puis :

— Je ne vous crois pas.

— Ça n'a aucune importance. Je viens de vous fournir la preuve. Je sais que ce Cho fait partie de vos employés...

— Ex-employés.

— Il a déboursé un paquet de fric pour faire libérer l'homme qui a assassiné Deng. Pour couronner le tout, on a tenté de me tuer peu avant mon arrivée ici. Vous voulez bien m'expliquer ce qui se passe ?

— Vous insinuez que j'ai engagé quelqu'un pour tuer le colonel ? demanda Chiun. Pour vous tuer, vous ? Pourquoi aurais-je fait ça ?

Bly poussa un soupir.

— Le pactole devient bien plus conséquent quand on n'a pas à le diviser en trois, répondit-il. Vous avez acquis une majorité de contrôle dans le capital de Garrison. Vous possédez plusieurs prototypes de Firestorm. Où voulez-vous en venir ?

Bly se raidit. Le Chinois contracta à son tour tous ses muscles, comme s'il était prêt à lui sauter à la gorge. L'Américain serra les poings. Il ne laisserait pas l'autre le prendre une seconde fois par surprise.

Soudain, des explosions sourdes retentirent à l'extérieur. Chiun se tourna vers l'un de ses gardes du corps.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang !

Le sbire fit un pas de côté et porta un mobile à son oreille. Quelques secondes plus tard, il se mit à parler à voix basse dans le téléphone.

Pendant qu'il attendait une réponse, Chiun se tourna de nouveau

vers Bly. Dans le même mouvement, il dégaina son Mk-23 et le pointa sur l'Américain. Mais le triadiste se figea aussitôt. Le museau d'un pistolet le fixait d'un air menaçant.

— Vous avez intérêt à me donner une explication convaincante, avertit Bly d'une voix calme.

Il dévisagea Chiun pendant de longues secondes, mais vu sa mine, celui-ci ne semblait avoir aucune réponse à lui fournir, qu'elle fût honnête ou non.

Une autre explosion ébranla le périmètre.

Le caïd jeta un regard furtif sur l'arme qui le menaçait, puis planta de nouveau ses yeux dans ceux de Bly.

— On réglerà ça plus tard, déclara-t-il.

L'Américain hocha la tête. Les deux hommes ne baissèrent pas tout de suite leurs armes. Ils firent quelques pas en arrière et s'abritèrent derrière leurs troupes respectives.

CHAPITRE XXVII

Bolan avait disparu à l'intérieur du bâtiment principal quand Serrano arriva devant l'entrée. Elle éjecta le chargeur de son MP-5 et en inséra un autre. Elle se coula par la porte, arme tendue en quête de cibles. « Ce salopard de Bly est forcément quelque part par-là », songea-t-elle.

Elle traversa deux salles qui faisaient office de bureaux et s'engagea dans un long couloir. Au bout de cinq ou six pas, elle stoppa net en voyant un garde apparaître à l'autre extrémité du corridor. Elle se plaqua contre le mur le plus longtemps possible. Quand il fut à distance de tir, elle leva le P.-M. et lui expédia une brève rafale. Le type, fauché net, s'écroula lourdement sur le sol.

Elle poursuivit son chemin et enjamba le cadavre sans lui prêter attention. Elle traquait une proie bien plus importante, et elle était décidée à la débusquer.

Bolan se fraya un chemin à travers l'aire d'assemblage des Firestorm, les deux mains serrées sur la crosse du M4. Il se retrouva entouré d'imposantes machines : tapis roulants, presses hydrauliques et robots soudeurs. Une forte odeur d'huile industrielle imprégnait l'air ambiant. Il régnait pourtant un silence de mort, comme si l'endroit était abandonné. Mais le Guerrier n'était pas dupe.

Ses sens en alerte, il sentit une présence derrière lui. Il fit volte-face, son P.-M. cherchant une cible, mais ne vit personne. Dans la zone supérieure de sa vision périphérique, il aperçut une masse sombre et leva les yeux. Un flingueur perché sur une passerelle braquait un pistolet-mitrailleur sur lui.

Le type lâcha une rafale qui laboura le sol à quelques centimètres des rangs de Bolan. Celui-ci fit un bond de côté et leva son arme. Le museau du M-4 cracha des flammes rouges, mais ses balles ricochèrent sur la rambarde métallique.

Son adversaire était en position de supériorité. Tout en ripostant d'une main, le Guerrier ouvrit sa poche frontale et empoigna une grenade à fragmentation. Il arracha l'anneau de sécurité avec les

dents, lança l'engin vers la passerelle et courut s'abriter derrière une presse. L'explosion fut aussi soudaine qu'assourdissante. Un hurlement de douleur retentit au-dessus de sa tête, suivi trois secondes plus tard par le bruit mat d'un corps qui s'écrasait sur la dalle en ciment. Bolan se releva et vit un groupe de soldats se précipiter vers leur compagnon. L'un d'eux l'aperçut, poussa un cri et leva son arme. Trop tard. L'Exécuteur expédia une volée de 5,56 mm OTAN qui faucha ses adversaires en pleine course.

La voix de Grimaldi grésilla dans son oreillette.

— Striker ?

— Je te reçois, répondit Bolan.

— On est dans l'usine. Il va falloir mettre les bouts. J'entends des sirènes qui approchent. Pas étonnant, vu le boucan qu'on a fait.

— Appelle notre contact et dis-lui qu'il se prépare à nous récupérer.

Sur ces mots, le Guerrier pressa le pas, bien conscient qu'il devait en terminer rapidement.

*
* *

Bly s'accroupit près d'un long tapis roulant et jeta un coup d'œil méfiant aux alentours, le Glock serré dans sa main droite. Des coups de feu claquèrent à l'autre bout de la chaîne d'assemblage. Il se demanda qui se faisait canarder : les hommes de Chiun ou les salopards qui avaient déclenché ce pandémonium ?

Il grinça des dents en pensant à tout ce qu'il était sur le point de perdre. Il était grillé à Washington, et ses avoirs avaient été saisis. Considéré comme un traître à la patrie, il savait que les autorités américaines ne lui laisseraient aucun répit.

Toujours accroupi, il progressa lentement entre les machines. S'il devait mourir, tant pis. Mais il n'allait pas rester assis par terre à pleurnicher en attendant la grande Faucheuse.

Il vit une ombre se déplacer le long du mur opposé et se rua en avant, le cœur battant. S'il s'agissait d'un de ses hommes, il pourrait l'aider à éliminer les autres. S'il s'agissait d'un Américain ou d'un des sbires de Chiun, il lui réglerait son compte sans sourciller.

Il entendit un crissement de semelles sur le sol, leva les yeux et aperçut Maria Serrano qui marchait à pas de loup, pistolet au poing. Il redressa son arme et visa le dos de la jeune femme.

« Pas comme ça, songea-t-il. Je ne veux pas l'abattre par-derrière. Je veux que cette salope voie la mort en face, qu'elle sache qui appuie

sur la détente. »

Maria Serrano avançait prudemment dans le labyrinthe des machines-outils, le canon de son MP-5 balayant l'espace devant elle. Aucun doute que Bly se cachait quelque part dans l'atelier. Elle ne l'avait pas vu parmi les cadavres et savait que Cooper l'aurait prévenue s'il lui avait fait la peau.

Une fusillade éclata tout près d'elle. Elle hésita un instant à se diriger dans la direction des coups de feu, puis décida de poursuivre son chemin et de faire le tour de l'atelier. Elle pourrait ainsi prendre les tireurs à revers.

C'est alors que quelqu'un se racla la gorge juste derrière elle. Un frisson glacial lui parcourut le dos et elle se figea.

— Retournez-vous, s'il vous plaît, ordonna l'homme.

Maria reconnut immédiatement la voix. Elle fut saisie d'une furieuse envie de faire volte-face et de tirer, au mépris des conséquences. Après une seconde d'hésitation, elle leva les bras en l'air et pivota sur elle-même. L'homme qu'elle s'était juré de tuer se tenait en face d'elle.

— Votre arme, dit-il. Posez-la par terre.

Serrano évalua à toute vitesse les choix qui s'offraient à elle. Si elle déposait les armes, il la tuerait sur-le-champ. Dans le cas contraire, elle aurait au mieux le temps de tirer une balle avant de se faire descendre. Bly lui adressa un petit sourire moqueur.

— Votre arme, répéta-t-il.

Le sang battait aux tempes de la jeune femme. La voix de son adversaire lui parvint comme un écho lointain. L'index de Bly se contracta sur la détente. Serrano, dans un réflexe de survie, se laissa tomber sur ses genoux. Le Glock aboya à deux reprises, mais les projectiles fendirent l'air à l'endroit précis où sa tête s'était trouvée une seconde plus tôt.

Maria ouvrit le feu instantanément. L'ancien de la C.I.A. prit la rafale de 10 mm dans l'estomac. Il porta instinctivement ses mains à son ventre. Son corps bascula sur le côté, puis il s'effondra sur le ciment pour ne plus bouger.

Bolan atteignit la zone de chargement et vit deux véhicules garés le long du mur. Il rampa sous le premier et sortit une charge de son gilet de combat. Il fixa l'explosif au réservoir d'essence et répéta l'opération sous la seconde voiture. Il sentit une odeur de gaz d'échappements, comme si un véhicule venait de traverser le

bâtiment. Il s'activa pour fixer ses dernières charges sous les autres voitures et quitta l'aire de chargement.

Où étaient Chiun et Bly ? Il commença à revenir sur ses pas. À cet instant, un grondement sourd attira son attention. Il se retourna et vit une sorte de gros camion foncer sur lui. L'Exécuteur leva le M-4 et vida son chargeur sur la large calandre de l'engin, mais ses balles ricochèrent sur le blindage en acier.

L'énorme véhicule avançait vers lui en rugissant. Il chargea une grenade offensive dans son lanceur et tira sur le camion avant de se réfugier derrière une presse. L'explosion secoua tout le périmètre. Des flammes mêlées de fumée noire jaillirent vers le ciel dans un fracas assourdissant.

Bolan, stupéfait, vit que le camion poursuivait inexorablement sa course, malgré le nuage de fumée qui l'enveloppait.

Chiun braqua les roues de l'énorme engin en direction du type en combinaison noire. Il ressentit un frisson d'excitation en se rapprochant du salopard qui s'acharnait à faire capoter l'opération qu'il avait mis tant d'années à monter.

Le mastodonte d'acier bondit en avant. Une main sur le volant, il actionna la commande du canon à micro-ondes.

Des flammes jaillirent du P.-M. de l'Américain, mais ses balles ricochèrent sur le pare-brise blindé du camion.

Chiun écrasa le frein, tourna le volant à gauche et remit les gaz. Le monstre s'ébranla de nouveau et prit l'intrus en chasse.

Le sourire du Chinois s'élargit. « Tu peux toujours courir, songea-t-il. Ça ne te servira à rien. »

*
* *

Bolan vit foncer sur lui le gros véhicule, dont le rugissement du moteur résonnait dans tout le bâtiment. Cramponné à un pare-chocs, il ignora les protestations de son corps meurtri et se força à se relever. Il comprit qu'il ne pourrait pas distancer le poids lourd en ligne droite, mais il pouvait manœuvrer plus habilement que lui, surtout dans cet espace encombré.

Il surgit entre deux voitures. Son M-4 cracha une longue rafale de 5,56 mm tandis qu'il sprintait sur le béton imprégné d'huile moteur. Les balles heurtèrent la carapace d'acier du monstre mais rebondirent dans un claquement sonore. Il leva le canon du P.-M. et déclencha un puissant tir de barrage en direction de la cabine. Une douzaine

d'impacts apparurent sur le pare-brise, mais la vitre blindée ne céda pas.

À court de munitions, le Guerrier repéra deux voitures stationnées dans un grand hangar sur sa gauche et sprinta pour tenter de s'abriter quelques secondes derrière les véhicules. Il éjecta le chargeur vide, réarma le M-4 et courut vers les prototypes Firestorm. Le temps que le monstre d'acier soit sur lui, il avait rampé sous l'un des véhicules. Il émergea de l'autre côté, se releva et s'éloigna à grandes enjambées. Le bâtiment était en feu.

Soudain, il entendit quelqu'un crier son nom. Il leva les yeux et vit Grimaldi et Gadgets faire irruption dans le hangar et le rejoindre. Dès que le trio fut hors de portée, Bolan sortit le détonateur d'une des poches de son harnais et appuya sur le bouton de mise à feu. Les charges incendiaires explosèrent. Instantanément, les véhicules se mirent à flamber. Des fûts de solvants et d'autres produits chimiques prirent également feu quelques secondes plus tard, si bien qu'une épaisse fumée envahit bientôt tout le bâtiment. De nouvelles explosions retentirent, provoquant des flammes orange vif et des tourbillons de fumée âcre qui commençaient à recouvrir le sol de l'usine.

— Il faut se tirer d'ici ! s'exclama le Guerrier. Ces vapeurs vont nous tuer !

Où diable était Serrano ? Avant d'avoir le temps d'y réfléchir, Bolan aperçut une silhouette entre les volutes de fumée. Maria Serrano émergeait de la fumée.

— Bly ? demanda-t-il.

— Il est mort, répondit la jeune femme.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Venez, dit-il. C'est terminé.

Maria Serrano, le visage noir de fumée, le regarda avec un demi-sourire.

— Tant qu'on est à Hong Kong, vous m'offrez une nuit dans un palace du coin ?

— Non, jeune fille. Mais vous pourrez reposer la question à New York. Qui sait ?